



**RED
DRESS
I N K**

Fashion Victim

Lynn Messina



1.

Ma première journée de travail

- Vig, elle ressemble à quoi, votre colocataire ?
- Une grande blonde aux yeux verts.
- Est-ce qu'elle a des allures de garçon, comme vous ?
- Euh... c'est-à-dire...
- Vous voyez ce que je veux dire... le look fil de fer et œufs sur le plat, la grande perche droite comme un I, le genre Twiggy des années 60...
- A vrai dire...
- En d'autres termes, plate comme une limande. Pas question de déceler sur elle l'ombre d'une courbe, même en mettant sur le coup les meilleurs

cartographes de la planète.

— Eh bien...

— Parce que si jamais elle a des formes, vous savez que ça ne marchera pas. On ferait bien appel à vous, mais la déontologie maison nous empêche d'utiliser nos propres employés. Bien sûr, je pourrais vous virer, mais il faudrait que je fasse des pieds et des mains pour trouver une autre assistante et je n'ai pas vingt minutes à perdre en ce moment! Ecoutez, allez voir l'agence Ford à Soho, et dites-leur qu'on recherche une fille exactement comme vous pour notre papier sur les demoiselles d'honneur qui ont des silhouettes pas possibles... Insistez bien sur le fait que la fille doit faire *vrai*. Elle doit ressembler à l'une de nos lectrices, en moins tarte quand même. Dites-leur aussi qu'il nous faut une autre fille, du genre costaud — mais pas trop, un bon 44, par exemple — avec un joli visage. Surtout, assurez-vous qu'elle a un beau visage. Pas la peine de travailler dans le monde de la mode pour ouvrir nos colonnes à des laiderons. Allez, qu'est-ce que vous attendez? La fonte des neiges ? Je veux que vous soyez de retour dans une demi-heure, et n'oubliez pas de me prendre mon déjeuner en route. Du pain de seigle grillé avec du thon sur une feuille de laitue, ce sera parfait. Attention ! Qu'ils mettent bien la salade *en dessous*. Je suis incapable d'avaler un sandwich avec la laitue dessus ! Vous n'avez qu'à le commander chez *Mangia*. Vous avez leur numéro dans votre base de données. Bien, maintenant si vous arrêtez de me regarder avec ces yeux de merlan frit ? Bougez-vous un peu... Vous n'êtes pas payée pour passer votre temps à papoter près du distributeur d'eau sur les derniers programmes télé. Ah, et n'oubliez pas mon café. Noir, bien entendu.

2.

Mon 1 233e jour

Les bureaux de Fashion Victim ressemblent aux rues de San Francisco, sauf qu'au lieu de micro-climats, on traverse des zones de micro-parfums.

Chaque responsable d'édition brûle dans son bureau des bougies parfumées qui ont toutes des parfums différents : lilas, vanille, cannelle et même des

concoctions aux senteurs indéfinissables baptisées la Cuisine de Grand-Maman. Lorsqu'une odeur vous déplaît, il ne vous reste qu'à faire quelques pas de plus pour trouver enfin un parfum à votre goût.

Aujourd'hui, c'est différent. Quelqu'un est en train de brûler de l'encens. Cette senteur puissante flotte dans le couloir comme un fantôme aux semelles épaisses et s'insinue sous les portes. Elle couvre même l'odeur antiseptique des toilettes à laquelle généralement rien ne résiste.

Contre l'encens, nous sommes totalement démunies. Pas moyen de lutter. C'est de l'artillerie lourde, du gros calibre, et on ne peut se réfugier nulle part. Nous sommes là, au centre, exposées à tous vents... chacune dans son minibureau paysager aussi grand qu'un bocal à poisson. Notre seul recours, c'est de foncer au rez-de-chaussée après la porte tournante pour respirer un air vicié par la cigarette...

— C'est un mélange d'encens et de myrrhe, affirme Christine en passant la tête par-dessus la cloison du bureau.

— Quoi?

J'essaie de rédiger un article sur les restaurants appartenant à des célébrités, mais impossible de me concentrer. L'odeur est trop forte.

— Je te dis que ce parfum, c'est un mélange d'encens et de myrrhe.

Cette révélation me surprend un peu. Christine a peut-être raison, mais je n'en mettrais pas ma main au feu. Nous sommes quand même au vingt et unième siècle, alors le parfum de l'encens et de la myrrhe, il y a belle lurette qu'on l'a oublié...

— La myrrhe a une odeur un peu âcre, piquante, précise Christine.

— Ce n'est pas de la myrrhe. Ça n'existe plus, dis-je, les yeux rivés sur l'écran de mon ordi.

Christine s'appuie sur la frêle cloison qui tremble un peu sous son poids.

— Vig, tu ne vas pas nier l'existence de la myrrhe, tout de même !

— Si! Désolée...

— Mais c'est ridicule ! Ce sont les Rois mages qui en ont fait cadeau à l'enfant Jésus le jour de sa naissance.

— Et alors?

Je hausse les épaules avant d'y aller de mon commentaire sur les dodos, vous savez ces grands oiseaux incapables de voler. Eux aussi ont existé, puis ils ont

disparu. Je suggère donc en passant qu'eux aussi auraient été offerts par les Rois mages à l'enfant Jésus.

Christine ouvre des yeux ronds.

— Mais enfin, les Rois mages n'ont jamais apporté d'oiseaux à Bethléem !

— Qu'est-ce que tu en sais ? Je veux dire, tu n'étais pas là, comment peux-tu être sûre qu'ils n'ont pas aussi apporté des dodos ?

C'est vrai ça, elle a l'air tellement catégorique... On n'est jamais sûr de rien à cent pour cent.

— Je le sais parce que la Bible n'en parle pas. On ne trouve mention des dodos nulle part.

C'est qu'elle insiste ! Ça n'en vaut pourtant pas la peine. Elle ne voit pas que je la fais marcher !

Il faut dire que, contrairement à Christine, je n'ai pas vraiment l'esprit religieux. Pour être tout à fait honnête, je n'ai même aucune religion, et sa véhémence m'amuse. Mais loin de moi l'idée de la mettre en colère. Je n'ai aucune envie de la voir taper rageusement ses petits poings serrés sur une cloison à peu près aussi épaisse que du papier à cigarette.

De là à lui faire des excuses... Ma croyance à moi, c'est que la myrrhe n'existe plus, et quand bien même je n'en mettrais pas ma main au feu, j'ai le droit d'avoir mes convictions, si minces soient-elles, non ? En revanche, admettre l'existence de l'encens ne me pose aucun problème, le mot sonne bien... Tandis que la myrrhe... C'est si léger, si aérien, comme une douce brise qui vous effleure le visage.

Christine revient à la charge.

— Et en plus, j'ai la preuve que la myrrhe existe encore. Nous en avons eu au cours de cuisine.

Il faut dire que Christine cherche à quitter le journal. Et la nouvelle route qu'elle a choisie, c'est devenir critique gastronomique en rêvant secrètement de devenir journaliste, d'appartenir au cercle fermé de ceux qui sont payés pour détecter les traces de cumin dans un rouleau de printemps. Elle meurt d'envie d'assister aux dîners de la fondation James Beard pour la promotion de l'art culinaire et d'être assise à côté de Julia Child, l'ambassadrice de la cuisine française. Son truc à elle, c'est de travailler au sein d'un magazine qui ait un peu plus de « corps » que des effluves d'encens.

3.

Fashion Victim

Fashion Victim est un magazine qui parle de tout et de rien. A la fois terriblement tendance et d'une banalité consternante. La beauté suinte à travers chacune de ses pages de papier glacé, mais les bribes de sagesse qu'il dispense ne sont que de la confiture pour les cochons. Surtout, ne prenez pas pour argent comptant ce qu'on vous ressasse dans chaque numéro ! On n'acquiert pas comme par magie les sourcils parfaits de Gwyneth ni les longues tresses de Nicole.

Pourtant, la raison d'être du journal, c'est précisément de voler aux gens riches et célèbres tous leurs petits secrets. *Fashion Victim* traque sans relâche ce qui se cache derrière le mot « célébrité », notamment dans ses aspects les plus basiques : la nourriture et les fringues. Tout tourne autour de la planète *People*. Si vous rêvez d'en savoir plus sur Jennifer Aniston, alors là pas d'erreur, vous avez frappé à la bonne porte !

Le concept n'est pas nouveau. Rappelez-vous Mary Pickford foulant les tapis rouges en battant des cils (*Max Factor...*). Depuis, la presse ne cesse d'imposer au public des tonnes d'images glamour. Seulement voilà, *Fashion Victim* est le magazine où je bosse, alors je fais profil bas. Je m'écrase parce que les confidences des gens « aware » qui nous sont servies à la petite cuiller par des prophètes bouffis d'orgueil sont présentées dans notre magazine comme de l'information. *Fashion Victim* est une chapelle élevée à la Célébrité, et les agents de pub prennent bien soin de placer leurs idoles au centre de l'autel pour une exposition maximum !

Moi qui travaille ici depuis cinq ans, je peux vous dire qu'on n'a sorti aucun papier où ne figure au moins un nom de star... J'ai failli déroger à la règle lorsque j'ai rédigé, il y a trois mois, un article sur l'hygiène dentaire et la beauté des dents : les nouveaux appareils dentaires, les nouveaux produits blanchissants, les nouveaux ciments. Dans l'ensemble, mon article était de ceux qu'on peut trouver dans n'importe quel magazine féminin, c'est-à-dire très bien documenté, avec des listes d'adresses utiles. Par exemple, le nom de cabinets de dentistes fréquentés par des gens comme vous et moi. Mais attention ! A côté de ces informations éminemment utiles, on donnait la liste des cinq plus beaux sourires d'Hollywood! Quant à l'encadré contenant des infos pratiques sur le dépistage et la prévention de la gingivite, il a été passé à la moulinette vite fait. Dans *Fashion Victim*, pas question de parler d'une maladie si aucune vedette n'essaie d'en

guérir...

Je passe le plus clair de mon temps au téléphone, à mettre en graphiques les nouvelles tendances et à inventer de nouveaux courants culturels. Découvrir où l'on va, qui utilise quoi et qui porte quoi, eh bien, croyez-moi, ce n'est pas une sinécure ! J'attends avec impatience que les directeurs de centres de thalasso et les P.-D.G. des grands magasins répondent à mes coups de fil. L'information avance toujours lentement, et n'est jamais aussi exacte qu'elle devrait l'être.

Pour être prise en considération, une tendance nouvelle doit être illustrée par trois exemples (deux, c'est trop peu, ce pourrait être une simple coïncidence.). Et je dois souvent ramer pour dénicher le troisième ! Voilà pourquoi il est fréquent de voir juste à côté de la silhouette de Julia Roberts une jeune actrice inconnue au bataillon, et dont le nom — humiliation suprême — est assorti d'un bref commentaire pour éclairer le lecteur...

Bien que *Fashion Victim* soit énormément lu et batte des records en matière de recettes publicitaires, ce magazine n'a vraiment aucun intérêt. Nos communiqués de presse ont beau prétendre le contraire, nous sommes loin d'être l'épicentre du mouvement hip. Et ce vide immobile dans lequel nous baignons n'a rien à voir avec le calme qui règne dans l'œil d'un ouragan.

4.

Marguerite entre dans l'arène

La réunion du lundi après-midi est particulièrement pénible. Cinquante personnes se réunissent autour d'une immense table de conférence. Une tasse de café à la main, on discute de tout et de rien : les épreuves, les photographes, les prises de vue, les stylistes, les délais et tous ces détails dans lesquels on se noie un peu mais qui contribuent à la réalisation d'une bonne maquette.

Sept ou huit personnes suffiraient amplement pour traiter ces différents points, mais on exige que tout le monde soit là et souffre en silence. Nous traînons nos carcasses surmenées vers la salle de conférences pour écouter les représentants de la division photo débattre du choix d'un cliché (« Non, je te dis que celle-là est mieux pour illustrer la période bouclettes de Kate Blanchett »...).

Il est rare que l'on débâte des textes, ou alors c'est juste pour décider si un article est ou n'est pas d'actualité. Un lundi par mois — le deuxième en principe, parfois le troisième — on discute âprement pour savoir qui se chargera de la

page juste derrière l'édito, celle que les lecteurs sautent d'ailleurs trois fois sur quatre en feuilletant leur magazine. Peut-être y jettent-ils un bref coup d'oeil, et encore... Malgré tout, on continue à débattre avec passion du contenu de cette rubrique, comme on pèse les ingrédients d'un soufflé pour être sûr de ne pas le rater. Dans l'art culinaire, tout est question de proportions. Ce sont elles qui déterminent le succès d'un plat. Eh bien là, c'est pareil (vous me mettez un soupçon de texte ici, une touche de visuel là...). Lorsque Jane — la big boss — n'assiste pas à ces réunions, j'ai habituellement beaucoup de mal à garder les yeux ouverts.

C'est justement ce que je m'efforce de faire en ce moment même, lorsque la porte de la salle de conférences s'ouvre. Une femme super élégante dans une petite robe noire très classique pénètre dans la pièce en arborant un magnifique sac Chanel. Elle me fait penser à Audrey Hepburn : fume-cigarette, collier de perles, silhouette élancée et fragile. Elle s'arrête juste devant la porte, comme si elle hésitait encore sur la voie à suivre : rester ou hélér un taxi pour nous planter là. Mais il y a peu de taxis dans les salles de conférences...

La directrice adjointe de la rédaction, qui était en train de reprocher à son équipe de n'avoir pas réussi à remplir la totalité des pages vertes, lève les yeux. Elle voit des volutes de fumée danser dans la pièce et commence à tousser ostensiblement pour marquer sa désapprobation. Chez *Fashion Victim*, on a le droit de fumer mais seulement dans son bureau, et avec la porte fermée.

— Suis-je en retard ? demande la femme qui a finalement décidé de rester.

— Non, bien sûr que non ! affirme Lydia en toussant de plus belle. Nous étions en train d'étudier quelques informations sans importance en vous attendant.

Elle a ce sourire obséquieux que nous avons tous lorsque Jane est présente. Seulement voilà, ce n'est pas Jane, et ce sourire paraît déplacé. Je dirais même servile.

La femme sourit à son tour et tire sur son porte-cigarettes en plastique de dix centimètres de long avant de s'asseoir à la droite de Lydia.

— Parfait.

Christine se penche vers moi et me chuchote à l'oreille :

— C'est la nana qui brûlait de l'encens ce matin.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai suivi l'odeur. Je crois que c'est la nouvelle rédactrice en chef.

Pour une nouvelle, c'est une nouvelle !

— Qu'est-il arrivé à Eleanor?

— Elle a été envoyée à Paris la semaine dernière. J'ignore pourquoi.

Delia, l'adjointe du responsable de la rubrique Evénements, est assise derrière nous sur un banc qui longe le mur est de la salle. Elle se penche vers nous.

— Eleanor s'est installée dans le fauteuil de Jane pendant le défilé de la créatrice Anna Sui. Jane a donc été obligée de s'asseoir au dernier rang et, à peine le spectacle terminé, elle a viré Eleanor sur-le-champ. Eleanor s'est défendue, a dit qu'il s'agissait d'un malentendu, que quelqu'un lui avait indiqué cette place. Mais Jane n'en a pas cru un mot. D'après ce qu'on dit, l'éditeur assistait également à ce défilé, et il avait à ses côtés une vieille connaissance qui s'est révélée être parfaite pour le job. Il l'a engagée immédiatement.

Je regarde Delia. C'est fou ce qu'elle a pu glaner comme infos en quelques heures.

— Mais comment sais-tu tout ça ?

Delia hausse les épaules et appuie sa tête contre le mur.

— Il suffit d'écouter.

Sur ce, Lydia se remet à tousser de plus belle. La nouvelle rédactrice en chef change sa cigarette de main. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'elle va se venger de tous ceux qui toussent.

Lydia enchaîne avec un enthousiasme plus que modéré.

— Je voudrais vous présenter un nouveau membre de notre équipe. Elle arrive de Sydney, où elle a rempli pendant six ans les fonctions de rédactrice en chef pour l'édition australienne de *Vogue*. Je vous demande de souhaiter la bienvenue à Marguerite Tourneau Holland Beckett Velazquez Constantine Thomas.

Un bourdonnement parcourt la salle pour saluer l'annonce. Je murmure à l'oreille de Christine :

— C'est pas possible...

Elle sourit.

— Si.

J'insiste.

— Non!

Ça ne peut pas être vrai. Personne ne peut traîner derrière soi une liste de noms aussi longue.

— Je crois qu'elle en est à son cinquième mari.

— Mais pourtant...

— Elle les a tous aimés.

— Tu imagines ça dans l'ours ? Ça va prendre trois lignes. Elle travaille dans l'édition, bon sang. Elle devrait savoir qu'il faut faire des coupes pour faire tenir le texte !

Christine sourit mais ne répond pas. Elle observe avec un intérêt sans précédent le drame qui se noue sous nos yeux. C'est toute l'assistance qui est sur le qui-vive à présent, et pas seulement les photographes.

— Merci, Linda, pour cette...

Elle marque une pause pour trouver le qualificatif le plus approprié, mais abandonne après une fastidieuse recherche.

— ... présentation. C'est très gentil à vous. Eh bien, sachez que je suis heureuse d'être ici parmi vous. J'ai toujours été une fervente admiratrice de *Fashion Victim*, et je suis impatiente de travailler avec une équipe qui a su concocter un magazine aussi prestigieux.

Ce disant, elle exhale une nouvelle bouffée de fumée dans la direction de Lydia.

Cette déclaration suscite quelques réactions dans l'auditoire. C'est que nous ne sommes guère habitués à entendre ce genre de compliment de la bouche des directeurs. Ça change!

— Bien. A présent, j'aimerais connaître chacune des personnes présentes autour de cette table. Mais nous savons tous combien le temps est précieux. Je suggère donc que chacun de vous se présente et me dise quelles sont ses fonctions au sein du magazine.

Le ton paraît sincère, les propos convaincants.

Nous connaissons par cœur ce rituel auquel nous nous plions avec une régularité effrayante, chaque fois qu'une nouvelle tête apparaît. Malgré tout, je ne m'y fais pas. J'ai même horreur de ça.

Je déteste avoir à dire : « Vig Morgan, rédactrice adjointe », et je déteste aussi entendre les autres dire les mêmes âneries. Il y a quelque chose d'assez gênant à se présenter comme un gosse de la famille Van Trapp, chacun à son tour et au coup de sifflet !

C'est David Rodrigues, un des créatifs, qui se dévoue pour commencer. Au lieu de se contenter de hocher vaguement la tête comme le font les gens des Ressources Humaines, Marguerite lui pose une question. Sur la chemise qu'il porte, une chemise en coton brun avec un logo bizarre. David lui confie qu'il a conçu lui-même le modèle, et notre nouvelle rédactrice en chef s'arrange pour lui glisser un compliment (« Vous êtes le nouveau William Morris... »). Elle lui passe même commande ! Elle continue dans la même veine avec toute l'équipe, se faisant une idée de chacun et gratifiant chacun d'une phrase gentille. Elle pose des questions à Christine sur ses cours de cuisine. Quand vient mon tour, elle me confie qu'elle songe à se faire blanchir les dents depuis qu'elle a lu mon article.

Et ça marche ! Marguerite Tourneau Holland Beckett Velazquez Constantine Thomas est en train de gagner la partie. Nous sommes tous sous le charme.

La réunion se prolonge jusqu'à 15 h 30, mais tout le monde s'en fiche. A part Lydia, qui a assisté à toute la scène en sentant les choses lui échapper, comme une fillette à qui une brusque rafale de vent a arraché son cerf-volant. Son visage reflète l'incompréhension, le désarroi. Elle tente à plusieurs reprises de se ressaisir, mais Marguerite lui envoie sa fumée dans la figure d'un air indifférent du bout de son long fume-cigarette, pour lui faire perdre contenance. Ce n'est plus elle qui tient les rênes en main.

On finit par parler un peu des prises de vue. Lydia n'a aucune idée des sujets traités dans les épreuves du numéro de novembre, et il lui faut à présent s'y mettre sérieusement. C'est-à-dire aller voir chaque rédacteur « entre quat'z-yeux » avec son chemin de fer pour essayer d'y voir plus clair.

Mais tout le monde s'en fiche. Lydia est une assez bonne adjointe de direction, elle fait bien son travail, seulement voilà, elle ne nous soutient pas beaucoup. Elle n'est pas femme à aller défendre ses « ouailles » auprès du patron. C'est la reine de la courbette ! La servilité personnifiée, le style béni-oui-oui qui rampe devant ses supérieurs. Quand on travaille trois nuits d'affilée jusqu'à 2 heures du matin parce que Jane décide à 18 heures que l'ensemble du numéro est bon pour la poubelle, n'attendez rien en retour. Ni augmentation ni heures de récup ! Pas même un merci griffonné à la hâte sur un bout de papier. Ce n'est pas Lydia qui va rappeler à notre directrice de la rédaction que 18 heures, c'est peut-être un peu tard pour se mettre à balancer les maquettes au panier. Un conseil : n'attendez rien d'elle.

5.

Les prémisses d'un complot

Allison adore bavarder au téléphone. Et j'entends tout ce qu'elle dit à travers la frêle cloison séparant mon box du sien. Les trucs qu'elle raconte sont tellement incohérents et décousus qu'on a parfois du mal à la prendre pour une personne bien réelle. Un peu comme *l'Homme Illustré* dans le bouquin de science-fiction de Ray Bradbury, dont l'unique rôle est de donner une cohésion à l'ensemble des nouvelles qui composent le livre.

Comme nous travaillons pour le même magazine, Allison et moi nous voyons régulièrement, que ce soit à la table de conférence ou en sortant des toilettes. Mais nous ne dépassons jamais le stade des signes de tête polis et des sourires neutres, vides de toute signification. Je connais tellement de choses sur sa vie que j'ai du mal à la regarder dans les yeux : les hommes qui n'appellent pas le lendemain, les affreuses mégères qui sortent avec son père, les vacances qui tombent à l'eau, les mycoses à répétition dont les médecins ne parviennent pas à la débarrasser... Ce sont des choses que je ne devrais pas savoir, des trucs que, personnellement, je garderais pour moi. J'attendrais d'avoir quitté le bureau et de trouver une cabine téléphonique dans la rue pour en parler. Il m'est toujours très douloureux de constater que le mur ténu qui nous sépare ressemble à un rideau de scène pour effets spéciaux : si on l'éclairé sous un certain angle, il disparaît.

D'où ma surprise lorsque Allison passe sa petite tête blonde par-dessus la cloison et me lance :

— Vig, on pourrait se voir ?

Cette demande me paraît tellement saugrenue qu'il me faut plusieurs secondes pour l'intégrer. J'ai d'abord cru qu'elle parlait à quelqu'un d'autre, bien qu'elle se soit adressée directement à moi et m'ait appelée par mon prénom. Il doit sûrement y avoir une autre Vig ici. Je lève la tête, m'attendant à trouver cette autre Vig à mes côtés, mais non. Je suis seule dans mon bureau. J'arrête de taper sur mon clavier.

La tête légèrement inclinée et l'air avenant, elle me demande :

— Tu peux me consacrer quelques minutes ? Ça ne devrait pas être très long.

Il se trouve que, depuis deux ans, j'ai surpris la plupart de ses conversations, alors vous me permettez d'être sceptique ! Dans son univers, les conférences

expéditives en deux temps-trois mouvements privilégiées par les rédactrices senior, ça n'existe pas. Allison est très sensible aux développements interminables qui l'emmènent très souvent à des millions de kilomètres de son propos de départ. Au lieu de revenir directement en arrière, elle fait le cheminement inverse pas à pas...

Disons qu'elle préfère nettement les omnibus aux trains express. J'ignore comment réagissent les gens qu'elle a au bout du fil mais, personnellement, j'éprouve parfois le besoin de quitter mon bureau et de faire quelques pas vers le distributeur de boissons, histoire d'échapper à tout ça.

J'ai une montagne de travail à terminer avant 18 heures, mais je suis bien trop curieuse pour refuser. C'est la première fois qu'Allison me manifeste autant d'intérêt, et cette occasion ne se représentera peut-être jamais. Il est extrêmement rare que je me dise à propos d'une situation ou d'un événement : « Ça n'arrive qu'une fois », mais au moment où je vous parle, c'est exactement ce que je pense.

— Bon, c'est d'accord.

— Pas ici. Ça t'ennuie si nous... ?

Elle précise sa pensée en faisant un signe de la tête.

Je n'ai pas l'habitude de la voir si discrète. L'espace d'un instant, je redoute le pire. D'être virée, par exemple. Mais je chasse très vite cette pensée. Allison a le même titre que moi — rédactrice adjointe —, elle n'a donc pas ce pouvoir sur moi. Pour être franche, elle n'a même aucun pouvoir du tout.

Je la suis sans état d'âme dans le couloir. Les bureaux de *Fashion Victim* sont très sombres, presque lugubres. Seuls les bureaux privés, ceux qui ont des portes, bénéficient de la lumière du jour. Nous passons à côté de la réception pour nous diriger vers le département Publicité. Je ne suis jamais venue ici auparavant, et je suis immédiatement frappée par la différence de style. Ici, tout est beau, tout brille. L'éclairage est doux, pas de lumière fluo. Après plusieurs tours et détours, nous arrivons enfin devant une porte battante portant la mention : « Toilettes Dames. » Allison tape un code et pénètre dans la pièce.

Nous voici dans les toilettes réservées aux cadres. J'aperçois trois boxes absolument nickel et un petit coin salon recouvert de moquette avec un canapé de cuir noir. Le canapé est déjà occupé par Kate Anderson du Département Accessoires et Sarah Cohen de la division Photo. Tout ça me rend très perplexe : le canapé, la moquette, et ces filles... J'ai beau n'être pas très loin de mon bureau, j'ai l'impression d'être tombée comme Alice dans le terrier du lapin.

Je salue brièvement les deux filles. Je me sens un peu gênée, comme si je

n'étais pas assise à la bonne table du restaurant d'entreprise. Puis je me rends compte que je me conduis comme une gamine et décide de me ressaisir pour savoir enfin ce que tout cela signifie. Je lance un regard interrogateur à Allison qui fait un signe de tête à Sarah et Kate. Les deux filles se lèvent d'un bond.

— Merci d'être venue, me dit Sarah.

Les mains sur mes épaules, elle me pousse à m'asseoir sur le canapé. Je m'exécute à contrecœur.

— Pourquoi suis-je ici ?

— Tu es la cheville ouvrière, déclare Kate.

— La quoi ?

— Tu as bien entendu, la cheville ouvrière, confirme Allison.

— C'est-à-dire ?

— La cheville qui fédère les éléments entre eux, le pivot, si tu préfères, explique Sarah.

Elles ont réussi à piquer ma curiosité. Je les regarde à tour de rôle.

— Et de quoi suis-je censée être la cheville ouvrière ?

— De notre plan, dit Allison.

— Votre plan ?

— Oui, notre plan, confirme Allison avec un brin de fierté.

Je me sens obligée de demander :

— C'est quoi, ce plan ? comme si Allison ne faisait que ça, des plans, et que je ne m'y retrouvais plus du tout.

— Un plan ingénieux pour nous débarrasser de Jane McNeill.

6.

Jane McNeill

Vous connaissez Jane McNeill. Ce n'est pas une femme à faire des chichis. Un brin coriace peut-être, mais c'est quelqu'un de bien. Oui, ses manières sont un peu brutales, mais elle connaît son boulot à fond et vend bien le journal. Regardez-la travailler, les jeunes, et prenez-en de la graine ! Ça vous sera utile.

Attendez, je plaisante... Vous ne m'avez pas crue, j'espère ? En fait, tout est à

jeter, chez cette nana. Un caractère pas possible. Quant à sa patience, elle dure ce que dure une lampée de whisky quand on la boit cul sec ! Pour elle, la gentillesse est une tare dont souffrent les faibles. Si jamais vous vous avisez de prendre une semaine de congé après le décès de votre mère, elle va vous saquer en public, comme si vous occuper un peu de vous lui faisait du tort, à elle.

Son grand plaisir, c'est d'humilier les gens devant tout le monde. Elle pose des questions complètement délirantes, par exemple sur les ourlets des robes dans les années 50. Si jamais vous connaissez la réponse, si vous lui faites un exposé brillant sur le sujet, elle n'aura de cesse de trouver dans son sac à malices une autre colle encore plus vicieuse du style : « Que portait Martha Washington le jour où George a prêté serment ? »

Avec elle, les réunions sont d'une tension insupportable. On a toujours l'impression d'avoir à se défendre devant la Cour Suprême des Etats-Unis sans rien connaître du chef d'accusation. « Vite, donnez-moi trois raisons pour expliquer le boom du ver à soie en Haute-Volta! » (Un peu tordu comme question, non ?)

En résumé, c'est une vraie usine à fabriquer de l'anxiété où vous jouez le rôle de l'engrenage bien huilé qui permet de faire marcher la boîte en douceur.

Jane est rarement à New York, mais sa présence est d'une régularité d'horloger, et les dégâts se mesurent comme ceux d'un séisme. Si elle vient au bureau deux jours d'affilée, les effets dévastateurs sont cent mille fois plus importants que lorsqu'elle ne fait que passer, disons, une journée. Les constructions les plus fragiles s'effondrent... Votre amour-propre déjà fortement secoué — et au bord de la rupture grâce à son art consommé du travail de sape — disparaît à jamais dans un nuage de poussière...

Il vous faut souffrir ainsi pendant deux années interminables avant d'obtenir enfin la promotion que la directrice de la rédaction agite devant vous comme une carotte depuis plus de dix-huit mois. (« Encore un peu de patience, Vig... Pour devenir assistante de rédaction chez *Fashion Victim*, cela prend du temps. »)

Ce n'est que lorsque vous commencez à péter les plombs, que vous êtes sur le point d'éclater votre ordi à coups de hache et résolue à prendre la tangente, que Jane se décide à vous appeler dans son bureau pour vous apprendre la bonne nouvelle. Vous êtes toujours là, à la merci des flèches et des traits acerbes de son caractère de cochon, *mais vous n'êtes plus en première ligne...* Il y a quelqu'un d'autre à votre bureau, une autre fille motivée et entreprenante, et c'est désormais à elle d'amortir les coups. Elle est payée pour être votre bouclier. Quant à vous, vous êtes tellement contente de ne plus jouer ce rôle, et si honteuse en même

temps du soulagement que vous ressentez, que vous détournez les yeux chaque fois que vous passez devant son bureau...

Jane fait vendre le journal, c'est vrai, mais davantage en jouant sur le côté influençable du lecteur qu'en misant sur la nouveauté. Des idées nouvelles, elle n'en a pas. Tous les ans, elle insiste pour que nous pondions un article sur l'élégance classique de Jackie Onassis, ou sur la grâce innée de Grâce Kelly. Comme si on n'en avait jamais parlé ! Le malheur, c'est que ces sujets ont déjà été abordés cent fois, et qu'on a vu et revu les mêmes photos. Avec des textes bien meilleurs !

Le secret du succès de Jane, c'est qu'elle surfe sur le succès des magazines qui sont déjà en haut de la vague, pour s'attribuer ensuite l'augmentation inévitable de leurs ventes. Elle a déjà appliqué cette politique chez *Faces* et *Voyager*, et elle le refera dès que l'occasion se présentera. Elle a du génie pour se faire mousser, et exerce une sorte de fascination sur les éditeurs de magazines *people*.

Il y en a des gens qui comptent les jours, moi je vous le dis !

7.

Réunion secrète

Les toilettes du département Rédaction de *Fashion Victim*, ce n'est pas tout à fait le type d'endroit où j'aime aller m'asseoir pour déconnecter un peu. C'est un lieu très fréquenté : beaucoup de va-et-vient et peu d'intimité.

Les portes des boxes ne sont pas très hautes, ce qui vous permet d'avoir une vue imprenable sur le front de vos collègues lorsqu'elles remontent la fermeture à glissière de leur jean. Si vous avez des envies de solitude, mieux vaut privilégier les ascenseurs ! Avec un peu de chance, vous en trouverez un pour vous toute seule pour parcourir les vingt-deux étages que compte l'immeuble...

Allison, Sarah et Kate m'ont l'air d'être très à l'aise, ici. Alors que je guette nerveusement la porte, à l'affût d'éventuels visiteurs (des cadres, bien sûr), elles évoluent devant les glaces peu flatteuses des lavabos en faisant gonfler leurs cheveux.

— L'heure est venue, décrète Sarah.

— Vous croyez ?

Décidément, je ne suis au courant de rien. Je ne sais pas pourquoi il faut agir

maintenant, ni en quoi je serais la cheville ouvrière qu'il leur faut. Et j'ignore quel plan elles ont dressé pour faire basculer Jane de son socle.

Allison s'approche de la ribambelle de produits pour cheveux alignés sur la tablette. Elle se penche en avant, ramène ses cheveux par-dessus la tête et se donne un coup d'atomiseur. Aujourd'hui, elle porte un pantalon de toile gris et un haut blanc sans manches. Sur quelqu'un d'autre, ça pourrait être élégant et même super classe, mais là... On dirait qu'Allison a enfilé sa tenue en catastrophe parce que tout le reste de sa garde-robe était dans la machine à laver..

Tout en brossant la frange qui lui cache les yeux, elle déclare, d'un ton sentencieux :

— L'heure est venue de frapper.

Je détourne mon regard de la porte. Nous sommes ici depuis dix minutes et elle ne s'est pas ouverte une seule fois. Je commence à croire qu'elle ne le fera jamais.

— D'accord!

— Nous aurons peut-être l'occasion d'agir bientôt, explique Kate.

— Peut-être?

J'observe Allison qui rejette une nouvelle fois ses cheveux en avant pour se passer un coup de vapo. Quand elle se redresse, c'est la même fille, mais en plus rouge!

— Oui, enfin, on ne peut pas être sûres à 100 %, précise Sarah.

Tout ça est limpide, non ?

— Marguerite Tourneau ne fera pas long feu à son poste, décrète Allison.

Et elle repose la bouteille de laque, apparemment satisfaite du résultat de l'opération. Puis elle poursuit.

— Je donne deux mois à Jane pour s'en débarrasser. Tu la connais.

Sarah ne semble pas de cet avis.

— Deux mois ? Tu veux rire... Moi je lui donne une semaine.

— Non, plus longtemps, intervient Kate. Un mois me paraît plus plausible.

— Un mois entier, tu crois? insiste Sarah, incrédule.

— Il faut au moins ça pour qu'elle prépare le contrat d'embauche avec le service des Ressources Humaines, explique Kate. C'est logique, on ne peut pas virer quelqu'un avant de l'avoir embauché officiellement.

Ce raisonnement satisfait les trois filles qui se tournent vers moi. Je suis toujours assise sur le canapé, le dos bien calé contre le cuir souple. J'ai décidé de ne pas intervenir avant qu'on me le demande. Malgré tout, j'ai suivi attentivement ce qu'elles disaient. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Des bribes de mots me reviennent : *élément fédérateur, un plan ingénieux, il y a peut-être une occasion, l'heure est venue de frapper...* Les trois conjurées me boivent littéralement des yeux, guettant ma réaction.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu acceptes de nous aider ? demandent-elles en chœur.

On dirait une bande de pom-pom girls.

— Je ne sais pas. Quel est le plan ?

Allison regarde les deux autres. Kate lui intime de se taire d'un simple froncement de sourcils. Quant à Sarah, elle fait non de la tête, moins discrètement d'ailleurs.

Allison soupire.

— On ne peut rien te dire avant que tu acceptes de nous aider.

J'ai horreur de prendre des décisions à l'aveuglette. On voit tellement de choses horribles.

— Désolée, mais je ne peux pas accepter de vous aider sans savoir de quoi il s'agit.

Mon obstination les irrite. Elles échangent des regards, et leurs battements de cils sont plus éloquents que des mots. Je suis tentée de leur présenter mes excuses et de les laisser seules un moment pour qu'elles puissent en discuter entre elles. Mais je suis tellement bien assise sur ce canapé ! Je ne bouge pas d'un poil.

Je ne doute pas un instant de l'issue. Elles peuvent toujours battre des cils tout leur soûl, elles finiront tôt ou tard par m'en parler, de leur fameux plan. Forcément, puisque j'en suis le pivot !

8.

Allison Harper

Allison Harper est la responsable de la rubrique Beauté. Ça qui peut paraître étrange, tant son look très ordinaire ne colle pas avec l'image glamour qu'on

associe à ce poste. Et pourtant, elle en fait des efforts, la pauvre... elle porte le tout dernier modèle de sandales à lanières de chez Jimmy Choo, le pantalon dernier cri d'Emmanuel Ungaro, le rouge à lèvres Lip Glass de MAC, qui est top tendance actuellement. Non, franchement, elle ne ménage pas sa peine, mais, comment dire, le produit fini n'est pas à la hauteur des éléments pris séparément. Il y a quelque chose qui cloche, l'ensemble « ne prend pas ». Sur un mannequin, ça marcherait, à coup sûr. Mais sur elle, que voulez-vous que je vous dise, ça ne marche pas !

Allison a trente-deux ans, trois ans de plus que moi. Ces derniers mois, son optimisme naturel a pris une tournure plutôt sombre. Le poste de rédactrice senior lui est encore passé sous le nez — on a préféré solliciter un chasseur de tête pour trouver la candidate idéale chez la concurrence — et elle commence à prendre conscience de la situation. A comprendre que son avenir professionnel pourrait bien être compromis et que, malgré ses yeux de biche, elle n'est pas à la hauteur d'une Elizabeth Bennett.

Allison Harper n'est pas l'héroïne de sa propre histoire. Elle n'en est qu'un personnage secondaire prêt à toutes les compromissions et encore, sans être certaine du résultat. Les idées de grandeur qui dans le passé ont failli l'amener à se prendre pour Cléopâtre se sont évanouies. Elle commence à se rendre compte qu'elle n'est rien dans cette boîte, une esclave anonyme dont l'existence ne laissera aucune trace.

Moi qui suis témoin de cette situation, je suis très mal à l'aise. Je trouve ça terrible. Quand je vais aux toilettes, il n'est pas rare que je fasse un détour pour éviter son bureau. Quand nous restons travailler tard le soir, à l'heure où les bureaux sont presque tous déserts, je l'entends au téléphone raconter à sa meilleure amie ses ennuis de la journée. Elle prend la voix bizarre de celle qui ne comprend pas pour expliquer qu'on ne lui a pas confié la rubrique *Entre femmes* (« Quel est votre secret beauté : le mascara eyeliner ou l'eyeliner mascara ? ») ou l'interview « La parole est aux hommes » (« Si vous deviez choisir entre le cuir et le daim, que prendriez-vous et pourquoi? »).

Le ton de sa voix est plein de colère contenue lorsqu'elle raconte à Greta qu'on lui a encore donné un nouveau rédactionnel à rédiger à partir de communiqués de presse. Elle n'a quand même pas été à la Columbia University pour ça!

Allison reproche à Jane de bloquer l'évolution de sa carrière, ce qui n'est pas tout à fait faux. Jane ne prend pas ses décisions en se fondant, comme les autres professionnels, sur les compétences et le mérite. Elle tient compte de critères

plus « physiques » : des rédactrices jolies... mais incapables d'aligner une phrase correcte. Et elle vire les moches qui ont pourtant du talent. Elle choisit ses assistantes comme on choisit un accessoire de mode. Et toutes sur le même modèle pour faire un bel ensemble : grandes, minces, les cheveux bruns, raides et ne dépassant pas le menton. Le magazine est dirigé comme la cour du roi en France au dix-septième siècle. Pas question de parler avant qu'on ne vous adresse la parole. On détourne les yeux en présence de Jane. Le besoin d'asservir les gens est presque pathologique, chez cette femme. Si ce n'était contraire au Droit du Travail (voir le passage sur « Le harcèlement par le stress »), je suis sûre qu'elle nous demanderait de nous agenouiller devant elle ! Son intérêt pour *Fashion Victim* durera tant que durera l'intérêt des lecteurs (qui ne cessent de se multiplier pour l'instant). Dès le tout premier signe d'un fléchissement des ventes, elle sera déjà partie. Elle quittera le magazine tel un rat désertant le navire en détresse, et le journal s'acheminera lentement vers la faillite. Il suffit de regarder ce qui s'est passé pour le défunt *Voyager*, ou pour *Faces*, qui se débat pour garder la tête hors de l'eau. Miser sur la compétence de son personnel et s'appuyer sur des fondations solides pour que le magazine puisse s'installer durablement dans le succès, ça ne fait pas partie de son plan. Après Jane, le déluge... Pas étonnant que les serfs se révoltent !

9.

Le pivot

J'apprends que je suis le pivot du complot pour deux raisons : Jane me respecte, et Alex me doit un service.

— Non, il ne me doit rien du tout !

— Si, rétorque Allison.

— Je te dis que non. Je ne suis qu'une pauvre rédactrice adjointe, je ne vois pas comment je pourrais aider les autres. J'ai déjà du mal à m'aider moi-même...

— Je te dis qu'il te doit une faveur. Le numéro de mai sur le relookage.

C'est la voix de Sarah, qui est installée dans l'une des cabines.

— Comment ça ?

J'ai beau me creuser la cervelle pour me rappeler si j'ai eu l'occasion de collaborer avec Alex Keller sur ce numéro, rien ne vient. Et pour cause ! Nous n'avons jamais travaillé ensemble. J'entends un bruit de chasse d'eau, et Sarah

émerge en remontant la fermeture à glissière de son corsaire. Elle ouvre le robinet pour se laver les mains et me lance d'un ton sans appel :

— Je te dis que si.

Le numéro de mai comportait une rubrique spéciale : *Changez votre vie : faites-vous relooker !*, juste à côté des sempiternels commentaires sur les réceptions et les bals. Mais Keller est resté dans son coin, et moi dans le mien.

— Il ne me doit rien du tout.

— Carla Hayden, lâche Kate, en guettant ma réaction.

— Carla Hayden ?

Ce nom m'est vaguement familier, mais j'ignore pourquoi. C'est peut-être une actrice connue, ou une coiffeuse visagiste de Tinseltown. Ou tout bêtement une employée de *Fashion Victim*. Les noms occupent dans mon cerveau une toute petite zone que je sollicite rarement.

— Oui, c'est ça, Carla Hayden, renchérit Sarah.

Elle se sèche les mains avec une serviette en papier qu'elle jette dans la poubelle, puis s'affale sur le canapé à côté de moi. Je suis saisie par son parfum, une senteur fleurie qui, « à vue de nez », doit coûter une fortune.

— Petite, un peu boulotte, avec des cheveux couleur caca-d'oie, ajoute Allison.

Voilà qui va me rafraîchir la mémoire ! Cette description correspond à peu près à la moitié de la population mondiale ! Je regarde les filles d'un œil bovin. Kate insiste.

— C'est une des filles que tu as relookées pour le numéro de mai.

Sarah se tourne vers moi en poussant un soupir de découragement.

— Rappelle-toi. Tu lui as demandé d'enfiler une robe avec une coupe en biais de chez Chloe, et tu lui as fait faire des mèches blondes.

Ça y est. Tilt ! La mémoire me revient aussitôt.

— Ah, c'est elle ! Et vous dites qu'elle s'appelle Carla Hayden...

C'est leur faute aussi, si j'ai mis autant de temps à me souvenir de cette fille. Si elles avaient eu la présence d'esprit de m'apporter le numéro de mai, la question aurait déjà été réglée depuis cinq minutes.

— Oui. Carla Hayden *Keller*, précise Allison.

— Tu dis ?

— Tu as bien entendu. Carla Hayden Keller répète Kate.

— Vous voulez dire que Alex Keller est son mari ?

J'essaie d'imaginer quel type de femme peut accepter d'épouser un troll aimable comme une porte de prison au visage aussi attrayant qu'une verrue.

Sarah ne peut s'empêcher de rire.

— Mais non, c'est son frère. Carla a renoncé à son nom de famille pour donner le change à Jane.

— C'est marrant, je ne savais pas qu'il avait une sœur.

Keller n'a jamais laissé le moindre indice sur d'éventuels frères et sœurs, j'en ai donc conclu qu'il n'y avait personne dans sa vie. Je trouve ça un peu cavalier de sa part. Remarquez, c'est bien son style. Mais il aurait pu nous dire qu'il avait une sœur, quand même!

— Il en a deux, m'annonce Kate.

— C'est vraiment un pauvre type.

Je m'efforce de trouver un sens à cette découverte qui va à l'encontre de ce que je savais déjà de lui. Des sœurs, ça aurait dû le dégrossir un peu, le jeune Alex!

— Elles doivent être plus âgées que lui. Je leur verrais bien un petit côté dominateur et mesquin, comme les demi-sœurs de Cendrillon.

Sarah secoue la tête.

— Elles sont plus jeunes.

— Sans blague ?

Je ne sais pas comment un abruti pareil peut avoir des sœurs plus jeunes. Ça me semble tout simplement impossible.

— Alors, tu as enfin compris pourquoi il te doit quelque chose ? me demande Kate.

— Non.

Je fais vingt à trente relookages par an, et personne n'a jamais considéré ça comme un traitement de faveur.

— Tu as changé la vie de sa sœur, dit Sarah.

C'est tout à fait le genre de stupidité que nous nous plaisons à répandre dans nos colonnes, mais c'est archi-faux. Ne me dites pas que le bonheur dépend du type de mascara qu'on achète !

— Mais je lui ai juste changé sa couleur de cheveux.

Allison se fend d'un large sourire.

— Deux jours après l'épisode des mèches blondes et de la nouvelle robe, Carla Hayden Keller a trouvé un job de présentatrice pour *Generation Y* sur la chaîne Metro. Et chez Metro, elle a rencontré Alistair Concoran, un expert financier d'entreprise qui est tombé amoureux d'elle sur-le-champ. Ils se sont mariés deux mois plus tard, ont acheté une maison dans le comté de Westchester, et attendent même leur premier enfant.

C'est Kate qui porte l'estocade.

— Quand je te disais qu'Alex Keller te devait une fière chandelle !

10.

Alex Keller

Au bureau, je ne connais personne qui n'ait une histoire à raconter sur Keller.

Aucune de nous n'a eu réellement confirmation de sa misanthropie, nous avons toutes eu droit à notre lot de prises de tête.

Il n'arrête pas de raccrocher brutalement le téléphone et d'envoyer des e-mails à la limite de la politesse. Et d'une patience angélique, avec ça! Il a aussi l'habitude de nous griffonner des notes, enfin, disons plutôt de jeter à la hâte trois mots sur un bout de papier avec l'essentiel du message. Et je ne vous parle pas du ton !

La porte de son bureau est toujours fermée. Il y tient. On ne voit jamais de lumière à sa fenêtre, à travers les vitres couvertes de buée. On pourrait croire que la pièce est vide, si ce n'était ce rythme disco lancinant qui nous parvient à travers la porte. Si on a quelque chose à lui remettre, il faut suivre un schéma de livraison bien précis. On place l'objet dans sa corbeille que l'on dépose devant sa porte, on frappe deux fois, et on s'en va. Quand on repasse une seconde plus tard, il n'y a plus rien. Tout ça se passe dans un climat de mystère soigneusement entretenu. Pour un peu, on se prendrait pour Dorothy livrant au Magicien d'Oz un manche à balai...

Alex Keller est le responsable de la rubrique événements. Chaque mois, il remplit une douzaine de pages de photos de premières, de galas, d'inaugurations et de manifestations organisées par des associations caritatives. Toutes ces

joyeuses festivités se ressemblent. Quand on jette un coup d'œil sur les maquettes, on a beaucoup de mal à distinguer une réception donnée par Givenchy d'une soirée organisée par une fondation de lutte contre le cancer.

Tenez, j'ai un truc pour vous donner un aperçu de ce qui vous attend si vous parcourez la rubrique d'Alex Keller. Il vous suffit de vous remémorer les rites traditionnels de tous les mariages auxquels vous avez assisté, vous ajoutez quelques milliers de bougies, et vous y êtes ! Il n'y a que les noms qui changent.

Les instantanés, qui ne sont pas si différents que ça des photos de fin d'année de votre lycée, sont généralement agrémentés de pavés de commentaires sur chaque cuvée. Le style nerveux de Keller — des potins souvent émaillés de jeux de mots cyniques — imite un peu le côté ragots du magazine à scandale *Page Six*, exception faite des connotations d'ordre sexuel.

La vie de Keller, teintée de glamour, ne justifie en rien l'agressivité de ce monsieur. Pourquoi est-il comme ça ? Nous nous perdons en conjectures sur ses parents (à coup sûr un père faible et une mère dominatrice), sur son enfance (un souffre-douleur), sur sa taille (il nous fait le complexe de Napoléon) et même sur sa vie sexuelle (à notre avis, il n'en a pas). L'hostilité qu'il manifeste à ses semblables ne peut avoir qu'une seule explication : c'est un homme petit, avec des tonnes de rage contenue (pourquoi? mystère!) et qui n'arrive à rien. Comme Keller n'a jamais daigné sortir de sa tanière pour nous contredire, les histoires les plus insensées fleurissent chaque année dans les couloirs. La personne s'est muée en personnage, puis en mythe. Et chaque détail nous paraît si proche, si familier que nous en oublions parfois que nous nageons en pleine fiction.

C'est d'ailleurs ce qui arrive à Sarah, Kate et Allison. En exposant leur plan, elles oublient un point important : Alex Keller n'a peut-être rien du nain hargneux avide de prendre sa revanche sur une mère castratrice.

11.

Plan de bataille

Je ne crois pas que le mot « respect » soit celui qui symbolise le mieux ce que Jane pense de moi, mais je préfère garder cette objection pour moi. Je veux savoir en quoi consiste leur plan, et elles ne vont plus tarder à lâcher le morceau.

— C'est Allison qui a eu cette idée géniale, dit Kate. Mais maintenant, il faut prendre une décision.

Allison sourit et devient rouge pivoine. Elle n'a pas l'habitude qu'on qualifie ses idées de « géniales ». Elle cherche une échappatoire en se tournant vers ses collègues.

— Je ne sais pas... On avait bien dit qu'on ne lui en parlerait que si elle était d'accord pour nous aider...

— Elle nous aidera, ne t'inquiète pas, insiste Kate.

Kate tient absolument à jouer cartes sur table. Au milieu de conspiratrices constamment sur le qui-vive, elle est prête à foncer.

— Dès qu'elle connaîtra notre plan, elle nous aidera. J'en suis certaine.

Sarah n'a pas l'air convaincue, mais elle a cédé à Allison la responsabilité de parler et elle se félicite de l'avoir fait.

— En ce qui me concerne, quoi que tu fasses, ça me va.

Désormais seule devant la décision à prendre, Allison craque.

— Bon, d'accord. Mais tu dois jurer que, si tu ne veux pas nous aider, tu ne parleras à personne de notre plan.

J'accepte cette condition, et pour cause. Je suis à peu près certaine que leur plan ne consiste qu'à mettre de la crème épilatoire dans le shampooing de Jane, et d'attendre qu'elle donne sa démission, humiliée d'exhiber un crâne d'oeuf!

Allison commence son exposé lentement, comme si elle n'était pas totalement convaincue de la nécessité de tout dévoiler.

— Une exposition va bientôt avoir lieu dans une galerie de Soho. Il s'agit des œuvres d'un jeune artiste britannique, Gavin Marshall. Son truc, c'est de remplir des meubles gonflables en plastique avec des entrailles de vache et d'appeler ça de l'art. Il a intitulé officiellement ses dernières œuvres *La Perfection Magnifiée*, mais la presse britannique a préféré parler de *Jésus Travesti*. Et c'est vrai que cette expression reflète bien la réalité : il habille des statues de Jésus en robes de haute couture...

» L'expo a eu un énorme succès en Angleterre, mais elle a fait aussi l'objet d'énormes controverses. Aucun magazine de mode n'a osé en parler. Alors voici l'idée : nous allons convaincre Jane de faire un papier là-dessus. Il va y avoir une levée de boucliers et des appels au boycott, et l'éditeur sera obligé de la virer pour calmer nos annonceurs et les intégristes religieux. »

— Mais comment allez-vous convaincre Jane de faire un papier ?

Leur plan me semble intéressant, et très futé, mais j'ai quand même des doutes sur le succès de l'opération. Jane McNeill a beau être d'un égocentrisme

exacerbé, elle n'est pas née de la dernière pluie. Elle a sorti suffisamment de magazines pour savoir si un article est dangereux ou pas. Elle connaît depuis longtemps le monde de la presse. Elle comprendra vite que les *people* dont elle fait ses choux gras vont freiner des quatre fers si on leur propose d'apparaître dans le même numéro que le Christ en Christian Dior.

— C'est justement là que tu intervies, dit Sarah.

— Moi?

— Oui, toi.

Je suis effarée. Qu'est-ce qui leur fait croire que j'ai de l'influence sur Jane ?

— N'oublie pas. Tu es la cheville ouvrière, le pivot! ajoute Allison.

J'en ai un peu assez de me faire traiter de pivot. Le moment est peut-être venu d'en dire plus sur mon rôle, non ?

Allison fait une pause, qu'elle met à profit pour voir jusqu'où elle peut aller dans la confiance sans mon consentement préalable, puis elle poursuit.

— Nous avons besoin de toi pour convaincre Keller de parler de la réception d'inauguration de Gavin Marshall dans la liste des réceptions prévues en novembre.

— Et de t'assurer qu'il citera le nom d'un tas de gens connus, ajoute Kate. S'il n'y a pas une foule de célébrités impliquées dans l'histoire, ça n'intéressera pas Jane.

— Ça ne marchera pas. C'est bancal. Nous ne réussirons jamais à la convaincre, même s'il suffit d'un nom prestigieux pour attirer son attention.

— Attends un peu la suite... Nous n'en sommes qu'à la phase 1, dit Allison.

— Ah bon, parce qu'il y en a d'autres ?

Sarah hoche la tête.

— Combien?

Allison ferme les yeux et repasse le plan dans sa tête, en silence.

— Quatre, dit-elle après avoir fini de compter. La phase 2 te concerne aussi : il faut que tu attires l'attention de Jane sur Marshall.

— Mais attention, tu dois le faire très adroitement, comme ça, en passant. Il ne faut pas qu'elle ait l'impression que c'est délibéré de ta part, que tu veux absolument lui faire connaître ce type.

— Nous voulons amener Jane à penser qu'elle a découvert un secret.

Je continue à réserver mon jugement.

— Dans quel but ?

— Imaginons que Jane découvre — tout à fait par hasard — que la nouvelle rédactrice en chef envisage de proposer que *Fashion Victim* sponsorise l'organisation d'une réception pour Gavin et éventuellement de publier un papier sur lui, tu peux être sûre qu'elle n'aura qu'une idée en tête : lui piquer l'idée.

C'est vrai que Jane peut très bien réagir comme ça.

C'est tout à fait elle. Mais il y a un point qui me gêne dans la logique du plan.

— Mais Jane va sonder Gavin. Elle va tout de suite comprendre que c'est un personnage excentrique, beaucoup trop pour qu'on y touche.

— Ce serait vrai si c'était l'une de nous qui lui suggérerait d'organiser cette réception pour Gavin. Mais si elle pense que c'est une idée de Marguerite... là, elle va, marcher.

Il y a décidément des choses qui m'échappent.

— Comment en êtes-vous si sûres ?

— Elles sont en concurrence depuis plus de quinze ans. Elles ont travaillé toutes les deux comme rédactrices adjointes au *Parvenu*. Elles se faisaient la guerre pour décrocher des interviews ou des scoops, pour obtenir et rédiger des articles. Elles briguaient toutes les deux le poste de rédactrice senior, et lorsqu'il y a eu une place à pourvoir, c'est Marguerite qui l'a obtenue. A partir de ce moment-là, on n'a plus confié à Jane que les basses besognes, et elle en a attribué la responsabilité à Marguerite. Six mois plus tard, elle est partie.

Je suis effarée par tout ce que j'apprends.

— Mais comment faites-vous pour savoir tout ça ?

Allison sourit.

— Règle n° 1 quand on fait la guerre : bien connaître son ennemi.

Je n'avais pas encore compris que nous étions en guerre !

Kate prend un ton de stratège.

— Tu vois le topo ? Si on arrive à convaincre Jane que Marguerite fait des projets derrière son dos pour bien se faire voir de l'éditeur, elle mettra tout en œuvre pour lui mettre les bâtons dans les roues. Et quand bien même elle aurait au départ des doutes sur la pertinence du projet, ils seront vite balayés si Marguerite est censée être dans le coup pour se faire mousser.

— A ce stade, elle n'aura plus les idées claires, souligne Sarah. Elle n'aura

plus qu'une obsession : surveiller ses arrières pour guetter le moment où Marguerite va frapper.

— Fais-moi confiance. C'est sûr et certain, dit Allison.

Difficile de faire confiance aveuglément. Il faut savoir faire des choix en limitant les risques... Nous débarrasser de Jane McNeill ne me paraît toujours pas une tâche aisée ! Bien que leur plan soit bon, et même bien meilleur que je le croyais au départ, il est trop tributaire de facteurs humains. Personne ne sait comment Jane va réagir face à l'attitude de Marguerite. Depuis leurs joutes intellectuelles passées, il s'est écoulé dix ans, et Jane a grimpé dans l'échelle sociale. Elle dirige à présent le plus grand magazine féminin de tous les temps. Le temps et le succès, voilà deux ingrédients qui aplanissent les vieux différends.

J'annonce à mes collègues que je vais réfléchir un jour ou deux avant de leur faire part de ma décision. Mais c'est par pure politesse, car je n'ai décidément pas l'âme d'une conspiratrice. Et même si je crève d'envie de faire tomber quelques têtes, je ne me vois pas prendre les armes.

12.

Quelle vie!

Dot Drexel s'exprime dans les gros titres de la presse. Ses déclarations sont toujours fracassantes... Vous avez toujours l'impression que les lettres majuscules vont vous sauter à la figure.

— Le Ski-Patin : votre nouveau sport favori, dit-elle au moment où je fais mon entrée dans son bureau.

Bien qu'elle soit chef de rubrique chez *Fashion Victim* depuis cinq ans, son bureau est nickel. Elle n'y a pas entassé d'affaires personnelles comme le font la plupart des gens. En cas de coup d'Etat militaire, une poignée de secondes lui suffirait pour s'esquiver discrètement en profitant de l'obscurité, sans rien laisser derrière elle... Elle n'aurait pas à transbahuter des plantes, des cadres et que sais-je encore, tout ce bric-à-brac inutile qui encombre généralement les bureaux.

En m'asseyant, je me creuse la cervelle pour retrouver le nom d'un de mes sports favoris avant que le ski-patin ne vienne le détrôner. Ça ne me vient pas.

Dot me tend une brochure qui déborde de sommets enneigés et de feux de

bois pour le bien-être du skieur.

— Il me faut un papier là-dessus.

Je lis : « Oubliez le snowboard. Voici le nouveau roi des sports de glisse, le plus sexy, la nouvelle coqueluche des stars qui se ruent sur les pistes pour prendre des cours. »

Bien que le snowboard ne m'ait jamais fascinée outre mesure et que je n'aie pas eu trop de mal à faire une croix dessus, je doute que cette nouvelle lubie occupe désormais une place de choix dans mes pensées. Mon esprit fonctionne avec les modes comme une porte tournante !

— D'accord.

Elle semble très satisfaite de ma docilité.

— Parfait. Ecrivez-moi quelques lignes — cinq cents mots, pas plus — sur les endroits les plus huppés où l'on pratique ce sport. Appelez les stylistes et débrouillez-vous pour m'avoir une liste de clients célèbres. On ne prendra que des clichés de stars habillées par les plus grands, avec le nom de la marque bien en vue. Commencez par Versace, je crois qu'ils ont une ligne d'outwear. Et pour la rubrique *Une Touche de Fantaisie*, appelez Sanrio, le fabricant de jouets, et voyez s'ils font des skis-patins de la marque Hello Kitty. Il ne faut surtout pas oublier la cible des moins de vingt-cinq ans !

Voilà! La nanoconférence est terminée et je libère ma chaise. Chaque fois que je viens ici, c'est pareil : je me demande toujours en me levant pourquoi j'ai pris la peine de m'asseoir...

— Je m'y mets tout de suite.

Voilà que je me prends pour Lois Lane (la femme de Superman). Le ski-patin serait-il une menace pour les citoyens de Metropolis ? Il y a des moments où j'oublie que ce que nous faisons n'a rien à voir avec le journalisme.

Avant de quitter le bureau, je lance :

— Au fait, c'est quoi, le ski-patin ?

D'habitude, quel que soit le sujet traité au cours de ces réunions — même les plus bizarroïdes —, je fais toujours comme si... comme si tout ça n'avait aucun secret pour moi. Et dans la seconde qui suit, je me rue sur Netscape pour savoir de quoi on parle. Mais aujourd'hui, non. Je n'ai pas envie de jouer. Aujourd'hui je veux qu'on prenne le temps de m'expliquer. Je ne sais pas à quoi attribuer ce curieux revirement mais, pour la toute première fois, je me demande si je n'ai pas atteint l'extrême limite de mes capacités d'endurance. J'ai réussi à avaler toutes

les couleuvres pendant cinq ans, alors le moment est peut-être venu pour moi de réagir.

Dot pousse un soupir à fendre l'âme devant tant d'ignorance et m'assène d'un ton sentencieux :

— C'est pourtant top fun ! Dommage de rater ça.

Après quoi elle décroche son téléphone.

Je suis désolée, mais elle a tort. Le « top fun » dont je n'ai pas la chance de profiter, c'est un sport qui combine l'endurance bienfaisante du cross country (très bon pour le cœur) et l'excitation stimulante du ski alpin.

13.

Entretien amical

Marguerite Thomas m'appelle dans son bureau pour un entretien. Comme Christine, Kate et Allison ont déjà été convoquées avant moi, je m'y attendais. J'ai préféré ne pas aller déjeuner avant cette entrevue.

Je suis le couloir qui mène au petit bureau contigu à la cage de l'ascenseur. On n'y perd rien du va-et-vient incessant de la cabine.

Ce n'est pas l'ancien bureau d'Eleanor Zorn. Eleanor avait un immense bureau d'angle avec un coin salon très confortable et de larges baies vitrées donnant sur la Sixième Avenue et la 49e Rue. Le matin, elle pouvait profiter du soleil qui illuminait la pièce, et le soir, du scintillement irisé du Radio City Music Hall. Le bureau de Marguerite est très différent. Il est si minuscule qu'on peut tout juste y mettre un bureau et une chaise. Il n'y a pas de place pour un canapé ou une table basse. Et pour l'instant, les visiteurs n'ont d'autre choix que de s'asseoir sur une chaise pliante en plastique à laquelle il manque un pied.

Marguerite a bien une fenêtre, mais elle ressemble à celles qu'on trouve dans les romans d'aventure français du dix-neuvième siècle. Une de ces fenêtres qui vous rappellent qu'il y a un monde en dehors de l'immeuble, mais sans que vous puissiez le voir. La seule vue à laquelle vous avez droit, ce sont les panneaux bruns du bâtiment d'en face. Si vous reculez de quelques pas, vous avez l'impression d'admirer un tableau d'art moderne accroché au mur.

Une nouvelle preuve de l'hostilité de Jane à l'égard de la nouvelle venue...

Bien qu'on m'ait présenté cette réunion comme un entretien informel, j'ai

apporté la moitié de mes fichiers et d'anciens numéros du magazine. Je ne sais pas ce qui m'attend, et je préfère ne pas être prise au dépourvu.

— Bonjour, me dit-elle en tenant à la main ce qui a dû ressembler autrefois à un petit arrosoir.

Elle est en train d'arroser ses plantes ! Marguerite n'est ici que depuis un jour et demi, mais elle a déjà marqué son territoire en agrémentant le petit bureau de saintpaulias et de flamboyants géraniums. On se sent à l'aise dans cette pièce, comme dans un nid douillet qu'on n'a pas envie de quitter. On dirait que le rebord de la fenêtre a toujours fait office de serre.

Je lui rends son bonjour et je m'assieds. La chaise en plastique tangué un peu sous mon poids. Je m'agrippe en catastrophe au bureau pour ne pas tomber. Je remarque que plusieurs magazines sont ouverts à la page où figurent certains de mes articles. Mon seul véritable travail de journaliste, mes mille cinq cents mots sur le soin et la beauté des dents, trône sur le dessus de la pile.

Marguerite suit mon regard.

— Oui, j'étais juste en train de lire vos articles. Ce dernier est excellent ! Et je pense que *Fashion Victim* a besoin de véritables rédactionnels. Est-ce aussi votre avis ?

— Ce ne serait pas mal en effet d'avoir davantage d'articles de ce type, dis-je prudemment.

Quand Jane vous demande votre avis, elle ne le fait que pour vous piquer des idées. C'est plus fort que moi, je m'attends à ce que tous mes supérieurs aient le même comportement.

— Parfait !

Elle s'occupe de la dernière plante, une azalée splendide, puis s'assoit face à moi.

— J'aimerais que vous me fassiez une liste avec les idées d'articles que vous avez en tête et qui pourraient enrichir le journal. Des articles de fond. Et je verrai ce que je peux faire.

Inutile de vous dire que je suis emballée ! Pouvoir enfin écrire des articles sérieux, utiles au lieu d'ergoter le petit monde snobinard et inepte des gens célèbres, c'est mon rêve ! Mais je refuse de me bercer d'illusions. Dans cette boîte, je ne crois que ce que je vois.

— Très bien.

Elle sourit.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Cinq ans.

— Et vous avez commencé comme assistante de Jane, c'est ça ?

— Oui. Pendant deux ans.

Marguerite hausse les sourcils.

— Deux ans ! Comment avez-vous pu supporter cette... je veux dire, rester deux ans l'assistante de quelqu'un, c'est très long. Mes assistantes à moi ne restent jamais plus de quatorze mois à ce poste. Elles veulent aller de l'avant, grimper, enfin vous me comprenez ?

Elle me regarde un moment avant d'ajouter :

— Jane et vous devez *très bien* vous entendre...

Je hausse les épaules. Ce n'est pas tout à fait les termes que j'emploierais pour décrire mes rapports avec Jane. En fait, il n'y a pas de mots pour ça. Avec Jane, on ne peut pas décrire les choses. On ne peut que les vivre.

— Bien. J'espère que nous nous entendrons aussi bien. J'envisage de rester ici un certain temps.

Elle se tourne vers la fenêtre.

— Je suis restée tant d'années à Sydney que j'avais oublié combien cette ville vous insuffle de l'énergie.

— Combien de temps êtes-vous restée là-bas ?

J'ai posé cette question juste histoire de bavarder un peu, d'en apprendre davantage sur elle, de profiter pleinement du plaisir d'avoir une conversation agréable avec un supérieur hiérarchique. Une nouveauté pour moi.

Elle parle longtemps... Vingt minutes plus tard, je suis encore dans son bureau. Au moment où je m'apprête à partir, elle me rappelle de lui remettre une liste avec mes idées d'articles. Je la rassure : je n'ai pas oublié.

Marguerite est très agréable, et très accessible. Bien que je n'aie pu déceler aucune faille qui me fasse douter de sa sincérité, je ne suis toujours pas convaincue. Les efforts qu'elle fait pour apprendre à connaître son équipe me semblent réels, mais il s'en passe tellement, dans cette société, que je ne peux m'empêcher d'être soupçonneuse. Marguerite ressemble trop à un soldat qui glane des renseignements derrière les lignes ennemies, et je me rends compte que le comportement de Jane pourrait très bien s'accommoder de la situation. Ce n'est pas parce qu'on est parano qu'on ne cherche pas à vous nuire.

14.

Jane Carolyn-Ann McNeill

Le mercredi matin, devinez ce que nous recevons, à peine arrivées ? Une note de Jane ! Marguerite n'est même pas là depuis quarante-huit heures que Jane passe à l'attaque. Elle prend le taureau par les cornes et commence à envoyer des instructions.

— Qu'est-ce que tu en penses ? dis-je en m'appuyant contre la cloison qui me sépare d'Allison.

C'est bien la première fois que je passe la tête par-dessus le mur pour lui faire la conversation. Allison est un peu surprise...

— De quoi ?

— Il y a une note de Jane.

— Je ne l'ai même pas encore lue.

Du coup, j'ai piqué sa curiosité. Elle consulte sa boîte électronique, qui croule sous les messages, et lit le texte à haute voix.

« Veuillez noter l'information suivante : la directrice de la rédaction de *Fashion Victim*— Jane McNeill — utilisera désormais son nom complet, Jane Carolyn-Ann McNeill, dans tous les documents, officiels ou non. Merci de bien vouloir faire de même. »

— Elle a demandé à Jackie d'envoyer le message à tous les médias de la ville.

Allison sourit.

— Je ne donnerai pas de noms, mais je connais quelqu'un qui se sent menacé.

Persuadée que j'hésite encore, elle ajoute à voix basse :

— C'est maintenant qu'il faut frapper. On ne retrouvera jamais une aussi bonne occasion. Penses-y. Puis elle se replonge dans la lecture du journal du matin dans une apparente décontraction. L'innocence personnifiée.

Je m'assieds à mon bureau et j'essaie de me concentrer sur le papier que je dois écrire. Il s'agit d'un article sur des bagues de fiançailles qui va paraître dans le tout prochain numéro consacré au mariage. L'échéance approche à grands pas.

Harry Winston, qui s'arrange toujours pour faire photographier les diamants sur des tapis rouges, est devenu étrangement timide. Lorsque nous avons demandé des photos des bagues de fiançailles de plusieurs stars, on nous a envoyé une simple description des bijoux. Du coup, l'article se résume à un papier sans grand intérêt et qui se lit comme une étude d'anthropologie. Nous procédons par comparaisons avec des photos déjà en notre possession. Ainsi, les experts sont à peu près sûrs que l'anneau de Jennifer Aniston, orné comme chacun le sait de diamants taillés en émeraude de 4,5 carats, correspond à la description d'une bague de chez Tiffany. On croirait une étude sur les dinosaures où nous nous efforcerions de reconstituer l'histoire de l'espèce à partir de leurs ossements...

Je suis en train de plancher sur une description de la bague de l'actrice Anne Heche, pour essayer de la rendre presque « palpable » par le lecteur (en tout cas, mieux que de simples présomptions...) lorsque Dot m'appelle.

Elle est debout à l'entrée de son bureau, une pile de magazines dans les bras.

— Prochaine réunion à 11 heures, dit-elle avant de fermer la porte derrière elle.

Je pousse un soupir. Que me veut-elle ? Je me perds en conjectures... Je relis pour la énième fois la note de Jane. Bien sûr, nous sommes encore loin du parrainage médiatisé d'une expo controversée, mais tout de même... Changer ainsi son nom, c'est la première preuve manifeste d'un comportement irrationnel.

Pour la première fois, je commence à croire que le plan de mes collègues pourrait marcher. Ce serait le premier pas vers la liberté, la défaite du mal. Et *Fashion Victim* deviendrait enfin un endroit où il fait bon travailler..

Allison a raison : je suis bel et bien en train de reconsidérer leur proposition.

15.

Conseil de guerre autour d'un verre

Maya commande un Cosmopolitan *culbuté*. Le barman la regarde d'un air ahuri, et elle rigole en voyant sa tête.

— Eh bien oui, quoi. Servi dans un Culbuto! Je voudrais un Cosmopolitan dans un Culbuto. Vous savez bien, ces verres ballon sans pied...

Il la regarde de nouveau d'un drôle d'air avant de s'éloigner pour confectionner dans son shaker le fameux cocktail à base de vodka, de Cointreau

et de jus de myrtille.

Maya lui crie de loin :

— Et pas de sucre sur les bords du verre !

Puis elle se tourne vers moi et m'explique en coupant un morceau de brie qu'elle dépose sur un cracker :

— C'est vrai, ça fait un moment que je cherche à identifier et éliminer tout ce qui peut me pourrir la vie, et je viens de me rendre compte que l'un de mes premiers ennemis, c'est le sucre raffiné. Le sucre blanc. Il est temps que je revienne aux bons vieux sucres d'antan.

Le barman pose le Cosmo devant Maya, sur un sous-verre, et un gin tonic à portée de ma main, puis il disparaît.

Nous sommes au bar de l'hôtel Paramount. C'est toujours ici que nous nous réfugions lorsque Maya a des problèmes. Les Cosmopolitans, rien de tel pour lui remonter le moral.

La dernière fois que nous avons mis les pieds dans cette pièce sombre aux plafonds bas, c'était il y a un mois à peine. Maya avait bien besoin de réconfort : son agent, Marcia, avait quitté sa boîte sans l'emmener avec elle. Je me souviens qu'elle m'a tendu la lettre lui annonçant la nouvelle en me disant d'un air triste à faire pitié : « Des vraies larmes de frustration comme celles-là, tu n'auras peut-être pas l'occasion d'en voir souvent. »

J'ai tout de suite compris qu'il y avait un problème en lisant les premiers mots : la lettre ne commençait pas par « Chère Maya », mais par « Cher Dylan »...

Je lui ai demandé :

— C'est qui, ce Dylan ?

En fait, j'avais déjà ma petite idée sur ce qui s'était passé. Marcia, toujours pressée de laisser tomber les vieux clients qui ne sont plus rentables, n'avait même pas pris le temps d'adapter sa lettre type. Le passage où elle assure à Maya que travailler avec elle a été un vrai plaisir était censé mettre du baume au cœur de ma copine, et non de je ne sais quel Dylan !

— Tu te rends compte! Elle n'a même pas eu la décence de m'écrire une vraie lettre personnalisée.

La voix de Maya s'était brisée, et elle avait penché la tête en faisant voler sur le comptoir ses boucles ambrées.

J'ai tenté de la consoler.

— Comme ça, tu sais au moins que tu n'es pas la seule à avoir été larguée.

— C'est vrai.

Maya était loin d'avoir le sourire aux lèvres, mais elle n'était plus au bord des larmes. C'était toujours ça de gagné.

Bien que je ne sois pas particulièrement douée pour remonter le moral des gens, je voyais que là, je venais de marquer un point. J'ai donc continué sur ma lancée.

— Finalement, ce qui aurait pu être une véritable tragédie se transforme presque en vaudeville...

— Non, c'est une tragédie. Je suis revenue à la case départ, exactement à l'endroit où je me trouvais il y un an et demi. L'ennui, c'est que j'ai un an et demi de plus!

Elle a avalé son Cosmo en trois gorgées. C'est pour ça qu'elle déteste les verres à Martini : en buvant, elle en met partout et se retrouve avec du jus de myrtille sur des corsages Donna Karan.

Pour Maya, trente ans, c'est l'âge fatidique...

Si elle avait toujours son agent, cet anniversaire qui constitue un vrai tournant pour beaucoup de filles ne lui aurait peut-être fait ni chaud ni froid. Seulement voilà, la date fatidique approchait à grands pas, et il ne lui restait que quinze jours pour trouver quelqu'un d'autre. Ça paraissait impossible, et elle s'attendait à une catastrophe. Voilà le genre de choses qui vous arrive lorsque vous avez des objectifs. Se fixer un but, c'est une vraie calamité.

En dépit de ma bonne volonté et de tous mes efforts, les yeux de Maya s'étaient emplis de larmes et elle avait fini par éclater en sanglots. Je comprenais son chagrin. Pendant un temps, elle s'était volontairement tenue à l'écart des autres journalistes qui travaillent en free lance pour les magazines avec leurs manuscrits sous le bras. Elle s'est distinguée comme soliste. Et on l'avait envoyée sans ménagement rejoindre les chœurs. Retomber dans l'anonymat.

J'ai commandé une nouvelle tournée, je lui ai tendu quelques mouchoirs en papier en murmurant des platitudes sur la leçon que l'on tire toujours d'un échec... Un moment, j'ai pensé qu'elle avait bu trop de vodka pour remarquer la bêtise lénifiante de mes propos (une vraie carte de vœux!), mais elle n'était pas si ivre que ça.

Elle ne l'était même pas du tout. Elle a repoussé toutes mes belles paroles de consolation, celles qu'on sort toujours en pareille circonstance (un art où je ne

m'en tire pourtant pas trop mal).

Alors j'ai commencé à tirer à boulets rouges sur la responsable. C'est le dernier recours de ceux qui ont tout essayé.

— C'est bien mieux comme ça ! De toute façon, comme agent, elle est nulle !

Maya a crispé les poings sur ses mouchoirs en papier. Ce n'était pas ce qu'elle souhaitait entendre.

— Non. C'était un bon agent.

— Ah oui ? Et combien de manuscrits a-t-elle réussi à vendre ?

Mon Dieu, quelle idiote! Non seulement je lui rappelais qu'elle n'était même pas capable de garder son agent, mais en plus, je sous-entendais que ses manuscrits ne se vendaient pas.

Elle a recommencé à pleurer, et bien qu'elle ait réussi à prononcer le début de sa phrase avec un certain détachement, vers la fin, ses mots sont devenus à peine audibles.

— Marcia a réussi à faire lire mon livre, même s'il a été rejeté. On ne peut pas en... en demander plus !

J'ai balayé son argument avec dédain. C'est vrai, ce qu'elle disait ne tient pas debout. On peut et on doit toujours en demander plus, surtout quand on s'est fixé des objectifs.

— Tu te dénicheras un autre agent, et elle sera meilleure que Marcia. Il faut juste un peu de patience. Et le prochain ne t'appellera pas Dylan!

Maya a fini par admettre ma logique. Il était extrêmement improbable que son prochain agent — si nouvel agent il y avait — ait lui aussi un client qui s'appelle Dylan.

— Et si je n'en trouvais pas d'autre ?

Je lui ai dit de ne pas être stupide. Et après plusieurs autres tentatives pour lui remonter le moral, en l'abreuvant de propos joyeux d'un optimisme béat, j'ai fini par comprendre qu'elle avait besoin de se vautrer volontairement dans la boue. De se noyer dans le désespoir et de se laisser aller... comme lorsqu'on est prisonnier de sables mouvants et qu'on n'oppose plus de résistance...

Comment lui interdire de se consoler à sa façon ? En avais-je le droit ? J'ai donc abondé en son sens. On vous répète que trouver un agent est plus difficile que dénicher un éditeur, mais Maya n'était pas dupe. Elle savait que c'était faux. Harponner un éditeur, c'est cent fois plus difficile. Et quasi impossible à faire si on ne sort pas du dernier rang des chœurs !

Aujourd'hui, nous nous sommes retrouvées au Paramount parce que Maya a rompu avec son copain.

Lorsque j'ai décroché mon téléphone, à mon bureau, elle ne m'a même pas dit bonjour. Ni demandé comment j'allais. Elle m'a juste dit :

— C'est fini !

Dieu merci...

— Tu te sens comment ?

— Un vrai désastre.

— Tu veux qu'on aille boire un pot ?

— J'arrive dans un quart d'heure.

Elle m'a appelée en plein milieu de la journée, mais qu'importe. Je ne suis l'assistante de personne, et je pars du principe que j'ai le droit de travailler quand j'en ai envie. Il m'arrive de m'éclipser discrètement pendant les temps morts pour faire du shopping ou me payer une toile au cinéma du coin. Pour ne pas éveiller les soupçons, il me suffit de laisser mon ordi allumé, de laisser ma veste pendue au portemanteau et d'allumer une bougie.

J'ai presque fini mon gin tonic, et le barman refait une apparition pour voir si nous sommes partantes pour une autre tournée. C'est peut-être le seul truc que je reproche au Paramount : ils ne nous laissent jamais finir nos verres.

— Il faut juste que j'accepte l'idée que ça ne se fera pas, dit Maya après le départ du barman. Je l'aime, et il va me manquer, mais je ne peux pas continuer comme ça. Je me demande pourquoi il m'a achetée cette fichue bague, mais il est clair qu'il n'avait pas la moindre intention de me l'offrir.

Une larme coule le long de sa joue. On souffre toujours d'être rejeté.

La bague en question, c'est un diamant de deux carats que Maya a trouvé il y a cinq mois dans un tiroir de la cuisine de Roger, son petit ami. Pendant deux semaines, on a eu du mal à la tenir : elle bouillait d'impatience et d'excitation. Les deux semaines suivantes, elle a fait preuve d'une pêche extraordinaire. Ensuite, elle ne ratait pas une occasion, si mince soit elle, d'exploser. Mais rien ne s'est passé. Et cinq mois plus tard, il est clair à ses yeux que rien ne se passera jamais. La bague de fiançailles, c'est le fameux pistolet dont parle Tchekov à propos du théâtre. S'il est sur le mur au premier acte, il doit forcément être utilisé au cours du dernier.

Seulement voilà, Maya en a marre d'attendre le troisième acte ! Quand le vin est tiré, il faut le boire ! Moi, ce Roger Childe, il m'a déplu dès le départ. Il s'est

présenté comme « entrepreneur », et je ne sais pas pourquoi, il m'a aussitôt inspiré le plus profond mépris. « Entrepreneur », c'est un terme de journaliste, une appellation qu'on vous donne. On ne se proclame pas entrepreneur ! Surtout quand on n'est que le président d'une petite start-up de province de Jersey City et qu'on est financé par son papa...

Sa prétention ne s'arrêtait pas là. Il laissait entendre qu'il était classé au tennis, portait des pulls griffés et utilisait le mot « cinéma » pour épater la galerie. Mais Maya s'en fichait. Tout ce qui comptait pour elle, c'était son visage avenant, les compliments qu'il lui faisait et les coordonnées de chez J. Crew qu'il lui avait communiquées...

Ce qui me mettait hors de moi, ce n'était même pas ses allures de catalogue de vente par correspondance (encore que, cumuler le ciré jaune et le gros pull à maille de pêcheur, franchement... !). Non, il avait en plus cette morgue des élèves de prépa qui lui donnait l'air d'avoir tous les droits. Ce qui est complètement dépassé au vingt et unième siècle... Il connaissait bien entendu tous les grands de ce monde, fréquentait les endroits branchés, pouvait se permettre d'acheter ce qu'il y a de mieux. Avec tous ces atouts en main, sa vie s'annonçait comme un conte de fées.

Maya était soufflée par tant de confiance en soi. Avant de perdre son agent, elle s'était imaginé qu'elle ferait un jour partie avec Roger du « top 50 » des couples. Qu'elle changerait avec ses livres les modes de pensée de toute une génération, que lui changerait leur mode de vie grâce à ses logiciels ! Et même que le magazine *New York* leur consacrerait une couverture en papier glacé mettant en valeur chez elle sa beauté, et chez lui son côté branché.

— Il y a un mois, ce n'était pas une affaire qu'il ne m'ait pas encore demandée en mariage. Mais maintenant, j'ai trente ans. Je ne peux plus me permettre de mener la vie insouciant des filles de vingt et quelques années... J'ai pris des bonnes résolutions.

— Des bonnes résolutions ?

Les trois gin tonic que j'ai bus ont peut-être légèrement embrumé mon cerveau, mais je suis quasi certaine que je ne l'ai jamais entendue dire ça. Maya fouille dans son sac à dos de cuir et en extrait une feuille de papier toute froissée et roulée en boule. Elle passe la main plusieurs fois dessus pour l'aplatir un peu, mais elle a beaucoup de mal avec les coins...

Elle annonce enfin d'un ton presque sentencieux :

— Ce jour marque le début de la deuxième partie de mon existence. Voici la

liste, année par année, de toutes les choses que j'espère accomplir au cours de la quatrième décennie de ma vie.

En fait, la répartition du programme n'est pas seulement annuelle... Maya a dressé une liste *mensuelle*, et dans certains cas particulièrement épineux, *quotidienne*.

Le premier point comporte des annexes. Son titre : « Parler à Roger pour voir où tout cela nous mène. » Je demande donc à Maya comment s'est passé l'entretien.

— Il a été très évasif. Je voulais simplement savoir si, d'après lui, notre couple avait un sens. Tu comprends, je n'avais pas spécialement besoin qu'il m'offre cette bague là, sur-le-champ. J'avais surtout besoin d'un mot d'encouragement. Mais il n'a pas cessé de tourner autour du pot, incapable de se décider, et de dire des trucs du genre : « On verra bien. » Comme si j'étais une voiture et qu'il n'était pas certain de vouloir l'acheter!

Avant de parler mariage à Maya, ce mec est en train de peser le pour et le contre. Je suis sûre qu'il étudie toutes les informations qui peuvent lui être utiles pour décider, enfin essayer de décider, s'il peut tirer profit de cette union. Si le nom de Maya accolé au sien donnera plus de lustre à son nom à lui... Mais il n'a pas encore la réponse. Maya n'est pour lui qu'un état des stocks non finalisé.

Voilà le type de calculs auxquels Roger se livre. On a l'impression que ça n'existe plus, ou seulement dans les romans d'Edith Wharton. Et pourtant...

Ce type n'a pas son pareil pour jouer sur les apparences, se donner une image de douceur alors qu'il a le cœur dur comme de la pierre. Ce qu'il faut faire avec ce type, c'est se rapprocher de lui le plus possible pour appréhender la réalité. Le toucher pour découvrir le vrai Roger.

Je préfère ne pas attaquer Maya de front, mettre de côté la preuve de son égarement (réduite à l'état de boulette). Respectons ses bonnes résolutions, comme elle dit. Pour répondre à un projet contrecarré, il ne s'agit pas de refaire quarante fois la même erreur... Autant essayer de soigner une gueule de bois avec des verres de jus de pomme.

— Ça a été une erreur depuis le début. Règle n° 1 : ne jamais sortir avec un homme qui s'appelle « Childe »!

— Je sais, je sais. C'est aller au-devant des ennuis...

Cette fois, nous sommes bien d'accord. Je commande une nouvelle tournée...

16.

Mon 102e jour

J'étais l'assistante de rédaction de Jane depuis trois mois lorsque le télécopieur est arrivé, livré par UPS qui refuse de laisser les colis sur le palier, devant la porte. Ce qui a déjà commencé par me créer des problèmes avant même que ce jouet incontournable des temps modernes — qui fait des bruits de porcs qu'on égorge — ne pénètre dans mon appartement. Pour le récupérer, j'ai été obligée de me taper je ne sais combien de kilomètres à pied et d'attendre vingt-cinq minutes, le temps qu'on retrouve l'engin dans les bas-fonds du dépôt, puis de le transbahuter dans mes bras jusque chez moi.

Personne ne m'a avertie de l'arrivée du télécopieur. Lorsque j'ai demandé à Harvey — qui s'occupe des fournitures — de quoi il s'agissait, il a haussé les épaules d'un air ahuri en parlant dans sa barbe... Il était vaguement question de commander des agrafes dans le catalogue fournisseurs... Ceci étant, je n'étais quand même pas complètement dupe !

Jane s'était mise à m'appeler tard dans la soirée pour me dire de lui faxer des documents, à elle mais aussi aux rédacteurs, aux créatifs, à ses parents... Quand je lui ai répondu que je n'étais pas équipée pour, elle m'a paru un tantinet abasourdie, comme s'il me manquait un élément essentiel pour assurer ma survie en ce bas-monde. De l'eau ou de la nourriture...

Elle s'est donc empressée de réparer cette injustice (« Non, vous n'avez pas à me remercier. Je ne fais que mon métier... »), transformant mon appart en annexe de *Fashion Victim*.

J'ai commencé à recevoir des monceaux de messages sur le coup de minuit (« Ce n'est que l'heure du déjeuner à Tokyo »). Au bout d'une semaine de ce régime épuisant, j'ai cessé de répondre au téléphone. Jane me laissait de longs messages soupçonneux (« Décrochez, Vig. Vous êtes là, Vig? Vig, si vous êtes là, répondez! C'est très important. L'avenir du journal en dépend. Ne jouez pas au chat et à la souris avec moi, Vig. Entendu, Vig, voilà ce que je vous demande de faire dès que vous serez de retour chez vous. Si tant est que vous soyez réellement absente et non en train d'écouter ce message... »). Elle m'a même dicté des lettres à taper, à imprimer et à envoyer immédiatement à des sous-traitants, des créatifs ou des organisateurs d'événements. Naturellement, je

m'empressais de ne pas le faire. J'attendais le lendemain... au bureau, et Jane ne s'est jamais aperçue de rien ! Et puis un jour, elle a commencé à me faxer du boulot, à m'envoyer des contrats et des articles en me demandant que tout soit fait pour le matin suivant.

Un exemple ?

« Où est ce rapport sur les dépenses ? J'en ai besoin avant 10 heures. »

Ou encore : « J'ai besoin de ces feuillets que je vous ai envoyés hier. C'est urgent. J'ai une réunion importante. »

Ou cette variante : « Le service Publicité a besoin de la liste d'invitations sur-le-champ. Ils attendent votre envoi. »

Dès que j'ai pris conscience de la situation, j'y ai mis un terme séance tenante. J'ai débranché le télécopieur, et j'ai pris un air catastrophé lorsque Jane m'a demandé ce qui se passait. Six heures plus tard, j'ai trouvé un dépanneur sur mon paillason... Il ne lui a pas fallu longtemps pour diagnostiquer le problème — la prise débranchée l'a vite mis sur la voie — et il n'a pas manqué de me rappeler que, de nos jours, la plupart des appareils ont besoin d'électricité pour fonctionner...

J'ai écouté son laïus sans broncher, l'air un peu honteux. Dès qu'il a eu le dos tourné, j'ai décidé d'employer les grands moyens en m'attaquant au fax lui-même. Je l'ai ouvert et j'ai débranché un fil. On m'a dépêché un autre réparateur à la vitesse grand V. Il n'arrivait pas à comprendre comment la panne avait pu se produire, et m'a demandé si je n'avais pas des neveux un peu turbulents qui auraient pu avoir l'idée de jouer avec les fils multicolores...

Pendant des mois, j'ai donc passé mon temps à provoquer des pannes ou des bourrages, comme si je me battais avec un parcmètre devant chez moi pour éviter de payer.

Jane est devenue de plus en plus sceptique et soupçonneuse. Elle a eu beau essayer de me coincer plus d'une fois, elle n'est jamais parvenue à prouver quoi que ce soit. Lorsqu'un court-circuit se produisait de façon tout à fait inexplicable dans la carte mère (« Je suis désolée, monsieur, mais je ne comprends pas ce que ce truc orange tout collant fait là... »), les dépanneurs secouaient la tête en regardant la machine d'un drôle d'air, la traitaient de sale bécane et prenaient la tangente...

Après ça, Jane a proféré des menaces, mais elle n'a jamais rien mis à exécution. Le mot « fax » ne cessait de revenir dans toutes les conversations. Mais au lieu de m'en faire livrer un autre, elle a eu une meilleure idée. Car en

matière de télécopie, j'avais largement dépassé le stade de l'amateur. J'étais devenue une vraie pro qui en savait assez pour faire tomber une machine en panne pendant des années.

Mieux valait éviter de se retrouver le bec dans l'eau deux fois de suite.

17.

Déceptions chroniques

Maya travaille en free lance pour différents magazines, et elle a l'impression que ses collègues sont tous des étrangers. Car bien qu'elle côtoie mois après mois les mêmes personnes, c'est tout juste si elle existe à leurs yeux. On ne l'a jamais présentée officiellement au personnel en créant l'événement autour d'une réception tapageuse. Ses faits et gestes ne passionnent pas les foules. Quand elle éternue, personne ne lui dit « à vos souhaits ! ». Si elle rentre de vacances toute bronzée, personne ne lui demande où elle était. Et lorsqu'elle arbore un nouveau pull craquant, elle peut toujours attendre les compliments...

Maya en est à son troisième Cosmo qu'elle finit d'un trait.

— Tu comprends, si c'était n'importe quel pull, je pourrais comprendre...

A travers les lattes de bois qui protègent les fenêtres en demi-lune du Paramount, on aperçoit la lumière des réverbères. Il fait presque nuit. J'envisage un instant de retourner au bureau pour éteindre mon ordinateur et souffler ma bougie, mais le barman arrive avec de nouveaux cocktails. Je décide donc de prendre racine dans ce bar. Si Christine ne se sent pas obligée d'éteindre la bougie (en digne fille du Midwest, elle a reçu une éducation très stricte sur la prévention des feux de forêt), c'est la femme de ménage qui le fera.

— ... mais ce n'était pas n'importe quel pull ! C'était celui avec les petites perles et les bandes roses ornées de sequins cousus sur les bords. Super mignon.

— Et ils ne t'ont pas dit un mot ?

— Rien! Moi, j'avais déjà préparé mes réponses. « Oh, ce qu'il est beau, ce pull. — Merci, je l'ai acheté à la boutique Donna Karan à la sortie d'Ithaca. — Ah bon, vous êtes allée à Ithaca ce week-end ? — Oui, je suis allée voir un ami. Nous avons fait du tubing.

— Du tubing ? — Oui, c'est comme le ski, mais il y a moins de figures. »

Maya a déjà travaillé en free lance pour *Fashion Victim*. C'est moi qui l'ai

présentée au responsable de lla sous-traitance, mais elle a déclaré forfait au bout de quelques mois parce qu'elle ne pouvait pas s'habituer à nos méthodes de travail. Elle ne supportait pas de devoir rendre des comptes aux rédacteurs, aux journalistes et j'en passe... Elle détestait devoir justifier chaque correction en marge du texte (« phrase boiteuse », « accord du verbe », « c'est un attribut ! »...). La relecture des épreuves, c'est ennuyeux à mourir. Il faut être attentif au moindre détail. C'est nerveusement épuisant et, il faut bien le dire, pas très valorisant. En plus, *Fashion Victim* a trouvé le moyen de rendre le boulot encore plus assommant, avec tout un système de contrôles croisés.

— On crevait de chaud dans la pièce, mais j'ai gardé mon pull en espérant que quelqu'un se décide enfin à le remarquer.

— L'espoir est souvent cruel, dis-je d'un air distrait.

En principe, Maya me contredit systématiquement. Mais aujourd'hui, son optimisme naturel en a pris un coup. Il faut dire qu'elle vient d'être jetée par Roger, après Marcia. Elle se contente donc d'opiner du bonnet, consciente de l'abandon dont elle fait l'objet.

Nous restons un bon moment sans rien dire. Puis je me décide à rompre le silence.

— Figure-toi qu'on m'a contactée pour faire partie d'un complot.

Pourquoi ai-je dit ça ? Sans doute parce que cette pensée me hante l'esprit depuis presque vingt-quatre heures, et qu'il fallait que ça sorte... ou que j'enterre définitivement l'idée.

— Tu disais ?

Absorbée par ses propres malheurs, Maya en a oublié ma présence !

Je suis pratiquement sûre qu'il n'y a aucun membre du personnel de *Fashion Victim* dans ce bar, pourtant j'éprouve le besoin de jeter un coup d'œil circulaire juste au cas où. Puis je me penche vers ma copine et je murmure d'une voix à peine audible :

— Je suis impliquée dans un complot pour faire tomber la directrice de la rédaction.

J'ai l'impression que les yeux de Maya vont sortir de leurs orbites.

— Un complot ?

— C'est ça.

— Mais encore ?

Maya se penche en avant, apparemment très intéressée. « Complot » est un mot magique qui a réussi à lui faire oublier de pleurer sur son sort.

Je lui décris le plan dans les grandes lignes. Elle m'interrompt pour poser des tas de questions.

— Tu as bien dit Gavin Marshall ? me demande-t-elle, comme pour bien mémoriser le nom.

Mais cela ne lui dit rien.

Je reprends la parole pour vanter les mérites de l'artiste.

— Moi non plus, je n'en avais jamais entendu parler. Mais apparemment, c'est un gros poisson en Angleterre, j'ai lu quelques articles sur lui aujourd'hui. C'est le fils d'un comte. Il a grandi dans un manoir qui est classé monument historique. Je crois que son arrière-arrière grand-père a été Premier ministre pendant la guerre de Crimée. Il a fréquenté les établissements les plus prestigieux : Eton, Oxford et la Royal Academy of Art. Le seul souci qu'il a dû avoir dans sa vie, c'est de convaincre son papa de le laisser élever une colonie de grenouilles dans la piscine victorienne.

Maya s'efforce de rassembler les pièces du puzzle pour en tirer une conclusion.

— Tu crois que ça va marcher ?

J'éclate de rire.

— Aucune chance, à mon avis. Il est plus que probable que, dans l'histoire, je finirai par être virée. Mais de toute façon, ça me pend au nez, alors...

J'ai prononcé ces mots à voix haute, et je me sens submergée par une émotion inattendue. C'est de l'excitation ! Ça ne m'est pas arrivé depuis un bon bout de temps, mais je suis encore capable d'en reconnaître les signes. C'est une sensation très particulière.

— Tu es prête à risquer ton job ?

Je hoche énergiquement la tête.

— Attention, comprends-moi bien ! Je suis aussi surprise que toi. Quand je me suis réveillée, hier matin, j'étais plutôt satisfaite de mon job.

Maya sirote une gorgée de Cosmo.

— Mais alors, qu'est-ce qui a changé ?

Voilà une excellente question.

— Je ne sais pas trop. C'est peut-être parce que j'ai discuté avec la nouvelle

rédactrice en chef, et qu'elle est réceptive à des idées nouvelles. Et aussi parce qu'un autre de mes supérieurs hiérarchiques m'a confié un papier inepte à écrire sur le ski-patin, nouveau sport des stars, un sujet dans la droite ligne de la politique éditoriale de *Fashion Victim*. J'en ai un peu marre de ce que je fais. Parce que, justement, je ne fais *rien* ! Enfin, toujours la routine... Tous les mois, on brode sur les mêmes thèmes — la gloire, la mode et la beauté — en faisant semblant de « donner du neuf » au lecteur. Ça finit par devenir lassant !

Quand je pense que je vais devoir faire la chasse aux amateurs célèbres de ski-patin. Le sujet a beau être nouveau, la trame est usée... Je vais passer plusieurs jours à discuter à droite à gauche, et je finirai par pondre un texte de cinq cents mots sur la nécessité de mettre au rebut les vieux snowboards. En émaillant mon article d'une flopée de qualificatifs et de points d'exclamation pour que le lecteur se demande s'il n'est pas en train de passer à côté de quelque chose. Mais ne vous y trompez pas, tout ça n'est que de la rhétorique. *Fashion Victim* essaie tout simplement de vous convaincre que les stars — tout comme les blondes — prennent beaucoup plus de bon temps que vous !

— Tu te souviens à quel point j'étais excitée quand j'ai décroché ce job ?

Maya hoche la tête. Comment aurait-elle pu oublier ? A l'époque, je dormais dans son canapé.

— Nous n'avions quitté le collège que depuis deux ans, mais à force de passer mon temps à aller chercher des cafés pour le rédacteur en chef du Bierlyville Times, j'avais déjà l'impression de faire partie des meubles. Et je me souviens qu'à l'époque, rien ne me paraissait plus excitant que de vivre à Manhattan et d'écrire des articles sur les gens célèbres. Quelle naïveté ! On voit bien que je débarquais de mon Missouri natal...

Maya s'abstient de tout commentaire sur ma candeur provinciale. Et pour cause. Elle a été élevée dans une petite bourgade du Connecticut à même pas quarante minutes de chez moi. Et on était loin des paillettes et du glamour ! Un endroit tout juste bon pour prendre une cuite, le samedi soir...

— A bas le pouvoir ! dit-elle en levant le poing dans un accès plus ou moins sincère de ferveur révolutionnaire. Mais si la mutinerie ne marche pas et s'ils tirent à boulets rouges sur toi, ne t'en fais pas. Tu peux devenir travailleur indépendant, comme moi. Je t'aiderai à démarrer. Du boulot, il n'en manque pas !

Bien qu'elle travaille avec des gens qu'elle ne connaît pas beaucoup, Maya est toujours enthousiaste lorsqu'elle parle du métier de free lance. Elle ressemble à ces immigrants qui débarquent sur le Nouveau Continent et envoient à leurs familles des lettres vantant les merveilles de leur pays d'accueil.

Dans le passé, j'ai résisté à ses chants de sirène... Je sais que les pavés des rues ne sont pas en or massif, que la plupart des gens n'ont pas la fortune des Rockefeller. Je sais tout ça, et je m'accroche aux valeurs de mon monde à moi. Mais vous n'avez pas toujours le choix. Parfois, les événements vous propulsent au-delà des océans. Travailler chez *Fashion Victim*, c'est se sentir au bord de la disette, privée de l'essentiel.

Il est déjà 18 heures, et les petits groupes de gens qui arrivent depuis une heure se sont mués en une foule compacte. Un homme en mules Gucci se force un passage entre nos chaises et commence à agiter la main dans une tentative désespérée d'attirer l'attention. Des comportements pareils, ça marche rarement dans les bars de New York.

— L'addition, s'il vous plaît! demande Maya.

Mais j'ai déjà une longueur d'avance. Du regard, j'ai fait signe au barman de préparer la note. Ce qu'il est en train de faire.

Maya proteste, mais je ne cède pas. Bien que je n'aie pas été d'une gaieté folle, compte tenu de ses problèmes, j'ai l'impression d'avoir passé un bon moment. Roger nous est complètement sorti de l'esprit. Et même si soixante-quinze dollars représentent une partie importante de mon budget « consommations » mensuel, ce n'est pas cher payé pour les moments que je viens de partager.

Maya disparaît du côté des toilettes, et je reste dans le coin à regarder les gens aller et venir. Un groupe important de touristes japonais vient d'arriver, et tandis que les hommes s'agglutinent pour prendre possession de leur clé, leurs femmes tournent en rond. Certaines se tiennent près du présentoir de journaux et feuilletent des magazines, d'autres prennent place dans le salon. Un salon bourré d'objets hétéroclites : des chaises longues en aluminium, de longues banquettes couleur citron vert, de larges fauteuils de fumoir orange, des fauteuils ornés de chiens avec des repose-tête de soie. Un bric-à-brac de meubles qui ne vont pas du tout ensemble. Enfin, normalement ils ne le devraient pas, nulle part... sauf ici. Curieusement, sur le fond gris du décor, ils ont une certaine cohérence.

Maya réapparaît quelques minutes plus tard. En sortant des toilettes, elle est presque assaillie par une Japonaise qui lui demande de la prendre en photo, elle et ses amies.

Elles ont toutes déjà pris la pose sur le grand escalier.

Maya s'y prête de bonne grâce, bien que ses talents de photographe soient un peu compromis par la quantité d'alcool qu'elle vient d'ingurgiter. Elle ne se rend

même pas compte que son pouce cache l'objectif.

Les Japonaises sont trop polies pour lui en faire la remarque. Elles la remercient chaleureusement... tout en gardant la pose. Après notre départ, elles vont sûrement appeler une de leurs amies près du présentoir à journaux et lui demander de refaire une photo.

18.

Phase 1

Bien que la vie de la sœur de Keller ait pris un tour radicalement différent après cet article paru dans notre numéro sur le relookage, je ne pense pas que Keller me doive quelque chose. Et quand bien même ce serait le cas je ne pense pas qu'il en conviendrait. C'est donc les idées un peu confuses que je décide de le rencontrer en personne. Je ne tiens pas à avoir ce genre de conversation par téléphone, ni par e-mail. Je veux lire sa réaction sur son visage. C'est parfois le seul moyen de savoir si on doit avancer ou reculer. J'appelle son assistante, Delia Barker, pour prendre rendez-vous.

— Alex est très pris. Je peux vous diriger sur sa boîte vocale.

Ça ne m'intéresse pas.

— Vous êtes sûre qu'il n'a même pas une toute petite minute à me consacrer dans la semaine qui vient?

— Je vous dis qu'Alex est surbooké. Je peux vous diriger sur sa boîte vocale.

On dirait un perroquet, ou une machine programmée pour vous donner des réponses toutes faites. Un peu comme le coucou des horloges qui vous donne inlassablement l'heure sans se poser de questions. En moins sympathique.

Je raccroche et je me dirige vers son bureau, juste pour m'assurer qu'elle est faite comme vous et moi de chair et de sang. Elle est assise dans son bureau aux senteurs de vanille. C'est une fille aux cheveux noirs relevés en queue-de-cheval.

Dès qu'elle me voit apparaître à sa porte, elle sort un calendrier.

— Vous pouvez vérifier. L'emploi du temps d'Alex est bloqué.

Je prends le calendrier et je jette un œil sur ses rendez-vous : déjeuners, inaugurations, déplacements d'affaires, réunions, prises de vue, essayages, puis encore d'autres réunions... Chaque minute est prise, et pas seulement pour la semaine qui vient. C'est vrai pour les sept prochains mois ! Ce n'est pas possible,

ça ne peut pas être vrai. Il doit y avoir un autre agenda, officieux celui-là, un qu'on s'abstient de montrer aux mecs des impôts.

Je regarde Delia d'un air pensif. Il est évident qu'elle ne va pas dévier d'un poil de sa version officielle (« Alex est très pris, je vous dirige sur sa boîte vocale »...).

En réprimant un ricanement, je la remercie de son aide. Il va falloir que j'envisage d'autres moyens d'action.

La logique voudrait que je demande conseil à Delia, mais ça ne me dit rien. Je décide de m'installer dans le local réservé aux fournitures, de l'autre côté du couloir. Et j'attends. J'ai des coups de fil à passer à des créateurs outwear, mais je n'ai pas envie de me prendre la tête avec ça. J'ai un seul et unique objectif en tête : me retrouver en tête à tête avec Alex Keller. Cinq heures plus tard, je suis toujours en train de faire le pied de grue. Lydia est déjà venue ici deux fois pour prendre des enveloppes matelassées et des feuilles présence. Et par deux fois, elle m'a regardée d'un drôle d'air. Il faut dire qu'à chacune de ses entrées, elle me trouvait en pleine contemplation devant une boîte d'agrafes pour essayer d'avoir l'air naturel ! Une planque de plusieurs heures m'a permis de percer à jour le système de livraison imposé par Keller. Après le second coup frappé à la porte, Delia passe la tête par la porte de son bureau et prend l'objet déposé dans la corbeille d'Alex. Elle le fait à toute vitesse, en économisant ses mouvements comme si elle cherchait à battre un record du monde. Si vous avez le malheur de cligner des yeux, vous n'avez pas le temps de la voir !

Je suis sur le point de laisser tomber lorsque j'entends Delia dire à une rédactrice senior qu'Alex participe à une réunion de la plus haute importance, mais qu'il la rappellera dès que la réunion sera terminée. Ça fait tout de suite tilt dans mon cerveau ! Si Alex est en réunion à l'heure où je vous parle, ça signifie qu'il a été en réunion toute la journée. J'ai l'impression que c'est un prétexte, tout ça sonne faux... Lorsque j'ai insisté pour avoir un rendez-vous il y a cinq heures, on ne m'a pas parlé de réunion !

J'attends donc que Delia quitte son bureau. Dès qu'elle disparaît dans les toilettes, je me glisse dans l'ancre d'Alex. Peut-être vais-je interrompre une réunion très importante ? Mais non, le bureau est vide. Il a laissé l'ordi, la lampe et la stéréo allumés. Il a même posé sur son bureau une tasse de café à moitié pleine. Brillante idée, mais je ne suis pas dupe une seule seconde ! Je sais très précisément ce qu'il fait pour l'avoir pratiqué moi-même à plusieurs reprises (à une échelle plus modeste). Moi, je me contente d'allumer ma bougie pour m'absenter quelques heures. Lui, il passe sa vie, *sa carrière* à le faire !

Je n'ai que cette tasse à moitié pleine de café froid comme pièce à conviction, et pourtant je sais que j'ai raison. Comment expliquer autrement le côté « arlésienne » du personnage ? C'est vrai que si on en entend souvent parler, on le voit rarement...

Je sors du bureau avant le retour de Delia — sa complice qui n'hésite pas à raconter des bobards et falsifier des documents pour le couvrir. Et je retourne dans mon bocal.

Je découvre les photos de vingt bagues de fiançailles, une liste de créateurs spécialisés dans l'outwear ainsi que le numéro de téléphone du QG de Sanrio à San Francisco. J'ai reçu trente-deux nouveaux e-mails, la lumière de mon répondeur téléphonique clignote, et Dot m'a laissé quatre Post-it tous aussi illisibles les uns que les autres... Grâce à mon boulot d'espionne, j'ai maintenant des tonnes de travail en retard. Je ne suis pas partie d'ici avant 21 heures! Je m'assieds en soupirant comme une âme en peine, me disant que si j'avais moi aussi une assistante qui accepte de me couvrir, je ferais sans doute la même chose que Keller.

19.

Intense réflexion

Christine s'extasie sur les kumquats.

— C'est vrai, s'émerveille-t-elle. Le crabe à carapace tendre est au homard ce que le kumquat est à l'orange.

Elle attend ma réaction.

Je hoche la tête pour qu'elle voie que j'ai compris la comparaison, mais elle ne se contente pas d'une réponse aussi vague. Je n'ai pas l'air d'avoir *vraiment* compris.

— Suis-moi bien, je reprends.

Et elle me ressort le même couplet.

Je hausse les épaules.

— Tu veux dire qu'on mange l'enveloppe extérieure ?

— Tu brûles! concède-t-elle avant de me donner la réponse. On mange la peau! Tu ne trouves pas ça dingue, toi ?

J'aimerais pouvoir dire que j'en ai entendu de plus stupéfiantes, mais je mentirais.

— C'est vrai!

— Tiens, en voilà un. On peut dire que c'est une découverte...

Et elle me donne un kumquat.

C'est un peu spongieux, sucré, et quand je mords dedans, le jus me coule sur les lèvres. Ceci dit, je ne vois rien de transcendant là-dedans.

— C'est bon, dis-je en n'essayant même pas de cacher mon manque d'enthousiasme.

Christine est déçue par ma réaction, mais ça ne la décourage pas.

— La nuit dernière, nous avons fait un soufflé de kumquats givré au coulis d'abricot. Un vrai régal.

— Un soufflé de kumquats givré ? dis-je pour avoir l'air de m'intéresser...

C'est uniquement pour alimenter la conversation, mais en fait, je n'ai pas le temps de parler de kumquats. Ni d'autre chose d'ailleurs. Nous sommes vendredi, et j'ai du boulot à terminer avant le week-end. Entre autres, trouver l'adresse d'Alex Keller. Je ne sais pas du tout comment je vais m'y prendre, je vais sans doute être obligée de fouiner du côté des Ressources Humaines (ou quelque chose comme ça... De toute façon, je sais d'avance que l'accueil risque d'être glacial. Mais il faut absolument que je réussisse à examiner les dossiers. Malgré les problèmes qui m'attendent, je continue à poser des questions. Si je prends le temps de m'intéresser à tout ça, c'est parce que je connais peu de gens qui ont des passions, et ça ne serait pas bien de les snober.

Si j'en crois la description détaillée de Christine, un soufflé givré n'a rien de plus extraordinaire ni de plus compliqué qu'une simple glace à la vanille servie dans un bol de faïence. Je continue de hocher la tête en souriant et de m'abstenir de tout commentaire, car je l'ai déjà déçue sur le front du kumquat, et je n'ai pas le cœur à recommencer.

Tandis qu'elle est en train de nous dévoiler toutes les ficelles pour réussir un bon coulis d'abricot — il faut d'abord cuire les abricots en compote, et ajouter le sucre *après* —, je tente d'y voir clair sur mes intentions. Qu'est-ce qui est le plus important ? Garder mon boulot, ou aimer mon boulot ?

Si je fais une descente aux Ressources Humaines pour éplucher les dossiers, je trouverai l'adresse d'Alex Keller, ça oui... mais l'autre certitude, c'est que je serai licenciée sur-le-champ. Et tout ça pour quoi ? Keller n'acceptera jamais de m'aider. Inutile d'espérer qu'il m'offre ses services avec le sourire et une petite lueur amusée dans le regard! Même si j'arrive à mettre la main sans bobos sur les

infos que je recherche, il n'en ressortira rien. Dès que je frapperai à sa porte, Keller m'enverra sur les roses avant de me fermer ladite porte au nez sans ménagement. Quand on a eu comme moi le « privilège » de recevoir des tonnes de messages de sa part, on peut difficilement s'attendre à autre chose.

Voilà une excuse parfaite pour me désolidariser du complot. J'envisage d'annoncer à Allison et à ses complices qu'elles doivent faire une croix sur leur plan. Autre solution possible : je saute du navire en détresse en leur disant de se trouver un autre pivot... Alex Keller représente un trop grand risque. C'est un type qui a le bras long, capable de détruire des empires ou couler des fortunes en claquant des doigts.

Seulement voilà... J'ai beau avoir déjà préparé mon petit discours dans ma tête, je suis incapable de franchir le pas et d'annoncer que je renonce au projet. Abattre Jane McNeill, c'est peut-être juste un rêve qui me sert de soupape. Mais pourquoi me priver de continuer à rêver?

20.

Prise de contact

Ma première prise de bec avec Alex Keller, c'était à propos de la photocopieuse couleur.

Il avait laissé une feuille blanche dans le bac d'alimentation. Je l'ai retirée et l'ai mise à côté de la machine.

Il a pris le téléphone et m'a hurlé dans les oreilles.

— Ne refaites jamais ça !

Comme la seule chose que j'avais faite, c'était de décrocher le téléphone, j'ai immédiatement raccroché. Logique, non ? Une seconde après, il rappelait... Pas facile à contenter, ce type !

J'ai laissé passer quatre sonneries avant de décrocher de nouveau. En lançant d'un ton badin : « Bonjour ! », comme si j'ignorais qui était au bout du fil.

— Ne vous avisez surtout pas de me raccrocher au nez de cette façon, ou vous aurez affaire à moi, m'a-t-il dit en me faisant bien sentir qu'il n'hésiterait pas à user de toute son influence.

Certes, j'ai toujours eu horreur des confrontations de ce style, et je n'étais qu'une misérable assistante de rédaction... Malgré tout, j'ai refusé de céder

devant ses menaces.

J'ai donc demandé d'un air faussement ingénu :

— A qui ai-je le plaisir de parler ?

A l'époque, je ne connaissais pas encore sa voix, ni son numéro de téléphone, mais avec toutes les histoires que j'avais déjà entendues sur son compte, il n'était pas très difficile de deviner de qui émanait l'appel.

— Alex Keller à l'appareil ! Je suis le responsable de la rubrique Evénements, et j'étais en train d'utiliser la photocopieuse qui est à côté de la cuisine quand vous l'avez piratée. Vous avez pris l'article que j'étais en train de photocopier. C'est un document très important, et je n'admets pas qu'une personne comme vous se permette d'y toucher. Ne faites plus jamais ça !

J'en suis restée bouche bée. Il ne me serait pas venu à l'esprit de lire la page avant de la retirer et de la mettre — délicatement! — de côté. Mais d'après le peu que j'avais entrevu, je savais que ce n'était tout de même pas la Déclaration de l'Indépendance! Les magazines comme *Fashion Victim* sont par définition des médias à la disposition de tous. On n'y parle pas de secrets d'Etat...

J'ai tenté de me défendre.

— Je croyais que vous aviez terminé...

— Tant que vous ne me voyez pas retirer les documents du bac, ça signifie que je n'ai pas terminé !

Pas évident, avec un mec insaisissable, qui prend un malin plaisir à emprunter des passages secrets et des souterrains !

— Très bien.

Après tout, il y avait quatre autres photocopieuses à l'étage...

Il a raccroché violemment, sans dire au revoir.

Keller ne dit jamais au revoir et ne rate pas une occasion de vous rembarquer. Au lieu de laisser des messages sur votre boîte vocale — il va de soi que vous êtes trop maligne pour décrocher quand vous voyez s'afficher son numéro de poste sur l'écran —, il vous envoie des e-mails saignants pour vous donner des ordres.

N'attendez jamais non plus un « merci »...

Alors si jamais vous avez absolument besoin de lui (c'est rare, mais ça peut arriver), le mieux est d'être toujours très polie et de ne pas oublier de le remercier. C'est une façon de lui rappeler les règles de la politesse, un coup de

patte discrètement ironique, un acte d'agression passive. Car il déteste qu'on le remercie par e-mail, ça le met hors de lui !

Ce qui me fait dire ça ? Lui, tout simplement.

Car la première fois que je l'ai fait, il m'a répondu par retour en m'intimant l'ordre de ne plus jamais recommencer !

Alors j'ai tapé « d'accord » et j'ai appuyé sur la touche « Envoi ».

21.

L'enquête

Stacy Shoemaucher est une femme avenante aux cheveux noirs mi-longs et au rouge à lèvres passé. Elle porte un costume croisé bleu clair, du genre à vous casser la silhouette et à vous donner le teint jaune. Si elle ne travaillait pas chez Ivy Publishing, ce serait la candidate idéale pour le prochain numéro sur le relookage ! C'est exactement ça que nous recherchons : des femmes mal fagotées au teint brouillé!

Il règne sur son bureau un désordre sympathique. Quant aux murs, ils sont décorés de ces posters un peu curieux et très sérieux qu'on ne trouve généralement que dans les services des Ressources Humaines : des décors naturels sous lesquels on peut lire des légendes telles que : « La montagne ne paraît grande que si on la voit de près », ou encore : « C'est le succès qui a peur de vous. »

Stacy me désigne une chaise et je m'assieds face à elle de l'autre côté de la petite table ronde qui occupe l'angle de la pièce. Je dois lui paraître un peu hésitante (c'est ma première incursion sur son terrain...) car elle me sourit comme pour m'encourager, et cette volonté de m'être agréable se lit jusque dans sa façon de plisser les yeux.

— Que puis-je faire pour vous ?

Je peux me tromper, mais je suis convaincue qu'elle a réellement envie de m'aider.

— Je voudrais faire un rapport pour infraction à la section C.

Son sourire vacille.

- Vous avez bien dit « section C » ?
- Oui, section C, paragraphe 2.
- Vous êtes sûre ?
- Absolument.

Elle pousse un long soupir, et change brusquement d'attitude.

— Vous savez, ici nous prenons très au sérieux les violations du code vestimentaire.

Puis elle va chercher un formulaire dans les dossiers suspendus rangés le long du mur et le pose sur la table devant elle. Mais je sens qu'elle n'est pas encore mûre pour me le confier.

— Vous êtes absolument certaine que ce n'étaient pas des chaussures ? Avec toutes ces nouvelles tendances, on n'est jamais sûr à 100 %... Et comme *Fashion Victim* est à la pointe de la mode... Une fois, un rédacteur est venu se plaindre qu'une de ses collègues portait un Bikini, mais on s'est aperçu que c'était tout bêtement un short ultra-court de Betsey Johnson.

Elle part d'un rire nerveux.

— C'étaient des pantoufles, dis-je énergiquement. Je suis formelle.

Elle me tend alors le formulaire avec beaucoup de réticence. Comme je connais par cœur le règlement intérieur — je l'ai lu de A à Z avant de venir ici — ce formulaire m'est déjà familier, et je le remplis vite fait bien fait.

Elle lit attentivement le document.

— Tout m'a l'air en ordre. Si vous n'avez rien d'autre...

— C'est-à-dire, ça vous ennuerait de vérifier son dossier pour moi ? Je crains que ce ne soit sa deuxième infraction.

Elle saute sur ses pieds et fouille dans l'armoire contenant tous les dossiers sur le personnel. Elle en extrait celui d'Alex Keller.

— Ça me surprendrait beaucoup. Personne ne viole le code vestimentaire *deux fois* !

Le dossier est mince. Il ne contient qu'un CV, des informations sur les personnes à contacter en cas d'urgence ainsi qu'une carte avec son adresse actuelle et son numéro de téléphone. Stacy rayonne.

— Vous voyez, il n'y a rien dans son dossier.

Tout en essayant de mémoriser une longue série de chiffres —

47386405074#11A — je suis intriguée par son commentaire.

— Vous êtes absolument certaine ?

Je lui arrache presque le dossier des mains...

— Qu'il n'y a rien dans le dossier ? Bien entendu, je l'ai sous les yeux. Il ne contient aucune plainte, à part la vôtre, pour infraction à la section C, paragraphe 2. Mais cette plainte ne pourra être officiellement consignée dans le dossier qu'après une minutieuse enquête.

— Mais c'est impossible !

Depuis six ans, Alex Keller passe son temps à se défouler sur les gens. Et personne ne s'en serait jamais plaint ? Il devrait y en avoir une trace, dans ce fichu dossier...

Bien que je n'aie pas voulu avoir l'air de l'accuser d'être ripoux, c'est exactement ce que je viens de faire.

Elle me regarde d'un œil soupçonneux.

— Et pourquoi donc ?

— Il est agressif, violent et semble avoir beaucoup de mal à se contrôler, dis-je en dressant une liste de ses défauts pour essayer de la mettre à l'aise.

Ses traits se détendent, mais elle n'est pas apaisée pour autant.

— Si vous avez un incident précis en tête, vous pouvez déposer une plainte officielle dès maintenant.

Des exemples précis, j'en ai à la pelle. Et je serais tellement heureuse de passer ma journée à formuler des plaintes contre Alex Keller. Mais je n'ai pas le temps de m'incruster. Les chiffres commencent déjà à s'estomper dans ma mémoire.

22.

Vengeance féminine

Tous les matins, Anna Choi arrive au bureau, passe en revue sa tenue et trouve une définition brève et précise pour caractériser son look. Aujourd'hui, c'est le style rétro d'Ellis Island. Pantalon *Antique Boutique* à 45 \$, chemise H&M à 11 \$, manteau tendance *hassidim* de Williamsburg à 30 \$, turban *Bendel* 220 \$ et chaussures *Fausta Santini* à 72 \$.

Bien quelle se moque ouvertement de *Public Eye*, un questionnaire dans l'hebdo local où l'on demande aux gens de la rue de donner leur avis sur la mode, Anna adhère totalement aux diktats de l'anti-conformisme très soucieux des apparences dont il est le reflet. Elle achète pratiquement tous ses pantalons aux puces et on a l'impression qu'elle fait les fonds de poubelles de *Domsey's* après tout le monde pour trouver ses chemises. Neuf fois sur dix, elle arbore un seul article hors de prix, généralement un accessoire : ceinture ou sac à main.

Anna est responsable de la rubrique *Votre Intérieur*.

Son métier, c'est de rédiger des articles sur les stars qui tournent en rond dans leur cuisine dernier cri. Elle va les voir chez eux, passe deux heures à faire le tour des lieux en prenant des notes sur la façon dont la lumière du jour se glisse à travers les lucarnes. Puis elle regagne son 90 mètres carrés d'East Village. Comme l'appart qu'elle a loué n'a pas de cuisine digne de ce nom, juste de quoi pendre quelques casseroles, Anna est une adepte des meubles de rangement. Elle salive rien qu'en apercevant du linge soigneusement empilé dans un coin de placard. Et son cœur fait des ratés en découvrant les trésors qui s'empilent dans les garde-manger !

Les placards, ce sont ses sanctuaires à elle. Tous les mois, on est obligé de faire des coupes dans ses descriptions dithyrambiques de placards grands comme des halls de gare, de nouveaux systèmes d'étagères ou de portemanteaux.

La rubrique *Votre Intérieur* est un petit bijou de sensualité, avec d'exquises photos d'une ribambelle de jeunes beautés en robe froufroulante qui mangent des croissants sous des vérandas débordant d'hortensias, embrassent leur âme sœur dans des barques de bois sur leur étang couvert de nénuphars ou jouent le troisième concerto de Bach sur les superbes pianos de leur enfance...

Quand on feuillette l'ensemble de la rubrique, on a l'impression que ces instantanés vont bien au-delà de poses savamment étudiées. Ils ont l'air d'être mis en scène.

C'est exactement ça, des petits chefs-d'œuvre de mise en scène qui n'ont aucune existence réelle si ce n'est à travers l'œil professionnel d'un Canon Rebel

EOS 5. On ne peut s'empêcher de penser que les intéressés eux-mêmes regardent les photos en bavant d'envie, tout comme vous. C'est comme si Cary Grant regrettait de ne pas être Cary Grant !

En dépit de la variété des maisons visitées — des ranchs du Nouveau-Mexique, des villas de Malibu, des résidences de Manhattan —, les articles finissent par tous se ressembler. Comme si tout le monde avait une pierre circulaire vieille de deux cents ans dans son jardin, vestige d'un antique mausolée, ou une statue de Néfertiti dans son chemin privé!

Anna n'a pas son pareil pour brouiller les pistes. Elle réussit à nous persuader que cette bibliothèque d'éditions originales à reliure de cuir est la première dont l'existence soit dévoilée au public. Sa plume est solide, et elle adore lâcher la bride aux interviewés pour relater ensuite avec jubilation tous les bons mots qu'ils ont laissé échapper... Vous pouvez être sûr qu'il y aura toujours un acteur pour vous montrer l'endroit où, sur un flanc de colline, il aime à déclamer à pleins poumons le célèbre monologue de Hamlet « Etre ou ne pas être... ». Il suffit d'avoir envie d'y croire!

Bien qu'il soit déjà 15 h 30, et que le train express ait déjà quitté Penn Station pour les Hamptons, nous tenons notre réunion du vendredi après-midi. C'est un événement sans précédent et Anna, comme tous les autres participants, n'y est pas du tout préparée. Elle a une courte liste de gens connus avec un petit topo sur la maison de chacun, mais ce ne sont pas de vraies vedettes. Jane fait la tête : le journal n'a pas l'habitude de s'intéresser aux actrices de seconde zone...

— Quoi d'autre ? demande Jane en jetant un coup d'œil rapide sur sa montre.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule... La moitié des gens avaient prévu de quitter le bureau à 15 heures maxi pour prendre leurs quartiers d'été et avoir le temps de siroter un petit cocktail avant le dîner.

Anna consulte ses notes. Elle est un peu énervée mais n'a rien perdu de sa superbe. Son manteau est tellement déchiré, pour ne pas dire en charpie, que les Hassidim eux-mêmes s'en sont débarrassés. Malgré tout, elle a l'air impeccable. Même les poignets effrangés lui donnent un genre...

— C'est tout pour le moment. J'en saurai plus mardi. Les agents devraient reprendre contact avec moi après le week-end.

Ou je me trompe, ou elle est en train de rappeler gentiment à notre directrice de la rédaction que la réunion d'aujourd'hui n'était pas prévue et qu'elle a été obligée d'improviser...

Jane est le genre de personnes qui n'hésite pas à laisser mariner agents et

rédacteurs lorsqu'elle part en week-ends prolongés. En revanche, elle n'accepte pas ce type de comportement chez les autres. La voilà qui prend la mouche. On dirait même qu'elle a très envie de déverser sa bile sur Anna, mais elle se retient.

Il faut dire que Marguerite assiste à la réunion. Elle est assise juste en face d'elle, plus souriante que jamais, et Jane s'efforce de calquer son attitude sur la sienne.

Pendant un millième de seconde, Jane a envie d'être aimée. Pour des tas de mauvaises raisons, bien sûr. Mais au moins, cela évite à Anna de se faire remonter les bretelles.

Elle détourne son regard vers une stagiaire recrutée pour l'été.

— Vous, là-bas, la boutonneuse, sur quoi travaillez- vous ?

Mortifiée, la jeune fille parle entre ses dents pendant quelques secondes, puis fait allusion à des baskets... L'autre stagiaire présente à la réunion, et qui arbore sur le nez un furoncle de la taille de la *Liberty Bell*, baisse la tête en essayant de se cacher. Elle ne souhaite qu'une chose : disparaître sous terre !

Jane a organisé cette réunion après avoir découvert que Marguerite envisageait d'attraper le dernier avion pour Bangor, dans le Maine. Décollage de Kennedy Airport à 16 heures... Un promoteur immobilier multimillionnaire l'a invitée dans son île privée où il organise une grande fête pour le week-end, et Jane est bien décidée à perturber ces festivités. Marguerite était parfaitement libre de manquer cette réunion de dernière minute, mais elle a préféré rester. Un choix stratégique... Elle n'ignore pas que sa position chez *Fashion Victim* est encore précaire. Quant à Jane, à l'heure qu'il est, elle devrait déjà être dans le train express pour Montauk. Mais elle se soucie moins de ses projets personnels que de saboter le week-end de Marguerite! Pourtant, elle va devoir prendre le minibus local et se taper tous les embouteillages sur la Voie Express de Long Island, ou alors prendre un des trains du soir. L'ennui, c'est que c'est un omnibus, un vrai tortillard qui s'arrête à Forrest Hills, Baldwin, Seaford, Copiague et Bridgehampton, sans compter toutes les petites gares intermédiaires ! Jane est bien la première personne qui n'hésite pas à se faire du mal pour satisfaire son appétit de vengeance !

Le temps qu'elle ait fini de torturer les ados rongés par l'acné, il ne lui reste que quinze minutes à tenir. Elle est fermement résolue à ne pas lever la séance avant 16 heures pile. Pas une seconde de moins. Car elle ne laisse rien au hasard. Elle veut avoir la *certitude* que Marguerite ratera son avion, quand bien même elle se rendrait à l'aéroport en tapis volant. Son assistante, Jackie, qui est en ligne avec la compagnie aérienne depuis 14 heures, a reçu des ordres très stricts : faire

part à Jane de tout éventuel retard au moment même où il serait annoncé. Jane va donc nous garder ici aussi longtemps qu'il le faudra. Si nécessaire, elle est prête à lire l'annuaire téléphonique par ordre alphabétique jusqu'à minuit...

Jane jette un coup d'œil circulaire et demande :

— Et ces projets d'articles que je vous ai demandés pour la réunion de cet après-midi ? Je crois vous avoir adressé une note à ce sujet. J'ai besoin d'idées nouvelles.

C'est de la pure invention. La réunion a été décidée dix minutes avant le début, à tout casser. Et personne n'a envoyé de message. Mais aucun de nous ne relève...

Nous sommes tous là, calés sur nos chaises, à éviter de nous regarder en espérant que quelqu'un se dévoue pour lever la main. Une ambiance très « étudiants de première année »... Sauve qui peut et chacun pour soi !

Marguerite se lance :

— J'ai quelques idées pour le prochain numéro sur le mariage.

Si Jane avait l'intention de donner la parole à quelqu'un, ce n'était sûrement pas à Marguerite! Elle jette à sa rivale un regard féroce.

— Je n'en doute pas, mais je préférerais commencer par les jeunes...

Marguerite poursuit, comme si elle n'avait pas entendu la remarque. Abasourdie — car on ne lui avait encore jamais opposé cette tactique —, Jane s'arrête dans son élan et s'enferme dans un mutisme complet. Bien entendu, la manoeuvre de Marguerite ne nous a pas échappé et nous avons beaucoup de mal à cacher notre satisfaction. Certains ne peuvent s'empêcher de sourire, mais Jane est trop en colère pour y prendre garde.

— Il faudrait faire un papier sur les robes de demoiselles d'honneur. C'est fou le nombre de gens qui vous disent que vous pourrez facilement remettre votre robe après la cérémonie. Souvent, c'est le marié en personne. Il vous assure qu'avec un bon ourlet aux genoux et un peu de teinture noire, elle ferait une robe de cocktail très réussie. Soit dit en passant, ce sont des choses qu'on entend dire même pour des tenues affreuses au départ... Mais une fois les festivités terminées, c'est une autre paire de manches (si j'ose dire!).

» Pourquoi ne pas nous procurer cinq ou six robes de demoiselle d'honneur et demander à des stylistes d'y travailler? Je pense à des gens comme Michael Kors, Tom Ford, Marc Jacobs ou Donna Karan... »

Christine intervient :

— Personnellement, j'ai six robes toutes prêtes dans mon armoire. C'est quand vous voulez.

Murmures d'approbation dans l'auditoire. Tout le monde est d'accord. On n'approche pas des trente ans sans avoir porté au moins une fois une robe rose avec un col à dentelle...

— Moi, j'ai une horrible robe longue, comme celle de lady Marianne dans la forêt de Sherwood, dit Allison.

Cette robe, je la connais par cœur. Allison a passé des semaines entières à essayer de faire changer sa sœur d'avis. Elle l'a d'abord raisonnée, puis a joué la flatterie. Elle a fini par l'implorer... mais en vain. Le vieux Harper y tenait, à son mariage dans le plus pur style médiéval ! Il ne manquait que le tournoi, qui comme chacun le sait a été aboli au dix-huitième siècle... Remarquez, quand on a comme moi les oreilles qui traînent, on sait qu'il y a toujours des amateurs pour tenter l'expérience, prêts à monter à cheval et à esquiver des lances d'un mètre cinquante de long pour quelques centaines de dollars !

— Une robe de lady Marianne ? demande une rédactrice effarée qu'une demoiselle d'honneur puisse tomber aussi bas. Eh bien ! Quand je pense à la tête que j'ai faite lorsque ma cousine m'a obligée à porter une pauvre chose bleu pervenche à taille Empire. Je ne savais pas qu'on pouvait faire pire...

Allison éclate de rire.

— Attendez, je serais capable de tuer pour une taille Emp...

Jane sort de son silence pour essayer de détourner l'attention générale de l'excellente idée de Marguerite.

— C'est une suggestion intéressante. Malheureusement, nous avons des règles très strictes au sein de notre société et qui nous interdisent d'employer nos salariés à faire n'importe quoi.

Cette règle interdit d'utiliser l'image des gens de Ivy Publishing, pas les vieilles robes de demoiselle d'honneur entassées dans les greniers... De toute façon, Marguerite a une meilleure idée.

Elle se tourne vers Jane comme si elle s'attendait à cette objection.

— Mais bien sûr, vous avez raison, il faut tenir compte du règlement intérieur. Non, moi je pensais plutôt demander les robes à nos lectrices.

Jane est sidérée par l'originalité du concept. Elle répète « Nos lectrices ? » comme si elle ne savait plus très bien de qui on parlait.

— Bien sûr. Nous pouvons organiser un concours de « fripes », leur demander de nous adresser une photo de la robe la plus hideuse et la plus ringarde. Et nous en sélectionnerons dix, les pires, que nous confierons à des stylistes.

— C'est une idée géniale, lance une assistante du département Photo. On pourrait faire des photos avant/ après !

Son enthousiasme pour le projet a momentanément occulté son bon sens. Quand on veut « rester » chez *Fashion Victim*, mieux vaut s'abstenir de faire des compliments à des gens que Jane rêve de passer par la fenêtre !

Il se trouve que pour le numéro annuel consacré au mariage, on a déjà préparé une maquette, avec des femmes tout ce qu'il y a de plus normal en tenue de demoiselle d'honneur. Jane n'acceptera jamais d'en faire deux. Elle décoche à Marguerite un sourire fabriqué.

— Oui, une idée assurément intéressante, parfaite même pour une Australienne de base. Mais chez *Fashion Victim*, nous n'habillons pas les kangourous. Nos lectrices sont sans doute un peu plus sophistiquées.

— Nos lectrices n'avaient rien de kangourous, répond Marguerite d'un ton badin.

Elle essaie de donner le change, de faire comme si l'insulte ne l'atteignait pas. Mais je la vois serrer des poings.

— J'entends bien. Alors disons, des wallabies... Quoi qu'il en soit, votre idée est séduisante, j'en conviens. Mais je crains qu'il ne faille y renoncer. Ce n'est pas pour nous. Si vous restez suffisamment longtemps ici, vous percevrez probablement mieux le style qui nous convient, et celui qu'il faut proscrire. Pour l'instant, je pense que cela vous échappe un peu. Lisez donc quelques numéros de plus, et revenez me voir.

Marguerite s'efforce de sourire.

— C'est entendu. Mais je souhaiterais aborder un autre point, car votre note parlait bien de trois idées, je me trompe ?

Jane joue la montre, terrifiée — à juste titre — à l'idée que son ennemie jurée puisse lui soumettre une nouvelle suggestion digne d'intérêt. Elle est à deux doigts d'être sauvée par le gong : plus que trois minutes à patienter...

— Non, je suis certaine d'avoir parlé d'une seule idée. Donnons sa chance à quelqu'un d'autre. Lydia, par exemple ?

— Si nous parlions de la mode des treillis militaires ? C'est très tendance.

Lydia adore le mot « tendance ». Elle l'utilise à toutes les sauces et sans ironie aucune. Toujours au premier degré.

Jane acquiesce. Cette idée lui convient parfaitement. Parce qu'elle n'émane pas de Marguerite et que nous l'avons déjà traitée... Elle préfère savoir où elle met les pieds, difficile de le lui reprocher. Apparemment, nos lectrices se fichent un peu des sujets que nous abordons du moment qu'on leur montre des photos de gens connus. Lydia est donc chargée de trouver trois exemples de stars qui arborent le look camouflage. Ça fera l'affaire.

— Parfait. Allez-y. Une autre idée ?

Comme je suis assise à côté de Lydia, le regard de Jane s'arrête tout naturellement sur moi.

— Vig!

Bien que j'aie toujours quelques idées qui germent dans ma tête, je sais très bien qu'elles ne seront pas à son goût. J'essaie donc de me concentrer pour trouver, moi aussi, une tendance à lancer dans la discussion...

A cet instant précis, j'entends l'assistante de Jane arriver dans le couloir. Effectivement, une seconde plus tard, Jackie se tient dans l'encadrement de la porte et fait un signe de tête discret à Jane. Le dernier avion pour Bangor vient de fermer ses portes. La réunion est terminée.

— Eh bien, je pensais que nous pourrions écrire un papier sur...

Comme je m'y attendais, Jane m'interrompt brusquement. Elle est déjà debout !

— C'est très gentil, Vig, mais il faut que je me sauve. J'ai un rendez-vous important qui m'était totalement sorti de l'esprit. A mardi, donc.

Puis elle se souvient de la présence de Marguerite. Pas question de nous laisser trop longtemps seuls avec elle, vous pensez bien... Elle est trop dangereuse, avec ses idées novatrices.

— Excusez-moi, je voulais dire lundi, bien sûr. A lundi !

Et elle quitte la pièce en trombe. Le reste de l'équipe a la décence d'attendre cinq bonnes secondes avant de se ruer sur ses traces. Chacune se précipite sur son bureau, attrape au vol son attaché-case et se presse avec sa petite valise à roulettes en direction des ascenseurs.

Cinq minutes plus tard, la seule personne qui reste dans les lieux, c'est moi.

23.

Superwoman

Maya est persuadée que seuls les hommes déjà pris m'attirent.

— Les accros au boulot, les hommes infidèles, les « fifils » à leur maman. Un défilé grotesque de mecs qui ne veulent pas s'engager, des phénomènes de foire... Et toi, tu es la reine du chapiteau!

C'est ce qu'elle m'a dit après ma dernière rupture, qui s'est consommée sans chichis au rayon produits frais du supermarché au coin de Bleecker et de LaGuardia. C'est en regardant Michael remettre en question les avantages relatifs de la banane verte — d'accord, il a envie d'une banane maintenant, mais en aura-t-il toujours envie d'ici à trois ou quatre jours, quand elles auront mûri — que l'évidence m'a sauté aux yeux : notre relation était vouée à l'échec! J'ai eu cette révélation soudaine comme on est saisi par une onde de chaleur émanant d'un four chauffé à blanc. Je lui ai donc dit au revoir, et je suis sortie seule du magasin. Michael ne s'est rendu compte de rien. Il était bien trop occupé à rassurer les bananes, à leur dire que ce n'était pas leur faute, mais la sienne !

Maya continue, décidée à ne pas lâcher le morceau.

— C'est comme si tu avais un superpouvoir. Tu es capable de repérer ce type d'hommes à cent mètres à la ronde, même à travers un mur en béton. Si tu te retrouves dans une pièce pleine de mecs célibataires, équilibrés, sympas et pas trop marqués par la vie, tu peux être sûre que tu vas être attirée par le seul qui vient de rompre dans un parking avec la copine qu'il fréquentait depuis quatre ans.

Tout n'est pas faux. J'ai rencontré Michael au cours d'une de ces soirées de *speed dating* où Maya m'a traînée de force la semaine précédant la Saint-Valentin. Il était juste venu chercher sa sœur. Mais de là à dire que je suis guidée par une force supérieure !

Maya ajoute en riant (à moitié) :

— Il doit bien y avoir un moyen de conjurer cette force. Tiens, j'ai une idée. On pourrait te louer à l'heure à des femmes qui veulent savoir si leur liaison les mènera quelque part avant de gaspiller bêtement du temps et de l'énergie... Oui, on pourrait même rassembler des groupes entiers de femmes avec leur mec, comme pour les réunions Tupperware. On les mettrait en file indienne, et toi tu passerais devant eux pour voir ceux qui t'attirent.

Maya s'interrompt pour m'interroger du regard, comme si nous étions toutes les deux en train de plancher sur un business plan. Mais ce n'est pas le cas. Le virtuel, très peu pour moi. Je vis dans un monde bien réel où mon superpouvoir ne sert qu'à cumuler les peines de cœur et les déceptions.

Maya ne se décourage pas.

— Et je pense qu'on devrait faire une facture par mec, mais en proposant des remises quantitatives...

Maya poursuit sur sa lancée pendant plusieurs minutes, donnant son avis sur l'éventuelle création de T-shirts et les talk-shows d'Oprah Winfrey. Mais je n'écoute plus. Pourquoi ai-je la tête ailleurs ? Parce que d'un seul coup, un cortège de mecs — tous mes ex — me traverse le cerveau dans un flash. Et croyez-moi, ça fait mal au crâne. Il y a Michael, même pas capable de se décider à acheter *une* banane verte. Scott, qui se couvre de boutons dès qu'on prononce le mot *rendez-vous*. Ethan, qui n'a cessé de m'appeler Jevig à cause de son ancienne petite amie Jennifer. Sans oublier Dwight, Thaddeaus, Kevin et Rob. Un long défilé de tocards.

— Change de disque, tu veux bien !

Je lui retire la serviette des mains. Elle était déjà en train d'imaginer notre logo et de le dessiner : Cupidon et son arc pointé sur son propre cœur!

Mais maintenant, je repense aux paroles de Maya et à son sale business plan... à cause de la chevelure couleur de sable d'Alex Keller, de ses yeux vert pâle et de son sourire affable.

Ça y est, j'ai le coup de foudre. Et comme j'ai tout de même un brin de jugeote, je sais que ça ne présage rien de bon.

24.

L'homme et le mythe

Je ne suis pas préparée à l'accueil enthousiaste d'Alex Keller. Je suis venue ici directement du bureau, bien que j'aie des tas d'autres choses plus urgentes à faire. Et je suis bien décidée à user de la flatterie pour forcer l'entrée de son appartement. Dans la liste de ses réactions possibles, je n'avais pas prévu qu'il puisse tout simplement ouvrir la porte et m'inviter à entrer. Je reste donc plusieurs secondes plantée sur le palier, à le regarder d'un air ahuri.

Il se fend d'un large sourire :

— Ah, vous voilà! Parfait. Mais entrez donc.

Il porte un pantalon en cuir coupé aux genoux et un T-shirt marron avec l'inscription « Springfield Civic Center Ice Crew ». Le T-shirt est vieux et tout déchiré. Ça me fait penser à ces anciens rouleaux de parchemin qui tombent en poussière dès qu'on s'avise de les toucher. Il est pieds nus.

— Vous êtes un peu en avance, mais je suis presque prêt. Asseyez-vous en attendant.

Le salon d'Alex Keller ne brille pas par son mobilier : un canapé bleu foncé, un poste de télé 33 cm et un combiné téléphonique qui a fait son temps. Heureusement qu'il y a le parquet pour relever le niveau. Il vient tout juste d'être refait et est dissimulé en partie par un petit tapis bleu pâle. Mon hôte me désigne le canapé d'un geste. Je remarque en m'approchant qu'il a été installé en diagonale dans le coin. Ce qui crée derrière lui un espace de stockage encombré d'un bric-à-brac d'accessoires divers : un fer à repasser, un mixer, et un téléphone à cadran qui date de Matusalem ou presque...

J'admire sa bravoure. Disposer ses meubles de cette façon, c'est l'apanage des riches. C'est très rare, sauf dans les magazines spécialisés style *Fashion Victim*. Pour pouvoir gérer l'espace avec une telle maestria, il faut posséder un immeuble d'au moins cinq étages...

En découvrant un placard de fortune, j'en déduis que, tout comme Anna, il n'a pas d'armoire.

— J'en ai juste pour une minute, dit-il en emportant ses pantoufles et ses chaussettes dans la cuisine.

Il s'assied sur une chaise pliante de bois. D'où je suis, j'ai un aperçu de la cuisine : du papier peint noir et jaune, un frigo juste assez grand pour y ranger une canette de bière. Le voilà qui enfile ses chaussettes, les biceps gonflés par l'effort. Eh oui, Alex Keller a des biceps ! Incroyable, non ? En dépit de son état déplorable, le T-shirt tient le coup.

— Ne vous en faites pas, ma voisine en profite pour me dépanner.

Là, je flaire un malentendu... Ce n'est pas moi qu'il attendait! Je m'en suis doutée dès l'instant où le gardien de l'immeuble m'a laissée monter sans me demander mon nom. Bon, il va falloir que je lui dise qui je suis, mais pas tout de suite, je m'accorde un petit délai rien que pour le plaisir de le voir enfile ses baskets. Avoir devant soi un Keller aimable, non seulement c'est nouveau, mais c'est très excitant. Dommage que je sois obligée d'interrompre l'expérience...

dans une minute, il saura qui je suis. Dans une minute, je lui dirai tout, et la situation tournera au vinaigre... L'amabilité cédera le pas à la colère, et il commencera à me lancer des obscénités à la figure. Allez, encore une minute de répit !

Alex Keller est en train de lacer ses Adidas en faisant un double nœud.

— Vous allez aimer Quick, j'en suis sûr. Il a des grands yeux de jeune chien. Difficile de résister, même avec toutes les bonnes résolutions du monde.

J'ignore si Quick est un compagnon à quatre pattes ou un fils adoré. Dans le fichier de Keller, il n'y avait que son adresse et son numéro de téléphone. Pas la moindre trace d'éventuelles personnes à charge.

— Bien sûr, dis-je.

Ça n'engage à rien...

Keller sourit. Il a un très beau sourire, un peu timide et qui lui dessine des fossettes.

— Mais attention, il faut vous faire respecter. Un peu de discipline n'a jamais fait de mal à personne.

Le seul fait d'entendre Alex Keller, qui se conduit d'ordinaire comme un vrai forcené aux instincts primaires, me vanter les bienfaits de la discipline rompt le charme. J'oublie les fossettes, les biceps et les yeux verts pétillants, et j'ouvre la bouche pour me présenter. Mais avant même d'avoir pu émettre le moindre son, on sonne à la porte et Keller bondit sur ses pieds.

— Ça doit être le petit.

Keller disparaît dans un coin et je l'entends bavarder avec une voisine.

— Il ne vous a pas fait trop de misères ?

— Pas du tout. C'est un amour. Il fait beau, aujourd'hui, et nous avons passé un bon moment dans le parc, à prendre le soleil.

La voix de la femme est douce et un peu rauque.

— Parfait. Encore merci pour votre aide.

— Je vous en prie. Ça tient toujours pour le dîner de demain ?

Bien que je ne puisse pas la voir, je sais que cette femme est blonde, avec des formes pleines, un petit nez adorable et un visage en forme de cœur. Toutes les femmes à la voix un peu rauque sont comme ça.

— Bien sûr. Que dites-vous de 20 heures ?

— Venez plutôt à 19 heures, et je vous servirai des cocktails.

Je décèle dans sa voix une intonation un peu provocante, comme une invite... Ça me rappelle un peu l'ambiance du *Beauty Bar* ou du *Man Ray* le samedi soir. C'est d'ailleurs pour ça que j'évite soigneusement ces hauts lieux de la branchitude.

— Ça me va. Alors, à demain. Et encore merci de votre aide.

— J'étais ravie de le faire, je vous assure.

Tu m'étonnes! Quelle femme refuserait un service à un homme comme Keller ?

J'entends la porte qui se referme, et me prépare à faire la connaissance de Quick. Si c'est un petit garçon, j'aime autant que Keller soit un collègue multifacette avec un caractère de chien et affectivement inaccessible. Parce que mes compétences en matière d'enfants, en particulier les tout-petits, laissent plutôt à désirer.

J'ai tout faux! Figurez-vous que Quick est un labrador couleur chocolat assez imposant. Il prend plus de place qu'un canapé en diagonale et marche d'un pas mesuré, sûr de lui, comme s'il pesait le pour et le contre avant d'aller plus loin. Il remue la queue pour m'accueillir, mais on dirait un ventilateur en rotation lente. De toute évidence, ce n'est pas un rapide !

— C'est curieux, comme nom ! dis-je parce que c'est la première chose qui me vient à l'esprit. Mais est-ce bien une réflexion à faire au propriétaire d'un abruti de chien ?

Keller sourit, faisant réapparaître ses fossettes. En plus, il a l'air tout timide. Je sens que je vais craquer. Je me surprends à le fixer bêtement, la bouche ouverte, et j'essaie de me ressaisir. Rappelle-toi, il est inaccessible, me dis-je *in petto*. Inaccessible... Où est-il, ce mauvais caractère légendaire ? Je ne le vois nulle part. Ça ne doit pas être si grave que ça.

— C'est vrai que Quick n'est pas un rapide. Il a sept ans, mais il est comme ça depuis tout petit. Il n'a jamais eu beaucoup d'énergie. Je l'ai emmené chez le vétérinaire pour voir si sa tension artérielle n'était pas trop basse, s'il souffrait d'hyperthyroïdie, que sais-je encore... Mais tous les résultats des contrôles étaient bons. Je pense que c'est juste un chien très paresseux qui n'aime pas trop se déplacer. Un peu comme le détective Nero Wolf, sauf qu'il n'est pas aussi doué pour résoudre les énigmes...

Je ne sais pas si Nero Wolf est un personnage fictif ou réel, je n'insiste donc pas.

— Mais alors, pourquoi l'avoir appelé Quick?

En entendant son nom, le labrador avance vers moi d'un pas tranquille et s'appuie contre ma jambe. Je lui caresse doucement le poil encore que... je me demande si ce chien est en quête d'affection ou d'un simple support.

— Ce n'est pas le Quick auquel vous pensez! C'est la marque de chocolat, vous savez, celle avec le lapin. Quand j'étais enfant, j'ai eu deux chiens qui s'appelaient Pepsi et Sprite. J'ai voulu perpétuer la tradition en prenant un nom de boisson. Mais Snapple et Shasta ne convenaient pas.

— Shasta?

— Shasta, Fresca, Tab... J'ai longtemps cherché, je les ai tous essayés. Pendant quelques jours, mon chien s'est aussi appelé « Hello », mais ça n'allait pas non plus avec son style. Et quand je l'appelais, on aurait dit que j'avais oublié son nom. Je sentais peser sur moi le regard de reproche des autres propriétaires de chiens. Je crois même qu'une dame a été à deux doigts d'appeler la SPA pour m'accuser de mauvais traitements envers un animal.

Surprenant d'apprendre que cet homme se soucie du qu'en-dira-t-on ! Lui qui a fait tout son possible pour rendre fous les gens qu'il côtoie au quotidien... Ceci étant, dire qu'il travaille tous les jours avec nous, c'est peut-être exagéré...

Je gratouille le dos du chien et sa queue se met à battre la mesure... à son rythme. Je sais que je devrais dire à Keller qui je suis, mais mes bonnes résolutions sont en train de s'effondrer.

Inaccessible. Il est inaccessible.

— Allez, mon bonhomme, dit Keller en ramassant la laisse de Quick et en le poussant gentiment vers la porte. Allez viens, on va encore faire une promenade. Il faut bien présenter ta nouvelle amie Kelly à tous tes copains du parc.

Keller me fait un clin d'oeil complice.

— Je préfère utiliser le mot « amie » parce que je ne voudrais pas qu'il se sente abandonné aux mains d'une étrangère.

— Vous avez raison.

Je suis charmée par sa logique.

Il me tend la laisse.

— Tenez, prenez-le. Il faut bien que vous appreniez à vous connaître.

Je prends la laisse, je l'enroule plusieurs fois autour de mon poignet et je tire dessus avec autorité. J'ai beau essayer de passer pour une pro, le chien n'est pas

dupe.

Il ouvre sa gueule et bâille, ce qui me donne une vue imprenable sur ses longs crocs jaunes, puis il me montre le chemin de la sortie.

Je le suis jusqu'à l'ascenseur et j'appuie sur le bouton pendant que Keller ferme sa porte à clé. Je regarde ma montre : il est presque 17 h 30. Pour la première fois, je me demande quand la vraie Kelly va se montrer. Je devrais parler à Keller, mais il y a d'autres facteurs qui jouent à présent hormis les biceps et les fossettes, et la gêne que j'éprouverai au moment de lui avouer la vérité. Maintenant, il me faut tenir compte de Quick. Lui et moi devons apprendre à nous connaître. Je ne peux pas l'abandonner comme une vieille chaussette !

L'appartement de Keller est au coin de la 74^e Rue et de Broadway, c'est-à-dire à un pâté de maisons de Riverside Park. Pendant le trajet, Quick se tient bien et fait semblant de se laisser guider. En réalité, c'est lui qui mène la danse. Pour un chien qui manque de tonus, je le trouve quand même assez fort !

— Il s'entend bien avec tout le monde, sauf avec la personne qui s'occupe de Julie Andrews, dit Keller en traversant West End Avenue.

C'est une belle journée de la mi-août, comme toutes les mariées de l'été en rêve, ensoleillée, avec une brise douce et tiède. J'inspire longuement pour m'en imprégner tout entière.

— De Julie Andrews ?

Remarquez, je me demande pourquoi je m'étonne encore. Quand on vit à New York, on est entouré de gens célèbres. Vous les retrouvez à côté de vous sur le trottoir, attendant que le feu passe au vert, ou ils font la queue derrière vous chez Balducci.

Keller donne une petite tape affectueuse sur la tête de Quick.

— Oui, celui-là je ne sais pas pourquoi, mais il ne peut pas le voir. D'après ce que m'a dit Adam, l'ancien copain de Quick, c'est parce que ce gars a pris instantanément Quick en grippe. Surtout, ne soyez pas vexée si vous voyez un homme pas plus grand qu'un nain de jardin prendre la tangente avec un caniche dès que vous arrivez ! Il doit avoir des conflits non réglés avec sa mère.

Cette description correspond mot pour mot à l'idée que je me faisais de l'ami Keller... Saurait-il qui je suis ? Je le regarde fixement, j'essaie de détecter un signe. Mais non, rien. Ses yeux verts regardent un peu plus loin en direction du parc entouré d'arbres.

Nous ouvrons la première porte de l'espace de promenade réservé aux chiens.

— Allez, vas-y, mon garçon, dit-il à Quick.

Le chien est toujours aussi relax. Il est d'humeur égale : la peur ou l'excitation n'ont aucune emprise sur lui.

Nous nous trouvons à présent dans l'enclos, mais j'ai un peu peur de lâcher Quick : il y a tellement de chiens qui courent dans les parages, des chiens athlétiques, pleins d'énergie qui bondissent à droite à gauche que je commence à craindre pour la sécurité du labrador. Vient-il ici tous les jours ?

En homme avisé, Keller m'énonce les choses à savoir.

— La première règle d'un bon maître, c'est de savoir à quel moment vous pouvez le lâcher.

De toutes mes fréquentations passées, je n'ai jamais rencontré aucun homme qui s'y connaissait en matière de principes d'éducation. Je regarde donc Keller sans parler, en me répétant mentalement : il est inaccessible, inaccessible !

Keller s'agenouille et détache la laisse de Quick. Le chien se dirige calmement vers un coin d'ombre et se couche. Rien à voir avec l'excitation d'un gamin qui se rue vers les cages à écureuil ! Pour lui, le moment est venu d'entamer une petite sieste. Nous prenons place sur un banc vert près de la grille. D'autres propriétaires de chiens sont déjà assis au soleil et entament la conversation. La brise souffle dans la bonne direction : aucune odeur d'urine ne vient nous importuner.

— Alors, votre impression ? Vous pensez y arriver ? me demande Keller en fermant les yeux, le visage tourné vers le soleil.

Je peux contempler à loisir ce merveilleux visage. Je me surprends presque à avoir de la nostalgie pour l'autre Keller, l'ogre qui rugit contre les manants lorsqu'ils ont le malheur d'empiéter sur son territoire. Ne sachant quoi dire, je garde le silence. Oui, je pense que je suis capable de m'occuper de ce chien, seulement voilà : bien que je déteste mon job — et que la proposition de Keller soit très tentante — je ne suis pas encore tout à fait prête à changer de carrière, à tout abandonner. Vous vous rendez compte ? Quitter *Fashion Victim* pour emmener un chien se promener dans le parc !

— Comme je vous l'ai dit au téléphone, vous m'avez été chaudement recommandée, j'ai donc tout à fait confiance en vous. Je sais que votre emploi du temps est déjà presque plein, que vous avez une activité débordante, mais ce n'est que trois fois par semaine. Et vous n'avez pas besoin de le sortir pendant des heures. Comme vous pouvez le constater, qu'il soit ici ou à la maison, Quick

n'est pas du genre à beaucoup se dépenser.

Il n'a pas tort. Quick est en train de dormir, couché sur le flanc. Il a de la compagnie. Un chien moitié colley moitié golden retriever s'est approché de lui. Ils ont l'air très sages, tous les deux.

Je dis d'un ton vague, contente qu'il m'ait ouvert sans le vouloir une porte de sortie :

— Je vais vérifier mon emploi du temps. Je ne pense pas être surbookée à ce point, mais je ne peux pas m'engager avant d'en être certaine.

Apparemment, ce discours plaît à Keller. Il sourit.

— Ça me semble raisonnable.

— Qu'est-il arrivé à Adam ? dis-je dans le silence qui suit.

Je sais que je devrais tout déballer, et tout de suite. Mais je n'ai pas envie de partir. Je ne me suis jamais retrouvée dans cette situation, assise dans un parc par une splendide journée d'été au côté d'un homme séduisant et très au fait des principes d'éducation. L'occasion ne se représentera peut-être jamais...

25.

Soirée mondaine

Maya habite au coin de la IIIe Avenue et de la 32e Rue, dans un bâtiment très futuriste de trente-cinq étages, couleur argent, et qui scintille sous la lumière.

On dirait une de ces illustrations du vingt et unième siècle qu'on voit dans les films de science-fiction, avec des familles en combinaisons de polyester savourant leur séjour sur la planète Mars.

C'est d'ailleurs ce qui a immédiatement tapé dans l'œil de Maya. Ce côté « communauté expérimentale de demain ». Maya adore tout ce qui est kitsch... Elle est tombée en extase devant cet immeuble à la seconde où elle l'a aperçu, tout à fait par hasard, sur le chemin du cinéma.

D'autres craquent en voyant les immeubles cossus de Bedford ou les tours à

l'ouest de Central Park, mais pas elle. Pour qu'elle ait le coup de foudre, il lui faut une façade métallisée, un hall digne de l'ère spatiale et le mot *futur* écrit en lettres magiques clignotantes rouges.

Un deux pièces dans une telle base spatiale, ce n'est pas donné. D'où le flux incessant de colocs, pas toutes très catholiques. Elles s'installent derrière une fine cloison qui a l'avantage de se monter et de se démonter facilement. Le salon, en forme de L, se prête très bien à un partage harmonieux... Certes, l'espace vital de part et d'autre est assez restreint, mais le confort était néanmoins suffisant pour justifier le loyer.

Maya vit à la jonction de deux quartiers : Gramercy et Murray Hill. Aller chez elle relève du défi, surtout si vous venez de l'Upper West Side. J'arrive donc à son dîner avec une demi-heure de retard, et un bouquet de jonquilles qui piquent du nez. Je voulais apporter du vin, mais je n'ai jamais réussi à trouver de caviste... et j'ai dû me rabattre sur une épicerie coréenne qui vendait des bouquets de fleurs. Un moment, j'ai envisagé d'acheter une bouteille de merlot à 12° au supermarché du coin, mais j'ai finalement renoncé. Il y a des choses pires encore que de se pointer les mains vides !

Je sonne à la porte, et c'est Maya elle-même qui m'accueille avec un « Salut ! » exubérant, un vieux tablier de sa mère autour de la taille. Elle me suggère d'aller poser mon sac à dos dans sa chambre.

C'est une toute petite pièce : elle n'a pu y caser que son lit (à deux places, s'il vous plaît !) et une commode (en fait, ce sont des briques de lait en plastique empilées les unes sur les autres et attachées avec du scotch).

Les murs sont blancs, lisses et entièrement nus. Près de la tête du lit s'entasse un monceau de vieux magazines. Des vêtements sont suspendus à une tige de métal fixée derrière la porte pour accueillir le trop-plein de l'étroit placard. Près du lit, un tabouret barbouillé de peinture avec des taches de rouille fait office de table de chevet. Un portrait de la famille de Maya — sa mère, son père, son frère, son autre frère, et Harry, son grand-père — est posé près du réveil.

Le désordre qui règne dans cette chambre, le côté « inachevé » contrastent étrangement avec l'ordre du salon. Maya ne s'est pas contentée d'écumer les salles de ventes et les marchés aux puces pour trouver un juste équilibre entre l'architecture moderne et le bricolage. Elle s'est créé son propre style. Le résultat, c'est que le salon a ce côté « bulle stérile » un peu déroutant d'une pub pour Electrolux. En plus, pas question de toucher quoi que ce soit, parce que les empreintes digitales sur le Formica, ça ne pardonne pas. Vous vous sentez illico coupable de n'avoir pas mis de gants blancs.

Je passe la tête dans la cuisine pour proposer mes services, et elle me tend aussitôt une pile de serviettes de table. Plier des serviettes et les placer à côté des assiettes, ce n'est pas tout à fait ce à quoi je pensais, mais au moins, je me rends utile ! Je me console en faisant œuvre d'imagination, en créant des formes insolites, à mi-chemin entre l'éventail et le cygne stylisé...

Aujourd'hui, les tables de jeu sont installées de l'autre côté du mur en placoplâtre. La copine de chambre de Maya, une jeune Indienne qui a travaillé comme chef pâtissier dans l'un des meilleurs restaurants français de Manhattan, était rentrée dans sa ville natale de Goa avec mille cinq cents dollars « empruntés » à Maya. Après avoir ouvert le courrier de Maya, elle avait fait main basse sur des chèques puis les avait déposés sur son compte personnel. Ce vol faisant suite à deux déceptions majeures — la perte de son petit ami et la perte de son agent — n'a pratiquement pas affecté Maya. La seule chose qu'elle a reprochée à Vandana, c'est d'avoir écrit le mot « dépôt » avec une faute d'orthographe (elle avait oublié l'accent circonflexe) !

— C'est vrai, je suis quand même relectrice. Sur le plan professionnel, ça me choque. Voilà pourquoi elle donne un dîner ce soir. Provisoirement libérée des contraintes de la vie en communauté, elle a bien l'intention de profiter pleinement de la situation nouvelle : aller se coucher en laissant la vaisselle dans l'évier, recevoir des gens jusqu'à 4 heures du matin, laisser trois tables de jeu en plein milieu de la pièce. Je comprends très bien ce sentiment euphorique de liberté retrouvée. Ça m'est arrivé après le départ de ma coloc, il y a deux ans. J'adorais ces soirées où j'avais toute la place pour moi.

J'ai fini de confectionner mes sept cygnes qui nagent sur la table. Comme je n'ai plus rien à faire pour me distraire, je suis bien obligée de me joindre au reste de la troupe qui est en train de disserter sur le Connecticut. Les copines de lycée de Maya sont sympas. Sophie, Tina et Michelle (par ordre décroissant de taille, c'est toujours comme ça qu'elles se présentent) sont des blondes qui ont le goût du relationnel, mais dans le mauvais sens du terme. Elles ont une façon de se comporter en société que ne désavoueraient ni Emily Post, la reine du savoir-vivre, ni la reine d'Angleterre. Moi, elles me mettent mal à l'aise. Leurs conversations sont toujours axées sur les derniers potins, et bien que je ne sache absolument pas de qui il s'agit, elles continuent à lancer les noms comme des coquilles de pistaches... Mme Frothingham-Smythe, une digne représentante — socialement parlant—de Greenwich Village, détonne dans la bonne ville de New York, et les anecdotes sur le comportement choquant de son fils — qui a refusé de jouer avec Ashley Bennett en double mixte ! — n'ont rien de passionnant. J'étouffe un bâillement et je lance un œil vers la cuisine : si seulement Maya

pouvait passer la tête par la porte pour demander qu'on vienne l'aider à tuer le veau gras !

Je suis assise près de Greg, le fiancé de Beth. Il a un peu le style Walter Mitty, en plus timide! Autant dire que la richesse de sa vie intérieure est encore à démontrer. A en juger par la vacuité de son regard — la plupart du temps totalement dénué d'expression —, on se doute qu'il n'est pas en train de nous réinventer le fil à couper le beurre !

— Comment vas-tu, Vig? me dit-il.

Tiens, il connaît mon nom... Il nous est arrivé à plusieurs reprises de nous retrouver chez Maya, mais c'est bien la première fois qu'il s'adresse directement à moi.

Avant même que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, Beth, qui est assise à mon côté, nous sort son histoire sur le scandale d'une parfaite inconnue, avant de me demander à son tour ce que je deviens. Elle semble sincèrement préoccupée de mon sort, mais je ne suis pas dupe. Si elle me pose la question, c'est uniquement parce que le manuel du savoir-vivre lui intime de le faire. Et avant que son timide fiancé la coiffe sur le poteau, il coulera beaucoup d'eau sous les ponts !

— Ça va très bien. Toujours énormément de boulot. Et toi ?

Je sais, c'est la réponse toute faite qu'on sort dans les repas de famille à un oncle ou une tante qu'on n'a pas revu depuis le Noël précédent.

C'est à Greg que j'ai posé la question, mais il ne répond pas. Cela fait si longtemps qu'il fréquente Beth qu'il n'ouvre pas la bouche. On ne le voit même pas respirer, encore moins exprimer une pensée. Il connaît trop bien la chanson pour s'inquiéter de tout ça.

— Greg a une très bonne nouvelle à vous annoncer.

Beth marque une pause d'une seconde pour me donner le temps de me préparer mentalement. Puis elle enchaîne :

— Il vient de décrocher une promotion. Je vous présente le nouveau Vice-Président junior de la direction Marketing de la société Slokam-Beetham.

— Félicitations!

J'ai dit ça machinalement, même si j'ai des doutes sérieux sur la réalité d'une telle fonction. Ça ne veut strictement rien dire.

Beth rayonne.

— Merci. Nous sommes si heureux... C est ce que nous souhaitons. A

présent, nous pouvons commencer à regarder les maisons.

Je m'empresse de poser la question A bis qui s'impose. ..

— Ah! Et où comptez-vous chercher?

Je connais déjà la réponse : à cinq minutes de chez la mère de Beth, c'est-à-dire dans le Riverside, Cos Cob et Old Greenwich.

Tandis que Beth me donne la réponse escomptée, avec un petit *plus* — Westport — pour faire bonne mesure (maintenant que Martha est partie !), je jette un coup d'œil sur Greg, dont le visage sans expression me rappelle soudain le regard vitreux d'un poisson rouge explorant l'extérieur de son bocal. J'ai envie de lui crier : *Mais sors, bon sang! Va prendre l'air!* Mais je m'abstiens. Pas question de me mêler de ce qui ne me regarde pas. En plus, je n'y connais rien... Peut-être que l'air frais lui ferait plus de mal que de bien !

La conversation dévie sur des sujets qui ne me concernent en rien (moi, c'est les 18-35 ans, citadines, célibataires). Les voilà partis sur les hypothèques à taux bloqué, les avantages comparés des écoles et les taxes d'habitation. J'en profite pour leur fausser compagnie. Il y a des sujets que je ne supporte pas, même si j'ai le sens de la politesse.

Dans la cuisine, Maya est en train de râper du *manchego*.

— Comment ça se passe, là-bas ? me demande-t-elle en saupoudrant de fromage ses amuse-gueules, des tartelettes aux asperges.

— Ils discutent entre adultes des problèmes de scolarité. Beth nous sort des statistiques et des pourcentages niveau CP sur les gosses qui fréquentent les collèges. Ça me déprime complètement, dis-je en m'appuyant contre la table de travail pour la regarder œuvrer. Tu es sûre que tu n'as pas besoin d'un coup de main ?

— Si. Tiens, assaisonne la salade, mais vas-y mollo !

Et elle me tend un moulin à poivre. Puis elle poursuit, en enfournant les tartelettes.

— Je sais. A moi aussi ça m'arrive : la maison, le 4x4... Ça me gonfle !

— Ce n'est pas ça, enfin, en partie. Je n'ai pas envie d'un pavillon de banlieue, ni d'un 4x4 sur-consommateur d'essence, sans oublier la pelouse sempiternellement verte et la satisfaction d'avoir une chambre d'amis. L'espace, comme tout le reste, ce n'est jamais qu'un avantage qui finit souvent par coûter une fortune. Mais j'envie leur clairvoyance, et surtout leurs certitudes. Ils savent parfaitement ce qu'ils veulent. Ces gens, là, dans la pièce à côté, sont absolument

parfaits. Il n'y a pas l'ombre d'un doute qui plane sur eux.

— Que veux-tu dire ?

Je suis incapable de faire les choses avec modération. Et la salade se retrouve très vite couverte de petits points noirs. Je retire les feuilles les plus atteintes, surtout celles du dessus, et je les jette à la poubelle pendant que Maya regarde ailleurs. Puis je touille la salade avec des couverts en plastique orange.

— Je ne sais pas. Ils paraissent tellement sûrs d'eux. Ils savent ce qu'ils veulent. Et ils le recherchent sans se poser trop de questions, sans aucune inhibition.

— Ils veulent faire comme leurs parents, sans même prendre le temps de réfléchir, dit Maya d'un air dédaigneux.

Puis elle entreprend de contrôler mon travail, s'essuie les mains avec un torchon rayé et sort une bouteille de vin rouge de son placard. Elle réussit à déboucher le cabernet sauvignon au terme d'une courte lutte et me dit :

— Tu as réussi à tenir plus d'une demi-heure. Je m'attendais à ce que tu viennes te réfugier dans la cuisine bien avant...

Maya a toujours eu un faible pour la bande des anciens du collège mais, dès qu'elle passe trop de temps en leur compagnie, elle n'a qu'une envie : se casser la tête contre un mur de brique. Il faut dire qu'ils ont l'air tous sortis du même moule : banquiers, avocats, assureurs, comptables. Ils se ressemblent étrangement.

— Le plus grand crime de ce monde, c'est qu'il engendre des gens tristes, a lâché Maya un soir devant un Martini Midori, servi dans un verre sans pied, bien sûr.

Nous étions dans les salons du Soho Grand Hôtel, baignant dans la lumière dorée d'immenses abat-jour auprès desquels nous faisons figure de nains.

— C'est vrai, ai-je répondu. Mais le monde a beaucoup d'autres crimes à se reprocher que celui-là.

Elle m'a alors expliqué le sens de ses paroles.

— C'est un poème de Vachel Lindsay. Il me rappelle toujours mes copains de collège :

Ne laissons pas la jeunesse se consumer

Avant qu'elle ait accompli des exploits et laissé libre cours à sa fierté.

*Le plus grand crime de ce monde est d'engendrer la tristesse,
La pire des pauvretés. Ses pauvres sont semblables à des bœufs, boiteux, les
yeux battus.*

Pauvres, ils le sont, mais pire encore, sans rêves...

Ils crèvent de faim, oui, et sans espoir ni rêves.

Ils sèment bien sûr, mais pour récolter quoi ?

Ils courbent l'échine devant des dieux absents.

Et meurent non pas en hommes, mais comme des moutons.

— Ils ne sont pas aussi mauvais que ça!

Je ne peux m'empêcher de penser combien il est facile de mourir de faim sans espoir aucun.

Maya éclate de rire. Elle est persuadée que je dis ça par politesse et verse le vin. Mais non, cette phrase, c'est bien plus qu'un réflexe ou de la diplomatie instinctive. Les amis d'enfance sont une continuité, une série de connexions ininterrompues entre les êtres. C'est pour cela qu'on s'accroche à eux. On s'y agrippe, et on les aime, mais il arrive qu'on ne se sente pas très à l'aise avec eux. Entre New York et Greenwich, c'est comme entre les Galapagos et l'Equateur, il y a un large bras de mer et, au fil des temps, la barrière du langage les a séparés.

26.

Le guide des bonnes résolutions

— Te bouger ?

Je cligne des yeux pour m'assurer que c'est bien le bon mot. Maya vient de me remettre mon exemplaire de son nouveau guide de vie. Elle a réduit les caractères d'impression et sorti l'équivalent d'un boulot de trois mois. Au total, cinquante pages qu'elle a reliées entre elles avec un petit ruban bleu. Le produit fini est un bouquin écrit si petit qu'on dirait le résumé de l'Oxford English Dictionary. Une chose est sûre, pour le lire, il faut avoir une loupe.

Quelque temps plus tôt, quand elle m'a remis le carnet de notes qui a servi de base au livre, je me suis demandé ce que c'était.

— C'est l'édition de poche. Et tu es garante de mes actes, m'a-t-elle dit d'un

ton sans appel.

Pour elle, c'était une évidence.

— Garante de tes actes ?

— Bien sûr. C'est à toi de veiller à ce que je ne dévie pas de ma ligne de conduite. Je suis un peu comme une alcoolique qui ferait ses premiers pas vers la guérison. Et si tu penses que je m'égare de mes objectifs de base, tu dois me remettre sur le droit chemin.

Elle me dit tout ça d'un air très naturel, comme si se doter d'une tutrice était une expérience banale.

J'accepte cette responsabilité car je n'ai pas le sentiment de m'engager pour très longtemps. Maya en aura sûrement vite marre des bonnes résolutions et des régimes. Je ne lui donne pas plus d'une semaine pour passer à autre chose. C'est toujours comme ça avec elle. Depuis douze ans que je la connais, je ne compte plus les fois où elle a déclaré qu'elle avait décidé de changer radicalement de vie.

— Qu'est-ce que tu entends par « te bouger un peu » ? dis-je en posant le livre sur la table (le format de poche est décidément trop épais pour tenir dans une poche...).

Puis j'attaque la phase de nettoyage. La cuisine de Maya est tellement exigüe que la table de travail est réduite au minimum. Maya est obligée d'empiler les plats les uns sur les autres et d'en poser par terre. Elle voudrait les laisser là toute la nuit, mais je ne peux décemment pas la laisser faire. Je ne pourrais pas dormir en imaginant que des souris prennent la cuisine pour une aire de jeu, comme le terrain de foire dans *Charlotte's Web*. Je dépose une pile d'assiettes à salade dans l'évier.

— Tu connais l'expression « se bouger » quand même ! dit-elle en me regardant faire avec désapprobation.

C'est *sa* maison, *son* dîner, et je sens bien qu'en faisant un peu de nettoyage, je l'agace. Je décolle des bouts de fromage séchés avec mon ongle, et Maya me jette un œil noir. Apparemment, elle prend chacune de mes initiatives pour un reproche.

— Attends, laisse-moi faire.

Elle me pousse de côté et enfile ses gants jaunes en caoutchouc.

— Oui, mais je ne vois pas...

Maya me jette un regard apitoyé.

— Etant donné que je n'ai plus d'argent, et qu'il se pourrait que je ne trouve

pas de remplaçant...

— Ne sois pas ridicule. Tu n'as même pas commencé à chercher...

Maya m'interrompt d'un geste de la main. Son gant jaune dégouline d'eau.

— Non, non. Le 15 août !

Qu'est-ce qu'elle raconte ? Pour moi, c'est du chinois... Je la regarde d'un air ahuri.

— Quoi ?

— Regarde la résolution du 15 août.

Je trouve la page correspondante et je lis à haute voix :

— 15 août : « affronter la réalité ».

Elle verse un peu de liquide vaisselle bleu sur une éponge.

— C'est simple, tu vas voir. La réalité, c'est que je n'ai pas d'agent, et qu'il est très probable que je n'en aurai plus. Il fallait que je m'adapte à cette situation nouvelle. Et c'est justement ce que j'ai fait, il y a quatre jours. Je me suis lancé de nouveaux défis.

— Mais voyons, Maya ! Tu vas te dénicher un nouvel...

Elle m'arrête d'un simple geste de la main, façon agent de la circulation.

— Tu parles ! Je ne veux plus entendre parler d'optimisme chez moi. Ça me pourrit la vie. Place au cynisme lucide teinté de désespoir.

— Tu te rends compte de ce que tu dis ? C'est terrible !

Je suis sincèrement épouvantée.

Ma sincérité, lucide elle aussi, me vaut un regard irrité.

— Vig, tu es mon mentor. Alors, ou tu m'aides à accomplir tout ce que je veux faire, ou je me trouve quelqu'un d'autre.

Je change de sujet car je trouve les deux options inacceptables.

— Tu allais m'expliquer l'expression « te bouger un peu »...

— Ah oui, c'est vrai. Eh bien, comme je n'ai plus d'agent et plus beaucoup d'espoir d'en trouver un autre, il faut que je pense à un autre débouché possible en cas de pépin. Je ne vais pas faire de la relecture toute ma vie.

C'est vrai que c'est un job pénible que vous préférez voir faire aux autres, comme la saisie de données ou la collecte des impôts... Je ne suis pas surprise outre mesure que Maya veuille y échapper. Le monde de l'édition traite les services relecture comme un mal nécessaire qu'il faut bien supporter, un peu

comme le flot des voitures qui encombrant les routes quand vous prenez vos quartiers d'été. Je suis même sidérée que Maya ait tenu aussi longtemps !

— Mais que veux-tu faire ?

C'est la question que je me pose à moi-même tous les matins ou presque, au réveil. Et je n'ai toujours pas la réponse. Franchement non, je ne sais pas. Je ne sais pas ce que je veux faire quand je serai grande...

Alors je reste chez *Fashion Victim*, en espérant année après année qu'un jour j'aurai un éblouissement, que je trouverai l'inspiration.

Maya ne réagit pas de la même façon. Elle, elle a toujours la réponse. J'estime injuste, tout à coup, qu'elle se soit trouvée un second rêve à réaliser, alors que j'en suis toujours à chercher le premier. Maya hausse les épaules.

— Pour l'instant, j'attends qu'on me fasse des suggestions. C'est d'ici au 30 août — date limite — que je suis censée avoir la réponse. Alors vas-y, c'est le moment de me proposer des idées. Et n'oublie pas, avant le 28 au grand maximum.

Pendant que nous parlions, les plats, les bols et les couverts se sont entassés près de l'évier. Je prends un torchon. L'ennui, c'est que je ne sais pas du tout où ranger la vaisselle, je commence donc à ouvrir et fermer les placards pour remettre chaque ustensile à sa place. Maya enchaîne.

— En attendant, je vais essayer de rédiger des articles pour les magazines. D'où l'expression « me bouger ». Il faut que je me démène un peu plus pour essayer de vendre des idées. Si j'attends que tu deviennes éditeur en chef pour me filer des articles, ça risque d'être long!

— Je ne savais pas que tu t'intéressais autant à ma carrière. Quels magazines vas-tu contacter ?

Je tiens à la main une passoire verte en plastique, et je scrute les placards pour essayer de me souvenir dans lequel Maya range ses récipients en plastique. J'ai beau me concentrer, je perds à tous les coups...

— Il me paraît logique de commencer avec ceux pour lesquels je travaille déjà. J'ai des contacts.

Maya travaille essentiellement pour des magazines féminins type *Glamour*, *Cosmo*. Mais leurs centres d'intérêt sont limités. À part les articles sur le sexe, le relationnel, en passant par la beauté et la santé, on a vite fait le tour. Et je ne vois pas du tout Maya aborder ces sujets.

— Tu seras obligée de pondre des articles sur les antioxydants, ou sur les dix

manières de devenir une autre femme pour son petit ami. Tu le sais, ça ?

Elle prend une expression peinée.

— Changer pour son copain, ce n'est jamais bon.

Je pointe ma spatule dans sa direction.

— Résolution du 19 août : « Cesser de tout ramener à moi ».

— Tu ne m'aides pas beaucoup, dit-elle en rinçant une assiette rouge, verte et jaune.

Sa collection de plats, Maya l'a dénichée aux Puces ou dans les braderies. Elle a dû sillonner tout le pays. Il n'y a pas deux assiettes assorties, mais elles ont quand même un point commun : elles sont toutes fleuries.

Comment ça, je ne l'aide pas ! Je suis ses conseils à la lettre : le cynisme lucide, c'est bien son idée, non ? Je lui dis froidement :

— Ecoute, même si tu réussis à te débarrasser de ton étiquette de relectrice (je ne dis pas que tu y arriveras, car les magazines ont vite fait de te coller dans telle ou telle catégorie, et pour longtemps...), tu vas rapidement t'ennuyer à mourir. Je te connais, Maya. Faire des tests sur les écrans solaires, ce n'est pas ça qui va te motiver pour te lever le matin. Ça n'a aucun intérêt, c'est barbant et totalement dénué d'humour. Autant rédiger des fiches de gestion des stocks pour AT&T !

Tout ce travail de recherche est rasoir. C'est du noir et blanc... alors que Maya est la reine du Technicolor ! Un tableau de Matisse, du verre soufflé de Venise...

Manifestement, ce n'est pas ce qu'elle voulait entendre. Elle déverse sa colère sur un pauvre fouet à battre les œufs qui était là, sans défense. Quand elle a fini de le laver, il est couvert de bosses !

— C'est juste pour commencer, dit-elle en retrouvant son calme.

Elle laisse tomber le fouet tordu dans l'égouttoir et reprend :

— Il faut bien commencer par quelque chose, et c'est ça que j'ai choisi. Je vais me bouger un peu, écrire quelques articles pour les magazines féminins, me faire un dossier de coupures de presse. En un mot, me faire un nom. Pour qu'on dise de moi : cette journaliste est bourrée de talent, elle réussit à rendre intéressants les sujets les plus ennuyeux. Et j'attendrai les retombées, qu'on me confie des travaux qui en valent vraiment la peine. Et si, pour parvenir à ce résultat, je dois pondre deux cents mots sur les lotions qui protègent le mieux des UVA et des UVB, eh bien je trouve que ce n'est pas cher payé. Tout ce que j'ai à faire, c'est *me bouger*. Et tu verras, ça marchera.

Elle a prononcé ces derniers mots d'une voix très calme, comme si elle cherchait à me remonter le moral. A moi, pas à elle.

Je ne suis pas du tout certaine du résultat, mais je m'abstiens de tout commentaire. Je me contente de tendre la main vers un verre à vin et de l'essuyer avec mon torchon humide. Maya est persuadée que des changements minimes font des ricochets sur le cours de votre vie. Et que, telle une boule de neige, ils finissent par prendre de l'ampleur et bouleverser votre existence.

Je ne suis pas de cet avis. Dans la vie, ça ne se passe pas comme dans une compagnie aérienne : ce n'est pas en retirant une seule olive de toutes les salades servies en première classe que vous allez économiser 1,2 millions de dollars!

27.

Mauvaise rencontre

Le portable de Roger est programmé pour jouer une horripilante chanson pour enfant très en vogue au début des années 70... Comme Roger est resté très gamin, il s'est fait le plaisir de régler le son au maximum.

Un soir où nous dînions ensemble — il sortait alors ; encore avec Maya —, il m'a fait entendre sa nouvelle sonnerie d'un air triomphant. Une belle tête de vainqueur! Il 'la passée et repassée jusqu'à ce que le couple de la table voisine lui demande gentiment d'arrêter. Il faut dire que ça n'en finissait pas, et qu'il y avait de quoi se taper la tête contre les murs. Gênée, Maya a détourné les yeux, et moi j'ai baissé la tête tellement j'avais honte. Quant à Roger, il a passé la fin du repas à parler la bouche pleine, tout en déplorant — entre deux coups de fil — le manque de savoir-vivre des gens. Apparemment, il ne connaît pas le sens de ce mot !

Voilà que, ce soir, je suis de nouveau agressée par ce détestable refrain, en plein cœur du Metropolitan Museum ! Les salles de peinture européenne sont pleines à craquer de touristes venus pour les vacances d'été et d'amateurs qui se regroupent en fonction de leurs goûts.

Roger est forcément parmi eux, l'oreille collée à son portable et, si je me retourne, il va forcément me voir. Je sens sa présence, juste derrière moi, et je suis bloquée dans un coin entre le *Portrait d'un Homme* et le *Portrait d'un Homme Barbu*.

Je reste là, sans bouger, comme un léopard dans la brousse, en espérant qu'il passe son chemin. Mais je n'ai pas de camouflage... Ma robe d'été est bleu vif : on dirait une balise avec en toile de fond les grands maîtres hollandais !

— Vig chérie !

Je me retourne. Comme Maya et Roger ne sortent plus ensemble, je ne suis pas tenue d'être aimable, ni même polie. Alors qu'il lève la main pour me faire comprendre qu'il ne va pas tarder à raccrocher, je le toise avec le plus profond mépris. Je ne suis quand même pas venue au Metropolitan pour voir la tête ravie du mec qui a brisé le cœur de ma copine !

Je tends le doigt vers l'autre bout de la salle pour lui indiquer de quel côté j'ai l'intention de me diriger, et je me sauve. Mon instinct me dicte de quitter vite fait cet endroit, mais je décide finalement de me cacher derrière un couple de touristes allemands en pleine contemplation devant un Rembrandt. Près de moi, une femme est en train de reproduire le portrait avec d'épais fusains gris, et mon attention est détournée par le talent qu'elle déploie.

Il m'arrive de croquer moi aussi quelques portraits de personnages austères, mais avec un simple crayon n°2. Souvent, mes doigts malhabiles accrochent le papier. Ils trébuchent, ils « traînent la jambe » et parfois même, ils renoncent... Je me sens idiote, mais je refuse de laisser ces émotions parasites avoir raison de mon enthousiasme.

Si je suis ici, c'est parce que je veux — moi aussi — voir la vie en couleurs. J'ai eu cette révélation hier soir, en pestant contre l'idée de « se bouger », tandis que j'essuyais les bols et rangeais les plats.

Plus question de continuer à écrire des textes minables. Le monde est tellement plus intéressant que de savoir quels produits vous utilisez pour vous blanchir les dents !

J'aperçois Pieter van Kessel, un jeune créateur hollandais dont les modèles s'inspirent librement de Rembrandt et de Frans Hals. Son défilé d'automne m'a fait une forte impression. Il est resté comme imprimé dans mon cerveau et m'a donné des idées... un peu dangereuses compte tenu du poste que j'occupe.

Je m'en suis débarrassée, je les ai écrasées sans pitié sous mon talon, car ce créateur plein de promesses et d'ambition n'est pas la tasse de thé de *Fashion*

Victim. Les étoiles montantes n'appartiennent pas à notre cosmos. En tout cas, tant que Jane est aux commandes.

Mais voilà que, soudain, j'ai envie de mettre tout en œuvre pour faire triompher mon propre scénario.

Pour cela, je vais devoir retourner chez Keller, braver sa colère et le calmer pour obtenir son accord. Et rechercher une idée d'article qui a très peu de chances de voir le jour. Oui, c'est ce que je dois faire ! Même si je ne crois toujours pas à la nécessité de précipiter les choses, on ne peut pas attendre que le monde vienne à vous. Il faut savoir agir. Et moi, je veux van Kessel. Je veux le rencontrer, lui parler, rédiger des articles sur ses créations. Je veux faire un papier sur la naissance d'une star *avant* qu'elle ne soit adulée par les foules.

Cet instant de distraction m'est fatal. Pendant que j'étais plongée dans la contemplation des croquis de la femme au fusain, et que je cogitais sur mon avenir, le couple d'Allemands fait un pas de côté pour voir le tableau suivant, et me voici à découvert !

— Vig!

Ça y est, c'est encore ce Roger... Ma retraite précipitée ne l'a pas découragé, ou alors il a déjà oublié. Il s'est décidé à raccrocher son portable et tient par la main une splendide rousse moulée dans une robe de cuir. Roger est un mec répugnant qui n'hésite pas à inventer des surnoms marrants pour les serial killers ou à lorgner dans les toilettes des femmes. Mais je ne le voyais pas en amateur de robes moulantes en cuir. J. Crew ne crée que des vestes très classe.

Roger est de taille et de corpulence moyennes. Son problème, je dirais même son calvaire, c'est qu'il est affligé d'acné persistante mise en valeur par sa calvitie galopante. Les cheveux qui lui restent battent peu à peu en retraite, traqués par une armée de boutons qui n'arrivent pas toujours à suivre le rythme. Les traitements ne lui ont été d'aucun secours. Leur seul effet a été de rendre la présence de ce type insupportable ! Lorsqu'il a bu, Roger est d'un calme olympien et donne dans l'introspection.

— Désolé pour tout à l'heure, Vig! dit-il en m'embrassant sur la joue. J'étais en train de récupérer des infos. Un truc important.

Lorsqu'il sortait avec Maya, il n'était pas question de bises sur la joue ni de « Vig chérie ».

Roger est persuadé que le langage doit se plier à son bon vouloir et non le contraire. Alors il n'hésite pas à changer des substantifs en verbes et d'inventer

de nouvelles utilisations pour tel ou tel mot. Ce faisant, il pense qu'il est en train de révolutionner la langue anglaise, ce qui est totalement faux. Il ne fait que débiter des phrases sans queue ni tête.

— Vig chérie, je te présente Anthea.

La fille a de grands yeux tout ronds : on la croirait tout droit sortie d'un tableau de Margaret Keane.

Je tends la main.

— Enchantée. Je m'appelle Vig Morgan.

Il lui faut une bonne seconde pour décrypter mon geste et me serrer la main. Pouah! Sa poignée de main est molle et froide... J'ai l'impression de saluer un macchabée !

— Bonjour!

— Vig est une amie de Maya.

— Ah bon ?

Elle a dit ça en levant le sourcil. J'en conclus tout naturellement que la seule Maya qu'elle connaisse, c'est cette espèce de femelle psychotique qui a été la petite amie de Roger.

— Vig est rédactrice chez *Fashion Victim*, ajoute-t-il pour compléter mon portrait.

Anthea a l'air intéressée.

— Ça doit être cool, comme job.

— C'est vrai.

Il *devrait* l'être, en tout cas...

— Anthea travaille dans un magasin de la 22e, *DeMask*. Tu connais ?

DeMask est une de ces sex-shops qui vendent des trucs incroyables : ça va des objets gonflables pour stimulation anale aux ceintures de chasteté pour hommes. Je ne fréquente pas assidûment cet endroit, mais j'ai vu leurs pubs dans le *Village Voice*.

— *The Mask* ? Non, ça ne me dit rien. Est-ce qu'ils vendent des déguisements ?

Roger semble peiné devant tant d'ignorance. Il est sur le point de se lancer dans une longue explication, mais Anthea éclate de rire, le stoppant net.

— En un sens, oui. Si jamais vous en avez besoin, venez donc faire un tour.

Tous nos latex viennent d'Europe.

— D'Europe?

Bien que le domaine du latex me soit un peu étranger, je n'ignore pas que le label européen est toujours un plus en matière de mode...

— Oui, nous avons des filiales en Allemagne et à Amsterdam.

Roger n'a pas l'air d'apprécier nos papotages. Depuis que *DeMask* s'est transformée en boutique de déguisements très sympa, parée de tout le charme du vieux continent, il n'a plus du tout envie d'en parler. Il jette des coups d'œil impatients à sa montre.

— Tu as vu l'heure ? Allons-y, Anthea. N'oublie pas qu'on nous attend.

Il lui prend la main avant de se pencher pour m'embrasser. Encore! Mais cette fois-ci, j'ai prévu le coup, et je m'empresse de tourner la tête de l'autre côté. Il se retrouve avec les lèvres... dans le vide!

— Quel plaisir de t'avoir revue. Peux-tu saluer Maya pour moi ?

Il a dans le regard une lueur de victoire qui me déplaît. Il est persuadé que je vais me ruer chez son ex de quatre jours pour lui raconter qu'il sort avec une fille belle à tomber par terre, avec une poitrine à la Marilyn et un penchant très net pour les chaînes et les fouets.

Compte là-dessus !

Je salue Anthea et je me remets à prendre des notes sur l'Ecole de Delft. Pas question de dire un mot de tout ça à Maya.

28.

Action!

Alex Keller ouvre la porte avec la tête des mauvais jours.

Physiquement, il est toujours aussi craquant, mais son attitude est plus conforme à ce que j'attends de lui, et je me sens bien plus à l'aise. Je vais pouvoir enfin dissiper le malentendu d'hier.

— Qui êtes-vous ? me demande-t-il en haussant la voix. Pourquoi essayez-vous de saboter le bonheur de mon chien ? Est-ce que nous avons fait quelque

chose, Quick ou moi, pour que vous éprouviez le besoin de lui pourrir la vie ?

Nous sommes dans le couloir, et tout le monde peut nous entendre... J'ouvre la bouche pour m'expliquer, mais il ne m'en laisse pas le temps. Keller est dans une colère noire. Autant dire en terrain familier, et il ne tolère pas qu'on l'interrompe.

— Est-ce que vous vous rendez bien compte de la difficulté de trouver une personne de confiance pour promener un chien ? Hein ? Est-ce que vous le savez ? Vous avez un chien ?

Je suppose qu'il s'agit d'une question pour la forme. Je ne réponds pas.

Mais il insiste, et le ton monte encore d'un cran. Une voix de stentor !

— Alors, j'attends. Avez-vous un chien ?

— Non.

— Un chat, peut-être ?

— Non plus.

— Un poisson rouge ?

— Non.

— Est-ce que vous avez un autre animal, peu importe lequel ?

— Je crains que non.

— Par conséquent, vous êtes totalement ignare en matière d'animaux domestiques. Vous êtes incapable de vous en occuper, de les surveiller... Vous rendez-vous seulement compte des dégâts que vous avez faits ?

— Non.

— Vous n'avez aucune idée des problèmes que j'ai eus pour avoir un rendez-vous avec la vraie Kelly ? Elle est débordée, et n'a accepté de me rencontrer que pour rendre service à un ami. Un service *personnel* à un ami, et j'étais absent de chez moi lorsqu'elle s'est présentée pour honorer le rendez-vous *prévu* ! Et savez-vous ce qu'elle a fait quand elle s'est rendu compte que je n'étais pas là ? Elle a laissé un message très bref, très sec au gardien pour me dire qu'elle avait autre chose à faire que de jouer à cache-cache, et qu'elle devrait par conséquent se priver du plaisir de m'avoir pour client. Et ne vous méprenez pas, surtout ! L'utilisation du mot « plaisir » était purement ironique.

C'est marrant, je crois que je ne confierais jamais mon chien à une fille qui a l'habitude d'utiliser le mot « client » de cette façon... Mais, comme on n'a pas manqué de le souligner, il y a une poignée de secondes, je n'ai pas d'animal de quelque poil et de quelque race que ce soit...

Keller prend une longue inspiration pour retrouver son calme.

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser. Je ne vois pas pourquoi je m'infligerais le spectacle de votre présence plus longtemps.

Et il ferme la porte.

Depuis des années, Keller s'est toujours comporté de façon odieuse, et j'imagine le nombre de poupées vaudou, de gris-gris et d'incantations qu'on a pu utiliser contre lui. Mais, que je sache, je n'empoisonne l'existence de personne.

Je frappe à la porte, en espérant qu'il reviendra au moins coller son œil contre le judas sans que j'aie besoin de m'adosser à la sonnette. Je suis ici pour lui demander un service, et je sais parfaitement que si je le pousse à bout, ça ne fera pas avancer ma cause. Mais s'il le faut, je suis prête à le faire. A taper sur sa porte en criant son nom... Je suis prête à tout.

Car je ne pense plus qu'à une chose : précipiter la chute de Jane. Avant, c'est une idée qui ne faisait que me traverser l'esprit et m'aidait à tenir quand il fallait bosser quatorze heures par jour. Maintenant, c'est un objectif bien réel. Et je vais l'atteindre.

Une ombre passe sur le judas — l'œil de Keller, je suppose. Bien que l'image qu'il a de moi derrière la porte soit déformée et minuscule, je prends la pose de la parfaite repentie, l'épaule tombante, l'œil hagard.

— Je voudrais vous présenter mes excuses. S'il vous plaît!

Je sais que la porte n'est pas épaisse. Les voisins sont en train de regarder le sitcom *All in the Family*. J'entends d'ici les dialogues.

Keller ne répond pas, mais son ombre est toujours là.

— Je suis sincèrement désolée, je voudrais que vous me donniez la possibilité de m'expliquer. Je suis tellement navrée de tout ce qui est arrivé par ma faute.

Je me demande si le mot « navrée » est bien choisi... Je décide d'en rajouter dans le registre du repentir.

Je baisse la tête.

— S'il vous plaît ! Je n'avais pas l'intention de mettre en danger le bonheur de Quick, je vous assure.

Je suis loin d'être convaincue d'avoir mis en péril le bonheur de qui que ce soit, mais je fais des efforts désespérés pour avoir l'air sincère. Apparemment, ça ne marche pas. Je décide d'attendre quelques minutes avant d'entamer une discussion à tête reposée sur la surveillance et les soins quotidiens de la gent

canine.

Keller ouvre la porte.

— Mais qui êtes-vous ?

Sa voix est calme, bien modulée. Même si les voisins entendent, ça m'est complètement égal à présent.

— Je m'appelle Vig.

Je me recroqueville, prête à encaisser une bordée de jurons qui ne vont pas tarder à pleuvoir sur ma tête.

Au lieu de se défouler sur moi, Keller plisse le front.

— Vig comment ?

Vig n'est pas un nom banal. Il est impensable qu'il en connaisse une autre !

— Vig Morgan. Nous travaillons ensemble.

— Chez Walters & Associates ?

Walters & Associates ?

Il est en train de visualiser mentalement tous les gens qu'il côtoie quotidiennement au bureau. Manifestement, je n'en fais pas partie.

— Non, chez *Fashion Victim*.

L'espace d'un instant, je le sens déconcerté, et une légère rougeur envahit son cou. Il sait que je suis intriguée. Que je rêve d'en savoir plus sur la société Walters & Associates.

Il m'observe en silence, pesant le pour et le contre sur la marche à suivre. Puis il se décide à ouvrir la porte et s'efface devant moi.

— Entrez!

29.

Delia superstar

— C'est Delia qui s'occupe de cette rubrique depuis deux ans. Elle fait tout. Elle repère les événements, lance les idées, invite les annonceurs à déjeuner, sous-traite la rédaction des articles, écrit elle-même des textes, approuve les maquettes, rédige les contrats, choisit les photos, publie les articles, définit les délais et prépare le calendrier des parutions.

Je demande, d'un air détaché, en prenant bien soin de ne pas faire passer dans ma voix la moindre trace de jugement :

— Mais vous, vous ne faites rien ?

Je m'efforce de cacher mon indignation, comme si je trouvais tout à fait banal ce type d'arnaque, comme si je me doutais bien que ce n'est pas seulement l'apanage des gouvernants.

Il hausse les épaules.

— Je laisse faire.

C'est un peu court, jeune homme !

— C'est tout ?

— Je rencontre Lydia de temps en temps pour sauver les apparences.

— De temps en temps !

Je sens le mépris s'insinuer dans ma voix. Ce que Keller est en train de me décrire, ce n'est pas un boulot. C'est juste un passe-temps, un hobby, le genre d'occupation que les gens riches intercalent entre un déjeuner au Plaza et un saut chez Tiffany's pour acheter quelques diamants...

— Une fois ou deux par mois.

— Et Delia, ça ne lui pose pas de problème ?

Il est surpris par ma question. Je le vois à sa façon de hausser les sourcils et de me regarder avec insistance.

— Pourquoi voulez-vous que cela lui pose des problèmes ?

— Eh bien, c'est elle qui fait le boulot, mais c'est vous qui en tirez tous les avantages.

Ça me paraît évident, mais rien n'est aussi évident qu'on veut bien le croire !

— Attendez! Delia est totalement libre. Indépendante. Elle gère son propre planning en fonction de ce qui l'arrange le mieux elle, pas moi. Elle prend de longues pauses pour le déjeuner, arrive en retard et part plus tôt quand ça lui chante. Elle travaille vite, elle est efficace... Elle n'est même pas obligée d'avoir l'air occupée quand elle n'a plus rien à faire ! Elle n'a pas à supporter les sautes d'humeur d'un patron tyrannique. Je ne lui demande jamais d'aller me chercher un café, ni de me réserver une table pour le déjeuner. Elle n'a pas à passer prendre mes affaires chez le teinturier, ni à rester jusqu'à 21 heures pour répondre à mes appels, ni à trier des piles de notes de frais pour suivre mes dépenses.

Je ne suis pas insensible à l'attrait de l'indépendance, de l'autogestion et de la liberté face aux tyrans. Lorsque j'étais fraîche émoulue du collège, c'était même le type de travail dont je rêvais. Jusqu'à ce que je prenne conscience que les assistantes administratives n'assistent rien du tout. En tout cas, pas l'Administratif! Elles se contentent de faire des photocopies, d'enregistrer les notes de frais et de faire passer les messages.

Keller enchaîne, pour bien souligner les avantages de son système de franchise :

— Je lui laisse prendre la plupart des décisions importantes. C'est vrai, elle a la responsabilité d'un travail hyper stressant, mais elle n'a pas à se soucier de la comptabilité. C'est un poste idéal pour apprendre des tas de choses sur les magazines branchés. En plus, elle a le profil rêvé pour me remplacer quand je quitterai le journal. Elle aurait même déjà le job si Jane n'attachait pas autant d'importance à l'âge. Heureusement pour moi, en un sens. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne lui viendrait pas à l'idée de confier mon poste à quelqu'un d'aussi jeune, même si Delia est capable de tout faire les yeux fermés. Dans un an ou deux, je ne dis pas... Difficile d'arrêter Delia. Il faudra que je cède la place si je ne veux pas me faire marcher dessus !

Delia a vingt-trois ans. C'est une fille carriériste et surdouée comme en recherchent toutes les sociétés américaines qui recrutent ce type de profil. Elle a passé son diplôme à Fordham en trois ans, puis elle est restée un an de plus pour avoir sa maîtrise parce qu'elle n'avait pas envie de quitter ses copains. Dès son premier entretien d'embauche, elle a décroché ce job d'assistante de rédaction chez *Fashion Victim* car elle a tout de suite plu et à Alex Keller et à la direction. En vingt-quatre heures, l'affaire était conclue. Elle fait partie de ces gens qui se retrouvent chez *National Public Radio* avant trente ans. Je suis sûre que le *New York Magazine* parlera d'elle dans un article sur les « Trente leaders de moins de trente ans ». Et je la verrais bien à la tête d'une des plus importantes publications, peut-être même la première au hit-parade mondial, d'ici une dizaine d'années.

Je n'ai pas comme Maya la hantise de l'âge. Je n'ai jamais eu d'agent, pris de grandes résolutions ni même eu de petit ami qui ait tenu plus de six mois. Mais à côté de cette Delia Barker, je me sens vieille. J'ai l'impression d'être déjà hors jeu, comme si vingt-neuf ans n'était plus la période charnière, l'âge à partir duquel — tous les gens vous le diront — votre vie prend un nouvel essor. Quand je me compare à Delia, j'ai l'impression que tout est bouché pour moi, que je n'ai plus aucun potentiel.

Elle est toujours là pour me rappeler discrètement que j'aurais pu être plus

intelligente, plus belle, plus clairvoyante. Et qu'en restant ce que je suis, je rapporte tout juste l'équivalent de mon salaire d'embauche.

30.

Comment se construire une carrière

Pendant la journée, l'affable Alex Keller est architecte.

— Enfin pas exactement, mais presque. Il me reste un an d'étude, dit-il devant mon air effaré.

Je suis en train de faire le tour de son appartement, et j'enregistre tout, rien ne m'échappe. Cette fois, la porte de la chambre est ouverte, et je jette un œil. Je remarque la planche à dessin dans un coin, les étagères débordant de livres d'architecture, les maquettes en contre-plaqué alignées par terre. J'en tire les conclusions qui s'imposent.

— Il vous reste un an, dites-vous ?

Je feuillette un bouquin sur la résistance des matériaux, surligné au marqueur jaune avec des annotations au crayon. Il y a aussi des calculs en marge qui doivent correspondre à la formule de la fusion nucléaire.

— Oui, un an.

Bien que Keller s'efforce de me le cacher, je le sens très nerveux. Il ne connaît absolument rien de moi, et voilà que je me retrouve chez lui à essayer de lui faire avouer ses secrets les plus intimes, les plus sombres. Ce n'était pas du tout mon intention. En venant ici, je voulais juste lui demander de m'aider à me débarrasser de Jane. Seulement voilà, je suis tombée fortuitement sur quelque chose de beaucoup plus intéressant, et je n'ai pas l'intention de lâcher le morceau, du moins pour l'instant.

J'ai compris pourquoi on le voit si peu. Ce n'est pas un effet d'optique, un jeu de miroirs ou d'écrans de fumée. C'est tout simplement parce qu'il n'est pratiquement jamais là.

Et pas pour perdre son temps à des futilités, comme je le supposais au départ. Moi, je l'imaginai déjà en train de faire des emplettes, ou chez lui devant son écran de télé pour regarder les âneries des programmes de la journée. Ou encore assis au dernier rang d'un cinéma, rêvassant à toutes les choses qu'il aimerait faire.

Il ne m'est jamais venu à l'esprit que ces choses, il les faisait pour de bon...

Je demande :

— Ça prend combien de temps ?

— Combien de temps ?

Il fronce les sourcils, perplexe.

— Pour devenir architecte. Et depuis combien de temps êtes-vous en train d'arnaquer *Fashion Victim* ?

Il tique sur le mot *arnaquer* et me regarde longuement, hésitant encore sur l'étendue des révélations à faire. A en juger son discours, il n'a pas envie de dire quoi que ce soit, mais il a suffisamment de bon sens pour savoir qu'il est un peu tard pour reculer. Vig Morgan est une sorte de Rouletabille, bien qu'on lui donne très rarement l'occasion de faire valoir ses talents. Mon décodeur de mensonges est peut-être un peu rouillé par l'inaction, mais je sais encore flairer et suivre une piste. Il me suffit d'un coup de fil à Walters & Associates pour découvrir toute la vérité. Keller sera alors contraint de me trouver un mensonge convaincant, et je suis sûre qu'il arrivera à me sortir un prétexte plus plausible qu'un simple reportage. Il sait très bien que *Fashion Victim* ne s'intéresse qu'à la décoration intérieure. Pas à ce qui fait tenir la maison debout...

— C'est une question délicate, dit-il après une pause. Le cycle de la *Cooper Union* dure cinq ans après le bac, mais j'ai pu le réduire à quatre ans car ils ont tenu compte de mon expérience professionnelle. De toute façon, c'est quatre années pour un étudiant qui travaille à plein temps, ce qui n'était pas mon cas au début.

J'ignore s'il fait exprès d'être vague, ou s'il essaie tout bêtement de noyer sa réponse sous une montagne de détails.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

Ses yeux verts prennent un air innocent.

— Bien sûr que si. Il faut quatre ans pour devenir architecte.

— Vous arnaquez donc Ivy Publishing depuis quatre ans ?

— Disons que je profite de leur générosité depuis plus de cinq ans, mais seulement à temps partiel.

Comme si cette précision excusait son comportement ! Mais je suis désolée, ça ne l'excuse pas. Et ça n'explique pas le rôle de Delia.

— Depuis quand faites-vous faire votre travail par quelqu'un d'autre ?

Keller disparaît dans la cuisine et revient avec une bière.

— Vous en voulez ? me demande-t-il en me tendant une bouteille de Beck's.

— Avec plaisir.

Je suis debout, appuyée contre le mur blanc. Une position pas très confortable. D'un signe de tête, il me suggère de m'asseoir sur le canapé. Après une légère hésitation, je m'exécute. Quick est allongé par terre juste à côté, et il bouge doucement la queue quand je me penche pour le caresser. Il n'a pas l'air très perturbé depuis hier. En fait, il n'a rien d'un chien qui a vu disparaître son unique chance d'être heureux.

— Je suis désolée pour hier. Je n'avais pas du tout l'intention de vous faire des ennuis. J'étais juste venue vous parler de quelque chose, et je n'ai jamais pu aborder le sujet parce que je passais un bon moment avec vous et Quick.

Et je suis très sincère. Je me sens un peu coupable des dégâts que j'ai causés sans le vouloir.

Keller s'assied sur le bras de canapé, sa bière à la main.

— N'en parlons plus. Quick est un grand séducteur, et Kelly reviendra. Sinon, nous trouverons bien une autre solution. Ce n'est pas une catastrophe.

Je suis bien d'accord, mais je ne suis pas convaincue que lui le pense réellement. Il y a à peine une demi-heure, il me hurlait dans les oreilles pour avoir joué un mauvais tour à son chien... Je pense qu'il essaie d'être aimable à cause de ce que j'ai appris sur lui.

Il avale une gorgée de bière et se lance dans le récit de sa trahison.

— Delia fait mon travail à ma place et à plein temps depuis presque deux ans. Mon ancien assistant, Howard, n'aurait pas fait la moitié du travail qu'elle abat ! A cette époque, j'avais encore une double activité. Je rédigeais, je sous-traitais, et je publiais mes articles entre mes cours. J'ai fait appel à des tas de rédacteurs de la côte Ouest parce que leurs horaires de travail correspondaient mieux à mon emploi du temps. Je pouvais donc sans problèmes mener mes deux activités en parallèle, et la qualité de la rubrique dont j'ai la charge n'en a pas du tout souffert.

Qu'il ait pu faire les deux choses de front ne me surprend pas. Diriger la rubrique Evénements, ce n'est pas de la chirurgie du cerveau ! Rédiger des pavés de deux cents mots sur les derniers faits et gestes des stars, ce n'est qu'un exercice de style. Qui utilise les vieilles recettes.

On commence par une brève description de la salle : les fleurs, les bougies,

les quelques mètres de soie vieux rose drapés autour des statuettes géantes (si l'on peut dire) des Oscar. Puis on ajoute quelques citations fracassantes du gotha. S'il s'agit d'une réception, par exemple un dîner des anciens de promo, on pose aux gens des questions sur leur sujet favori. Si c'est une vente aux enchères de la firme Jaguar pour collecter des fonds en faveur de la recherche contre le SIDA, on les questionne sur leur première voiture. Pour une action coup de poing sur l'inondation d'une galerie marchande par un raz-de-marée, on leur demande de raconter leur pire expérience en matière de shopping. Et pour finir, on interviewe un joueur de foot suffisamment malin et beau gosse pour impressionner les foules.

C'est du vent, c'est totalement bidon, et un homme comme Alex Keller vous torche ce genre d'article en vingt minutes.

— Les choses sont devenues plus difficiles lorsque j'ai commencé mon externat il y a deux ans. Cela demande un très gros travail, et je me suis trouvé dans l'impossibilité de passer des coups de fil et de sortir des articles, faute de temps. J'avais une énorme pile de dossiers chez moi et des projets à boucler. C'est excitant et écrasant à la fois. Mais lorsque Howard m'a tendu sa lettre de démission, j'ai cru que tout était fini. Que j'allais devoir faire front et payer mes cours moi-même. C'est à ce moment-là que Delia s'est présentée pour un entretien. C'était la première personne que je voyais.

Keller est plus détendu, à présent. Il me sourit, et ce sourire est beaucoup moins crispé. Je ne sais pas si c'est l'effet de sa confession ou de l'alcool, mais ça va nettement mieux.

— Delia est une vraie dynamo. A l'instant même où elle est entrée dans mon bureau en petit tailleur bleu marine — la tenue qui s'impose pour un entretien d'embauche — j'ai su qu'elle serait parfaite pour ce job. Cette fille avait déjà de l'expérience — elle s'est occupée du journal des étudiants à Fordham — et elle était manifestement très intelligente. Figurez-vous qu'elle a décroché sa licence et sa maîtrise de littérature du dix-huitième siècle en moins de quatre ans. Et avec une simple bourse ! En plus, elle était très enjouée, avec un sourire de battante, et elle a répondu avec brio à toutes mes questions. Je savais que les gens de l'édition flasheraient sur elle, et j'ai eu raison. Ils l'adorent. Pour moi, c'était la solution idéale.

J'attends qu'il ait fini de se répandre en éloges sur Delia pour demander :

— Vous avez bien dit que vous alliez devoir payer vos cours vous-même ? Qu'entendiez-vous exactement par là ?

Il détourne les yeux. Malgré la bière, il n'a pas l'air encore mûr pour tout

avouer. Il répond d'une voix à peine audible :

— Le remboursement des cours.

— Vous voulez dire que c'est Ivy Publishing qui vous paie vos cours d'architecture ?

Il a la décence de rougir un peu.

— La société est très généreuse. Elle vous rembourse jusqu'à trois cours par semestre. C'est écrit dans le manuel du salarié.

C'est exact. C'est Ivy Publishing qui paie les cours de Christine à l'Ecole de Cuisine Peter Kump et à l'institut de Cuisine Française. Mais là, le cas est différent. Christine se pointe tous les jours au boulot, elle !

— Le manuel l'autorise parce qu'il est impossible de concilier un cycle d'études complet avec un travail à plein temps.

Keller hausse les épaules.

— Apparemment, il se trompe.

Je préfère m'abstenir de commenter sa logique.

— Est-ce que quelqu'un a remarqué que vous suiviez des cours pendant la journée, toute la journée ?

— Une fois, pendant l'été, une stagiaire a abordé le sujet. Je l'ai emmenée à une réception qui donnait le coup d'envoi de la tournée mondiale de je ne sais plus quel boys' band, et je n'en ai plus jamais entendu parler...

— C'est de la corruption de mineure, dis-je, mi-figue, mi-raisin.

Il re-fronce les sourcils.

— Non, c'est faux.

— Vous lui avez proposé un pot-de-vin...

— Elle avait plus de dix-huit ans !

Il termine sa bière et retourne dans la cuisine pour jeter la bouteille dans la poubelle pour objets en verre. Puis il me lance :

— J'allais sortir promener Quick quand vous êtes arrivée. Ça vous dirait de renouveler l'expérience ?

— Pour être tout à fait à l'aise, ça risque de me prendre un certain temps, dis-je en sautant sur mes pieds.

Je l'avoue, j'ai très envie d'emmener Quick faire une nouvelle promenade.

Keller me tend la laisse.

— Mais pas du tout. Vous êtes *très* à l'aise. Vous savez qu'hier, je n'ai pas douté un seul instant de votre professionnalisme.

— Vous ne m'avez pas comprise. Je voulais dire qu'il va me falloir du temps pour m'habituer à votre amabilité. Au bureau, vous êtes un ogre.

— Vous ne voulez tout de même pas que je crée une ambiance sympathique au point de donner envie aux gens de s'arrêter un moment dans mon bureau? D'autant que, finalement, je ne suis pas si mauvais que ça...

Je crois bon de lui rafraîchir la mémoire.

— Vous m'avez fait une scène terrible parce que j'avais utilisé la photocopieuse qui est à côté de votre bureau.

— Franchement, quelle idée aussi de s'immiscer entre un homme et sa photocopieuse préférée ! Cette brave bête ne m'a jamais laissé tomber. Est-ce que vous vous rendez compte combien il est frustrant de perdre un temps précieux pour vous rendre au bureau et constater que pas une seule machine ne marche ?

Il a retrouvé son sourire triomphant, comme si tout ça était finalement la faute de mes nerfs à fleur de peau, et n'avait rien à voir avec son caractère soupe au lait !

Eh bien oui, j'ignore à quel point c'est frustrant, me dis-je *in petto* tandis qu'il ouvre la porte et sort le chien sur le palier. Il va falloir que je prenne un peu de temps libre pour reprendre sérieusement ma vie en main.

31.

Mon 529e jour

La façon de faire de Jane est directe et expéditive. Elle consiste à faire passer votre article à d'autres rédacteurs pour avoir leur avis. Elle fait circuler l'original après avoir tout chamboulé avec son stylo rouge et ses commentaires ravageurs : « idée stupide », « formulation maladroite », « sans objet » ou « inutile »... Si bien que vos collègues sont forcément les témoins involontaires de votre humiliation.

Ils pourraient très bien vous regonfler le moral d'un mot gentil ou deux, mais non ! Ils en rajoutent en ponctuant les commentaires de Jane de points d'exclamation et de « oui » bien sentis... Et quand vous récupérez enfin le tout,

vous vous sentez comme un zèbre dont la carcasse dépecée a été assaillie à coups de bec par une bande de vautours !

Comme l'assistante de Jane ne fait rien d'autre que... l'assister, on ne m'a confié aucun article jusqu'à mon investiture au poste d'assistante de rédaction.

J'attendais ça depuis deux ans, et mon enthousiasme n'a pas faibli quand on m'a parlé du thème de l'article, le bla-bla habituel sur les dernières tendances en matière de coiffures, avec des tuyaux pour prendre les lectrices « par la main » et les aider à copier le look Nicole Kidman à la cérémonie des Oscar.

Mon enthousiasme est donc resté au beau fixe, et j'ai scrupuleusement repris pour les lectrices de *Fashion Victim* les instructions des spécialistes (« Mettez un quart de dose de Bumble sur la paume de votre main et appliquez le tout en douceur sur vos cheveux. »). Le papier était concentré sur l'essentiel, sans jamais dévier du sujet (pleins feux sur les cheveux de Nicole, et rien d'autre !).

Malgré ça, Jane n'a pas ménagé ses critiques. C'est bien simple, rien ne lui a plu... Et quand j'ai réussi à insuffler un peu de vie dans mon ego au bord de l'asphyxie, je me suis fendue d'une nouvelle mouture. Eh bien, elle m'a encore saquée, cette fois avec la plus profonde indifférence (« pourquoi me faites-vous perdre mon temps avec ça? »).

Finalement, le papier sur les cheveux de Nicole est parti à l'impression dans sa première version corrigée. Quand les relecteurs ont envoyé les épreuves au styliste, il y avait tellement de choses à changer qu'il m'a appelée pour relire l'article avec lui, ligne par ligne. Il s'est avéré que toutes les infos jugées « sans objet » ou « inutiles » par Jane étaient en fait d'une importance cruciale ! Sans elles, impossible de reproduire la coiffure.

J'en ai ressenti un sentiment de satisfaction qui n'a pas fait long feu. Avec l'article suivant déjà sur mes tablettes (des recettes pratiques pour la Fête des Mères données par les mères de gens célèbres), la chasse était de nouveau ouverte ! Avec Vig dans le rôle du gibier.

Ce que j'ignorais alors, c'est que la chasse serait toujours ouverte contre Vig. Bien que Jane ne s'embête pas à lire la plupart des textes que nous publions, de toute évidence, elle adore lire les miens... Chaque fois qu'elle est découragée, ou qu'elle a une heure à perdre, elle se débrouille pour lire un des papiers sur lesquels je travaille et elle le démolit ! On dirait une gamine de cinq ans qui s'embête et qui se défoule sur les ailes d'un papillon. D'un geste sauvage, elle me cloue au sol.

32.

Phase 1 accomplie (enfin!)

Les circonstances ainsi que l'entêtement de Keller ne me laissent pas le choix. Il faut que j'aie recours au chantage.

— Vous savez, c'est la première fois, dis-je comme pour excuser mon manque de fermeté. Alors soyez indulgent et, si je m'y prends mal, n'hésitez pas à me le dire.

Ce n'est pas de cette façon que je comptais obtenir son concours. J'avais déjà préparé tout un discours dans ma tête : en période de crise, tous les citoyens doivent se serrer les coudes pour abattre le tyran. Je l'ai débité avec toute la ferveur patriotique requise. C'est tout juste si je n'entendais pas résonner dans le lointain le « Glory, glory hallelujah » du célèbre hymne anti-esclavagiste !

Alex Keller reste de marbre. Il secoue la tête d'un air de regret, et sa déception semble très sincère.

— Désolé, mais je ne peux pas vous aider. J'aimerais le faire, mais il se trouve que Jane McNeill est ma principale alliée dans cette histoire. C'est grâce à elle que je suis en train de devenir architecte. Si on la remplaçait, son successeur pourrait souhaiter que j'assiste aux réunions d'entreprise, ou s'amuserait peut-être à m'appeler dans son bureau à la dernière minute. Je n'ai plus qu'une année à suivre mes cours, et je ne peux pas courir ce risque. La façon de faire de Jane me convient très bien.

— Mais elle contribue à saper le journal, et vous le savez!

Keller fait une pause pour surveiller son chien qui montre les dents à un sémillant chihuahua pris d'une envie de jouer. Malheureusement pour lui, le labrador indolent ne l'entend pas de cette oreille...

— Le public n'est pas de votre avis. Les ventes sont en hausse.

— Bon, d'accord. Mais l'ambiance de travail est devenue un enfer.

— Eh bien, que voulez-vous que je vous dise, n'allez plus au bureau.

Comme si je pouvais marcher moi aussi dans ses combines! Comme si l'aider à devenir architecte était à la portée de n'importe qui doué d'un minimum de volonté. Un vulgaire exercice de routine.,.

On se demande comment tout ce fragile édifice ne s'est pas déjà écroulé sur sa tête.

— Vous savez très bien que j'exclus cette hypothèse, dis-je avec un brin d'impatience dans la voix.

Le ton est monté d'un cran. A côté de moi, la femme qui fait les mots croisés du *Times* pendant que son chihuahua harcèle Quick me regarde d'un air interloqué. Je hausse les épaules.

— Dans ce cas, trouvez-vous un nouveau boulot ! Depuis combien de temps travaillez-vous chez *Fashion Victim* ?

Je grommelle :

— Cinq ans.

J'ai soudain le sentiment que c'est quatre ans et demi de trop ! Quant à Keller, il trouve que ma réponse explique tout.

— Dans ce cas, trouver une remplaçante à Jane n'est pas le changement auquel vous aspirez. Jane représente le système. De deux choses l'une, ou vous acceptez de travailler à l'intérieur de ce système, ou vous partez. C'est le seul choix à faire.

C'est ce que je pensais moi aussi, jusqu'à ce qu'une troisième option s'offre à moi.

— Vous me devez bien ça. Grâce à moi, la vie de votre sœur a changé !

Et voilà ! Je viens de lâcher le morceau d'un ton presque hargneux. Les trucs qu'on sort lorsque quelqu'un se met à contrecarrer vos plans. Résultat : Keller éclate de rire.

Il rit de si bon cœur et avec une telle spontanéité que son chien en est tout perturbé. Il se lève et traîne péniblement sa carcasse jusqu'à nous pour voir ce qui se passe.

Je me suis sentie tellement humiliée que j'ai joué la dernière carte qui me restait : le chantage. Une tentative qui na fait qu'accroître son hilarité.

— Vous savez, pour moi aussi, c'est une grande première ! Ceci dit, nous sommes tous les deux suffisamment intelligents pour trouver tôt ou tard une solution à ce problème.

Les films de gangster ne m'ont pas préparée à cette réaction. Il est censé se raidir et froncer les sourcils, mû par une juste colère, puis affirmer avec force qu'il ne cédera jamais à une fripouille de mon espèce avant de s'incliner quelques secondes plus tard.

— Vous nous aidez à nous débarrasser de Jane, et je ne dirai pas un mot sur votre double vie.

Ce n'est que du bluff. Peu importe si ça marche ou non, il est évident que je ne mettrai jamais ma menace à exécution. Mais il n'a pas à le savoir.

Je poursuis :

— Quoi que vous fassiez, les choses vont changer. Et puis rien ne dit que le remplaçant de Jane exigera votre présence plus que Jane ne le fait. En revanche, si je parle de votre combine aux Ressources Humaines, ils vous vireront aussi sec. Ça, c'est certain.

Keller hoche la tête.

— Et que dois-je faire ?

— Je veux juste que vous ajoutiez un événement à la liste des festivités dont vous allez parler dans les prochains numéros.

— Je veux bien, mais il faudrait m'en dire un peu plus. Quel événement? Quand a-t-il lieu, quel mois? J'ai besoin de détails.

— C'est l'inauguration d'une expo qui aura lieu en novembre et qui s'appelle *La Perfection Magnifiée*. Le nom de l'artiste est Gavin Marshall. Il vous suffit de citer quelques noms du gotha pour convaincre Jane que c'est un événement très important. Je m'occupe du reste.

Un terrible sentiment de culpabilité m'envahit. J'ai les nerfs en pelote. Jouer les maîtres-chanteurs endurcis, c'est plus dur que je ne le pensais...

— C'est tout ? Je dois juste faire figurer le nom de Marshall dans le calendrier des réceptions de novembre et, en échange, vous ne parlerez à personne de ma double vie. C'est bien ça? C'est tout ce que j'ai à faire?

On dirait qu'il relit une à une les clauses d'un contrat.

Bien que je me sente archi-nulle d'extorquer une promesse sous contrainte, j'acquiesce.

— Oui, c'est tout ce que je vous demande.

— D'accord. Et qu'est-ce qui m'empêche de tout raconter à Jane, de parler du plan tordu que vous avez mis sur pied pour orchestrer sa chute ?

Mon cœur fait un raté. Je me rends compte que j'en ai trop dit. Je ne peux rien faire pour l'arrêter, pour l'empêcher de parler à Jane et de me faire virer. Nous nous retrouvons à égalité, chacun tenant entre ses mains le sort de l'autre.

Je tente de dépasser ces discussions de marchands de tapis pour prendre le temps de réfléchir sur les différentes pistes qui s'offrent à moi pour construire mon avenir. Laquelle me convient le mieux? Me faire virer d'un poste que je n'ai

pas le courage d'abandonner, ce n'est pas une tragédie...

Je reprends de l'assurance. Un doigt nerveux n'est pas fait pour appuyer sur le bouton de la bombe A!

— Eh bien alors, tant pis !

J'ai finalement décidé d'échapper à la guerre thermo-nucléaire totale. A quoi bon continuer à prendre Keller de front? Il n'est pas l'élément clé que nous pensions. Il vient si peu souvent au bureau, et fait si rarement son travail que le plan peut très bien avancer sans son aide et même à son insu. Ce qu'il faut, c'est mettre Delia dans le coup. Elle, elle va sûrement profiter de l'occasion qui se présente de prendre du galon sans que Jane et ses préjugés sur l'âge ne viennent lui mettre des bâtons dans les roues.

Keller enchaîne d'un ton soupçonneux.

— Comment ça, tant pis ?

— Oui, tant pis. Vous avez déjoué mes manœuvres, alors que voulez-vous que je vous dise? N'en parlons plus. De toute façon, c'était un pari difficile à tenir.

Et je lui souris pour lui faire comprendre que je ne lui en veux pas.

Keller caresse la tête de Quick et s'assied à côté de moi un instant, sans rien dire. La dame au chihuahua se lève.

— Ici, Cookie ! Maman veut partir.

Mais Cookie n'est pas de cet avis. Sa maîtresse a beau être venue à bout de ses mots croisés du samedi, Cookie a encore envie de jouer. Il continue à pourchasser un caniche noir trop apprêté qui ressemble à une gravure de mode. La femme pousse un soupir excédé, pose son journal et se met à courir après son chien. Keller et moi regardons le spectacle sans même essayer de cacher notre hilarité.

— Je marche avec vous ! m'annonce Keller au moment où la femme réussit à récupérer la laisse de son chien.

Je suis tellement absorbée par ce que je vois que j'ai l'impression d'avoir mal entendu.

— Quoi?

— J'ai dit que je marchais avec vous. C'est d'accord.

— Mais... pourquoi ?

Il faut dire que cette capitulation sans condition me laisse pantoise. Quand j'ai

abordé le sujet pour la première fois, il y a une demi-heure, je pensais que c'était effectivement jouable. Mais après mon chantage et la contre-attaque de Keller, j'avais abandonné tout espoir.

Keller sourit.

— Pour trois raisons, La première : ça ne peut pas marcher. La deuxième : je suis assez satisfait de mon parcours. La troisième : Delia mérite mieux que ça.

— Mais vous ne connaissez pas l'ensemble du plan, dis-je, subitement sur la défensive. On ne devrait pas s'insurger contre des choses qu'on ne comprend pas.

— Je crois avoir saisi pas mal de choses, mais ce n'est pas ce qui m'a poussé à accepter. La seule raison qui m'ait fait accepter l'idée de laisser Delia faire mon boulot depuis deux ans, c'est que j'étais persuadé de lui garder la place toute chaude pour plus tard. Et seule une nouvelle directrice de la rédaction lui permettra d'obtenir la promotion qu'elle mérite.

— C'est tout à fait mon avis.

— Je sais.

Je sursaute.

— Comment ça, vous savez !

— Vous êtes transparente, Vig. Vous laissez tout transparaître sur votre visage.

On ne me l'avait encore jamais faite, celle-là ! On ne m'a jamais dit que j'étais transparente et d'ailleurs, je n'en suis pas si sûre. Je suis très capable de bien cacher mon jeu et de tromper mon monde.

Mais puisqu'il est d'accord pour m'aider, à quoi bon discuter ?

33.

Phase 2

Le bureau de Jane, c'est comme l'entrée d'une pizzeria. Les murs sont couverts de photos de gens célèbres croisés dans la rue. Où que se pose votre regard, vous tombez sur Jane et Brad, Jane et Meryl, Jane et Julia.

Jane a toujours le bras posé sur une épaule de star, et un sourire complice qui semble dire « tous les deux, on se connaît bien ». Un peu comme Famous Ray, ce célèbre patron de pizzeria, mais le tablier blanc maculé de sauce tomate en

moins !

Ces photos sont un peu déstabilisantes, et chaque fois que je pénètre ici, je détourne les yeux. Je préfère concentrer mon regard sur les lumières du Radio City Music Hall, au-dehors.

Jane me fait penser à une de ces enfants échangées contre une autre dans les feuillets à l'eau de rose et qui débarque un soir en prétendant être la fille illégitime du riche propriétaire terrien. C'est une arriviste. Elle veut absolument faire partie du gotha. Elle veut être au courant de tous les potins, de tous les faits et gestes des « grands » de ce monde, de toutes les tendances à la mode. Son rêve, c'est de tourner la tête juste au moment où des paparazzi déchaînés s'apprêtent à la mitrailler.

Au moment où j'entre dans son bureau, elle me lance d'un air hargneux :

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

Il n'est pas encore 11 h 30, et Jane est déjà de méchante humeur. Sa matinée a été gâchée par un coup de fil de Marguerite : le Cessna privé qui la ramenait de Bangor aurait un léger retard. Le prince Rainier de Monaco avait une importante réunion d'affaires dans le district de Columbia, et il fallait impérativement le déposer en premier. Marguerite ne pouvait que se plier aux exigences princières, mais elle a promis à Jane d'être au bureau avant midi.

Ce n'est pas une nouvelle de nature à illuminer la journée de Jane ! Elle a pourtant passé un excellent week-end, mais sa bonne humeur s'est envolée d'un coup. En fait, elle ne décolère pas. Elle ne supporte pas de voir ses plans de sabotage eux-mêmes sabotés...

— Alors, pourquoi êtes-vous là ? répète-t-elle, bien décidée à rejeter sa colère sur quiconque a le malheur de franchir sa porte.

— J'ai les textes de couverture du numéro de novembre.

De toute façon, elle sait très bien pourquoi je suis ici. Elle n'accepte jamais de rencontrer quelqu'un sans connaître au préalable le but de l'entretien, peser le pour et le contre et donner son accord.

— Bon, très bien, posez ça ici.

Elle fait de grands gestes avec son stylo, comme un dessinateur inspiré en plein délire de création.

Je relâche un peu la pression de mes mains sur le classeur et je m'approche de son bureau. Mes paumes sont légèrement humides et mon cœur bat la chamade.

C'est le moment !

Jane est sur le sentier de la guerre à cause du séjour de Marguerite dans le Maine, c'est le moment idéal pour frapper.

J'ai avec moi plusieurs chemises, comme si je sortais de réunion et sur le point de participer à une autre. Je les dépose toutes sur son bureau et j'ouvre celle du dessus.

— Voici les textes, dis-je d'un ton sec.

Jane n'a rien remarqué, mais ce n'est pas grave. Ses dons d'observation, elle les garde pour sa petite personne. Je toussote et je fais une nouvelle tentative.

— C'est cette page, ici.

Jane prend la feuille de papier. Je sais d'avance ce qu'elle va faire... Elle va lire en faisant un cinéma pas possible, en s'arrêtant longuement sur chaque accroche. Mais elle ne se souviendra absolument pas de ce qu'elle a lu. Rien ne s'imprimera dans ce cerveau indifférent et, dans une semaine ou deux, je serai convoquée dans son bureau et je me ferai rappeler à l'ordre pour ne pas lui avoir montré les textes de couverture !

C'est réglé comme du papier à musique. Elle me fait le coup chaque fois. Voilà un rituel qui ne me manquera pas lorsque Marguerite aura pris sa place !

Elle émet quelques grognements, puis hoche la tête, l'air de dire « vous pouvez disposer ». Je ramasse ma pile de chemises en prenant bien soin de ne pas assurer ma prise. Résultat : tout le contenu de la chemise du bas se répand sur le bureau de Jane.

Excédée, elle me lance :

— Ce que vous pouvez être maladroite, ma pauvre fille.

— Je suis désolée.

Je rassemble les feuillets en laissant pour la fin la note destinée à Marguerite. Elle est maintenant juste sous le nez de Jane. Elle ne peut pas la rater. D'une seconde à l'autre, ses yeux vont flasher sur le nom de sa rivale.

Elle se décide enfin à mordre à l'hameçon!

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oh, une simple note...

— Ne soyez pas stupide. Je vois bien que c'est une note, c'est écrit en haut en gros caractères. Il faudrait être aveugle...

Elle met ses lunettes et parcourt le texte.

— C'est quoi, cette exposition *La Perfection Magnifiée*?

— Euh, pas grand-chose, dis-je évasivement. C'est Marguerite qui m'a demandé de me renseigner sur cette expo.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi vous a-t-elle demandé de prendre des renseignements ?

— Il vaut mieux le lui demander, dis-je en priant le ciel pour qu'elle ne le fasse pas...

— C'est à vous que je le demande. Pour quelles raisons Marguerite s'intéresse-t-elle à cette exposition ?

Je fais semblant d'hésiter.

— Je ne sais pas trop. Il *me semble* l'avoir entendue dire : « C'est le genre de chose que *Fashion Victim* devrait parrainer. » Elle pense que notre nom devrait être plus souvent associé à des manifestations de ce type. Enfin, je crois.

— Ah bon, elle a dit ça ?

— Oui. Je crois qu'elle a dit que chaque fois qu'une célébrité pose pour des photographes, notre nom devrait aussi apparaître sur les photos.

— C'est vrai ?

— Elle a dit que ça boosterait les ventes et que ça impressionnerait l'éditeur.

— Ah bon, parce qu'elle essaie d'impressionner l'éditeur, c'est bien ça ? demande Jane, qui en a presque perdu sa voix.

— Je ne sais pas.

Je la regarde attentivement. J'ai l'impression d'entendre les rouages de son cerveau en plein travail... Et je sais exactement ce qu'elle pense. Depuis cinq ans que je la supporte, je lis en elle comme dans un livre ouvert !

— C'est bon, Vig, vous pouvez disposer.

Comme je ne bouge pas d'un poil, elle me lance un regard courroucé.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— La note.

Et je tends la main.

L'espace d'un instant, j'ai l'impression qu'elle ne va pas me la rendre.

— Où avais-je la tête ? dit-elle en faisant une petite boule avec la note.

Puis elle la jette dans sa corbeille et se tourne ostensiblement vers la pile de

documents posés devant elle.

Je quitte la pièce. Fin de la phase 2.

34.

L'idée fait son chemin

Jackie est en colère parce qu'à sa soutenance de thèse, ils l'ont bombardée de questions.

— C'était terrible, affreux. Une horreur ! Je ne veux même pas en parler, décrète-t-elle en abordant elle-même le sujet devant un sandwich au corned-beef.

Moi, j'aimerais mieux parler cinéma, ou faire des projets pour le week-end. Ou discuter de la rubrique Célébrités du mois... Mais elle n'a pas la tête à ça. Elle sort tout juste du champ de bataille, elle a envie de me montrer ses plaies !

— C'était l'angoisse, un vrai cauchemar. Ils n'ont pas arrêté de me poser les mêmes questions, juste en changeant la formulation chaque fois. Et moi je répondais inlassablement : « Non, je ne connais pas les implications marxistes des pantalons à pattes d'éph », « Non, je ne comprends pas ce que les chaussures Hush Puppies ont à voir avec la valeur du yen japonais », « Non, je n'ai pas étudié les conséquences économiques de l'incendie du *Triangle Shirtwaist* en 1911 »... Pourquoi est-ce que je saurais tout ça? Le thème de ma thèse, c'était l'histoire de la mode. Quel rapport avec l'argent?

Elle pousse un soupir à fendre l'âme et baisse la tête, comme si elle venait de revivre son épreuve ici, dans ce snack-bar du centre-ville.

— Cette façon de m'assener toujours la même question, c'était... d'une brutalité!

Elle en frissonne encore, comme si elle venait de subir une technique d'interrogatoire réservée aux prisonniers de guerre... En fait, ce n'est qu'une banale méthode d'enseignement utilisée pour aider les étudiants à comprendre qu'ils connaissent déjà la réponse.

Jackie est la seule docteur en Philosophie de *Fashion Victim*, et Jane s'enorgueillit d'avoir une assistante d'un tel niveau. Au départ, le plan de Jackie était de mettre un pied dans une entreprise américaine en attendant qu'un poste se libère pour faire une carrière universitaire. Mais maintenant, elle n'est plus très sûre d'avoir envie de changer. Elle remercie sa bonne étoile d'avoir décroché

un job très, très éloigné de ces bourreaux sans cœur retranchés dans leur tour d'ivoire.

Jane est bien entendu tout à fait d'accord pour que Jackie reste. Elle ne pourra plus jouer les petits chefs avec son illustre assistante si elle ne l'a plus sous la main !

— Elle dit que j'ai un bel avenir dans la société.

C'est vrai, il y a un bel avenir pour elle à condition d'être patiente. Jackie devra surmonter un certain nombre d'obstacles avant d'obtenir l'avancement qu'elle mérite.

Je finis mon verre.

— Un autre, s'il vous plaît, dis-je en brandissant ma bouteille de Coca vide. Et toi, tu prends quelque chose ?

Elle hoche la tête et sort un dollar de son sac.

— Pour moi, ce sera un Bazooka.

— Non, c'est moi qui régale, dis-je charitablement. Disons que c'est mon cadeau de thèse.

— Merci.

Elle sourit et glisse le dollar sur la table.

— Dans ce cas, donne-moi quatre pièces de vingt-cinq cents.

Je soupire en prenant l'argent. Je me suis encore fait avoir en beauté. Ce n'est pas pour porter son linge à la laverie ou parce qu'elle cherche une place de parking payante pour garer son 4x4 que Jackie fait la chasse aux pièces. Elle en fait collection. Tout ça parce qu'elle a entendu dire dans un épisode de l'Oprah Winfrey Show que si on met de côté toutes ses pièces, on peut économiser cinquante dollars par mois...

Prenant ce conseil au pied de la lettre, Jackie passe quasiment tout son temps à faire la chasse à la monnaie. Parfois, on la voit compter ses pièces au bureau quand elle est persuadée que personne ne l'observe. Elle ne porte plus que des pantalons de débardeur, et elle bourre tellement ses poches de monnaie que lorsqu'elle marche, ça fait un drôle de tintement, un peu comme le Père Noël de l'Armée du Salut. Au boulot, ce bruit nous sert d'alarme : quand on veut éviter Jackie, on a le temps de se planquer dans un bureau vide en attendant qu'elle soit passée.

Jackie fait beaucoup d'efforts pour se faire aimer, mais c'est une fille difficile à fréquenter. C'est sa première année à New York, et elle porte comme une croix

son appartement hors de prix des hauteurs de Brooklyn et son salaire de débutante. Elle est convaincue que ses malheurs sont bien pires que ceux des autres, qu'elle est la seule de Manhattan à manquer d'argent. La vérité, c'est qu'à Manhattan tout le monde en manque!

Au bout d'un moment, les gens se lassent de son attitude, de ses airs de martyr et de sa façon de vous regarder avec un mélange de crainte et de soupçon comme si elle se prenait pour Marie-Antoinette, et vous pour un paysan assoiffé de sang...

Je me tape encore vingt bonnes minutes de parlote sur sa thèse et de jérémiades sur la pauvreté, puis je regagne la table. La seule raison de ma présence ici, c'est que Jackie connaît Pieter van Kessel. Elle est issue d'une famille très connue dans l'univers de la mode, c'est d'ailleurs ce qui lui a permis de trouver un poste chez *Fashion Victim* (alors qu'il n'y en avait aucun de libre.). Sa mère, une styliste de renom qui travaille pour Christian Dior, a appelé Jane et lui a demandé si elle avait du travail pour sa fille. Emily, l'ancienne assistante de Jane, qui a péniblement terminé ses études au collège, a été virée sur-le-champ...

Je finis par me lancer, en m'efforçant de ne rien laisser transparaître de mes intentions. Je me suis déjà débrouillée pour que le déjeuner ait l'air spontané, comme si l'idée ne m'en était venue qu'en tombant sur Jackie « par hasard » près des ascenseurs à 13 h 27.

En fait, je ne cessais de répéter le scénario dans ma tête depuis des heures, et je guettais le tintement des pièces annonçant son arrivée depuis le début de la matinée. Une fois que le bruit a commencé à s'éloigner, j'ai bondi de ma chaise pour lui courir après...

— Alors voilà. J'aimerais bien avoir un entretien avec van Kessel pour un des numéros de cet hiver.

— Ah oui? dit-elle, apparemment intéressée. Tu penses qu'il peut faire l'affaire ?

Bien que Jackie ait passé ces cinq dernières années à étudier l'impact du vêtement sur les identités culturelles et sociales dans les différentes couches de la société, elle ne connaît rien à la mode ! Si elle a assisté au défilé de Pieter van Kessel, c'est uniquement parce que sa mère était en ville. Et si elle m'a invitée, c'est pour l'unique raison qu'elle avait besoin de quelqu'un pour servir de tampon, entre elle et sa mère, durant le début du défilé. Lorsque les lumières se sont éteintes, j'ai concentré toute mon attention sur les vêtements en laissant Jackie se débrouiller. Tandis que j'admirais les robes du soir noires froufrouantes au corsage argenté et aux manches bouffantes, la mère et la fille

sortaient leurs griffes comme des chattes en colère. Je me suis même penchée en avant pour leur permettre de mieux -s'expliquer!

— Je crois qu'il a du potentiel, dis-je, soucieuse de ne pas trahir mon enthousiasme et d'éviter les débordements.

En réalité, je n'ai jamais été aussi excitée de ma vie ! Mais j'ai peur que si Jackie ou Jane ou les dieux de la mode ont vent de mon enthousiasme, ils l'éloignent de moi.

— C'est ce que maman prétend, mais ça m'a échappé !

Tu parles ! Elle n'a pas levé une seule fois les yeux vers le podium.

— Ta maman connaît bien le métier. Elle fréquente les créateurs de mode depuis des années. Comment a-t-elle entendu parler de lui ?

En fait, le défilé est passé assez inaperçu. Il y avait juste quelques photographes de mode, et à part nous et un critique très connu du *Times*, aucun représentant de la presse n'était présent.

— Son associé, Hans, a été le bras droit de John Galliano. C'est lui qui a envoyé les invitations à maman. Tu te souviens du type à la veste de velours rouge ?... Tu as même dit qu'il ressemblait à Hugh Hefner.

Peu de gens quittent Givenchy et l'une des superstars de la mode pour bosser avec un mec sans talent dans un sous-sol crasseux du Lower East Side.

— C'était plutôt culotté...

Jackie croise les jambes, et le tintement change de tonalité.

— Maman a même parlé de suicide professionnel ! Tu ne devrais pas avoir trop de problèmes pour décrocher un entretien avec Pieter. Maman a dit que le succès du défilé a été très confidentiel, vu le nombre de gens dans la salle. A mon avis, il va être ravi que tu connaises ne serait-ce que son nom.

Ça, je n'en suis pas si sûre. D'après mon expérience, les créateurs — même ceux dont la carrière a des hauts et des bas — sont toujours persuadés que vous connaissez leur nom. Ils ont tendance à vivre complètement coupés de l'extérieur, dans une bulle où tout le monde se connaît et ne jure que par eux. Un monde où l'on est flatté que les « maîtres » condescendent à parler de leur œuvre.

— Tu crois ?

— Absolument. Je vais appeler ma mère, et elle t'arrangera un rendez-vous avec Hans. Ne t'inquiète pas.

Il semble qu'elle soit à présent impatiente de changer de sujet. Nous n'avons

pas parlé d'elle depuis presque un quart d'heure, et elle commence à souffrir de ce manque d'égard.

Elle consulte sa montre.

— Il faut que je rentre au bureau. Je dois appeler mon agence de voyages pour réserver un vol sur Athènes pour Noël. J'ai promis à maman de m'en occuper aujourd'hui.

Elle ponctue cette déclaration d'un soupir, comme si le fait de passer une semaine en Grèce était une torture.

— Athènes?

Je pose la question mais, en fait, je n'ignore rien de ses projets de vacances. Il y a très peu de choses que j'ignore sur Jackie.

— Oui. Ma mère a envie de faire un saut dans les îles. J'aimerais avoir son enthousiasme, mais j'ai du mal. Il faut dire que ma sœur, qui m'aide généralement à supporter ces virées, vient d'avoir un bébé et ne peut donc pas venir. Je vais me retrouver en tête à tête avec ma mère... et les flots bleus de la Grèce. Le pire, c'est qu'Athènes est une de mes villes préférées. J'aimerais y rester quelques jours après son départ, mais c'est beaucoup trop cher ! Avec ce que je gagne, il faut toujours que je fasse attention. C'est ma mère qui paie l'avion, mais si je reste, c'est moi qui devrai régler la note de l'hôtel en pension complète. Ça signifie que je dois me dénicher un pied-à-terre dans une petite pension minable des bas-fonds de la ville. Je sais, il me reste encore quelques mois pour mettre de l'argent de côté, mais j'ai tellement de frais... Le loyer de mon appartement n'est pas bloqué, alors, bien que je ne sois là que depuis quelques mois, je me demande de combien ils vont l'augmenter l'année prochaine... Tu comprends, je suis déjà tellement sur la corde raide que je peux tout juste payer ma note de téléphone. C'est incroyable ce qu'ils nous facturent pour les communications locales !

Voilà ce que je suis obligée de subir tout le long de la Cinquante et unième Avenue, de la 6e Rue et jusque dans l'ascenseur pour atteindre le 22e étage! Autant vous dire que je n'écoute plus depuis belle lurette... Jackie continue son long monologue sur sa petite personne, et sa voix n'est bientôt plus pour moi qu'un bruit de fond.

Dans ma tête, je suis déjà en train d'écrire un article sur Pieter van Kessel.

Dur, dur d'être le pivot

Les conversations téléphoniques entre Allison et son père ressemblent davantage à des cahiers de doléances qu'à de véritables dialogues. Et, à mon grand désespoir, malgré la cloison qui sépare nos deux boxes, je ne perds pas une miette de leur édifiante conversation.

— Le patron du restaurant est venu nous voir alors que nous en étions au dessert, et il nous a demandé de partir parce qu'il avait besoin de la table. Ça faisait trop de temps que nous étions là...

Elle faisait allusion à sa récente expérience chez Po, un de ces minuscules restaurants du Village où il faut réserver un mois à l'avance.

— Une heure et demie.

Un temps d'arrêt.

— Non, je sais bien que ce n'est pas long. Et en plus, nous avons pris le menu gastronomique à six plats !

Un temps d'arrêt.

— Oui, si tu prends le menu gastronomique à six plats, tu as six plats.

Un temps d'arrêt.

— Bien sûr, que j'ai fait le calcul. Ça fait quinze minutes le plat. Je ne vois pas comment nous aurions pu manger plus vite. D'autant qu'après le cinquième plat, le rythme se ralentit un peu pour le dessert...

Cette histoire, elle l'a déjà racontée à sept personnes différentes au téléphone ! Et encore, là, c'est une version abrégée ! Elle ne donne pas tous les détails à son père sur ce qu'elle avait mangé (salade de concombre, raviolis farcis aux champignons, saumon grillé à la poêle, agneau braisé, assortiment de fromages et gâteau au chocolat chaud avec une glace à la cannelle.). Elle n'a pas non plus fait l'historique du restaurant (il appartenait autrefois au chef Mario Batali, celui de la télé, qui a maintenant repris le restaurant juste en face de chez elle. Non, ce n'est pas extra, ils mettent des escargots dans tous les plats.).

Non, aujourd'hui, Allison s'en tient aux faits. Quand elle téléphone à son père, elle ne s'étend pas trop. Leurs conversations sont rares et assez brèves chaque fois. C'est une sorte de rituels auxquels tous deux se sentent un peu obligés de se conformer pour rendre hommage à la défunte mère d'Allison.

— Bien sûr, que je vais écrire une lettre au patron. Je l'enverrai aux bons soins du Bureau pour l'amélioration du service, au magazine *New York*.

Il faut dire qu'écrire des lettres fait partie des passe-temps favoris des Harper. J'ignore si Allison rédige vraiment ces lettres et si elle les envoie, mais en tout cas, elle fait semblant d'y croire !

Un temps d'arrêt.

— Oui, je sais. Il a une cervelle d'oiseau.

C'est le signal que j'attendais. J'appelle Kate et Sarah pour les prévenir qu'Allison aura terminé dans une minute. Je le sais parce que ses conversations avec son père se terminent toujours par trois grandes phases sentencieuses sur l'existence : « les gens ont des cervelles d'oiseau », « on ne peut compter que sur soi-même » et « le pire est à venir »...

— D'accord, je te rappellerai à ce moment-là.

Allison raccroche et soupire. Cela aussi fait partie du rituel. Elle se passerait bien de ces discussions avec son père, car elles lui rappellent trop sa mère qui lui manque terriblement. Avant qu'elle ne reprenne la ligne pour appeler Libby, Greta ou Carly et les faire pleurer sur son sort de pauvre orpheline, je passe la tête par-dessus la cloison.

— C'est l'heure de la réunion.

Allison me regarde, ébahie et assez épatée, je dois le dire, par mon synchronisme quasi helvétique. Il ne lui est jamais venu à l'esprit que je ne perds pas une miette de ce qu'elle dit. Chaque syllabe qu'elle prononce, chaque tiroir qu'elle ouvre et même le moindre clic de son agrafeuse, rien ne m'échappe...

— D'accord. Je vais juste prévenir les autres.

— C'est déjà fait. Elles devraient être là d'une seconde à l'autre.

Cette fois, j'ai l'impression qu'Allison me prend pour une sorcière !

— Salut, lance Kate en s'approchant de nous. Alors, quoi de neuf?

— J'ai des choses à vous dire !

J'ai réprimé un sourire de satisfaction. Il faut dire que j'ai le sentiment d'avoir bien rempli ma mission. Et cette fierté du travail bien fait est nouvelle chez moi. Une impression étrange dont je veux savourer chaque instant.

Allison ouvre des yeux ronds.

— Ça y est, tu as avancé ?

— C'est pour vous en parler que nous sommes ici.

— De quoi vas-tu nous parler ? demande Sarah qui s'approche à son tour avec un cappuccino glacé dans une main et un sac de biscotti dans l'autre.

— De mes avancées.

— Super ! Allons dans les toilettes, nous serons mieux, dit Allison dont la peur d'être entendue se limite aux complots pour renverser Jane.

Aujourd'hui, elle porte une magnifique jupe plissée, des sandales tressées et un T-shirt noir classique, avec un décolleté en V. Malgré tout, elle a l'air débraillée. Pourtant, je suis sûre que cette tenue lui a coûté cher, même si elle dit avoir trouvé son bonheur chez Century 21 (encore que j'aie des doutes pour la jupe. L'a-t-elle réellement dénichée dans leurs bacs ?), c'est l'équivalent de deux jours et demi de salaire! L'ennui, chez *Fashion Victim*, c'est que les employées sont par contrat esclaves de leur garde-robe...

Pendant le trajet jusqu'aux toilettes « cadres » à l'autre bout du bâtiment, Allison nous sert la énième version de son dîner chez Po. Cette fois, nous avons droit à tous les détails, notamment la façon de servir les ravioli. Et bien qu'elle essaie de nous dissuader d'aller dîner là-bas, ses propos virulents finissent par ressembler de plus en plus à une pub pour le restaurant. C'est bien simple, une fois arrivée à destination, j'en ai l'eau à la bouche et je suis obligée de demander un biscuit à Sarah.

Manger dans les toilettes, c'est quand même assez curieux. Même si ce sont des toilettes de cadres avec canapé de cuir et tapis moelleux... Sarah, elle, paraît très à l'aise. On dirait qu'elle passe son temps à prendre des pauses dans des salons de VIP situés près des toilettes.

Allison ouvre les portes des boxes pour s'assurer qu'il n'y a personne avant d'ouvrir les débats sur le sujet qui lui tient tant à cœur.

— Alors? Raconte! Est-ce que Keller est d'accord pour nous aider ?

Je hoche la tête.

— Il a dit qu'il parlerait de l'expo dans le calendrier de novembre.

Kate me regarde.

— Tu as eu du mal à le convaincre ?

— Il était un peu coriace au début, mais il a fini par céder.

— Comment as-tu fait pour le convaincre ?

— Je lui ai rappelé qu'il me devait un service depuis que j'ai changé la vie de sa sœur.

Je n'ai pas envie de dire la vérité. A quoi bon ? La double vie de Keller, je préfère la garder pour moi.

Sarah paraît très surprise.

— Et ça a marché ?

Allison lui lance un regard de désapprobation.

— Bien sûr que oui. C'est bien parce qu'il lui doit quelque chose que Vig est le pivot du complot.

Puis elle se tourne vers moi.

— Parfait ! Maintenant, passons à la phase suivante. Ce qu'il faut faire, c'est...

— C'est déjà fait.

— Quoi ?

Allison est sous le choc.

— Ce matin, je suis allée voir Jane dans son bureau avec les textes de couverture. Je me suis arrangée pour renverser « par accident » une chemise qui contenait des infos sur l'exposition. Jane a vu la note et s'en est tout de suite emparée. Je n'ai même pas pu la récupérer... Jane a fait semblant de la jeter dans sa poubelle, mais je sais très bien que, dès que j'ai refermé la porte sur moi, elle a dû foncer sur la poubelle pour la reprendre.

Sarah me tape dans la main en signe de victoire, puis éclate de rire.

— Quand je pense à ce que nous sommes en train de faire !

Kate aussi est estomaquée. Elle s'assied sur le canapé et commence à rêver d'un avenir sans Jane...

En revanche, Allison n'a pas l'air contente. Elle me demande d'un ton posé :

— Si je comprends bien, tu as laissé une trace derrière toi. Un papier.

Je n'avais pas vu ça sous cet angle.

— Oui, mais ce n'est qu'une banale note, ça n'a rien d'officiel. Et il n'y a que mon nom dessus.

— Et c'est toi qui as pondu la note ?

J'ai l'impression d'être devant un tribunal.

Je m'efforce d'apaiser Allison. Certes, notre magazine est un magazine de mode et de décoration, mais le propriétaire est l'un des plus grands éditeurs du pays, et nous sommes liés par des valeurs d'entreprise communes. Seulement voilà, la paternité d'un projet est toujours chose délicate !

— Oui, Allison. Mais j'ai mentionné tous les points que tu as évoqués à

notre première réunion. Bien sûr, c'est moi qui l'ai écrite, mais je n'ai fait que reprendre tes propres termes. Je peux t'en imprimer une copie, si tu veux.

Allison m'assure que ce n'est pas nécessaire.

— Je trouve juste que tu aurais dû m'en parler avant. Je n'aime pas être mise à l'écart.

Je la regarde droit dans les yeux.

— Quand j'ai entendu que Jane était en rogne parce que Marguerite avait passé le week-end dans le Maine avec un prince, j'ai décidé de battre le fer pendant qu'il était chaud. Je n'ai pas fait exprès de te laisser en dehors du coup.

Allison réussit à ébaucher un sourire.

— D'accord, mais il ne faut pas recommencer. Quand nous avons formé ce groupe, nous avons promis de travailler en équipe. Nous sommes mouillées toutes les quatre, dans cette histoire.

Ça, c'est ce quelle dit. Mais le vrai message qu'elle veut faire passer, c'est que ce sont elles les instigatrices du projet. Et que si j'ai été embringuée dans l'aventure, c'est uniquement parce qu'elles avaient besoin de moi. N'oubliez pas, je suis le pivot...

Le problème avec nous autres pivots, c'est que nous avons tendance à jouer les francs-tireurs.

36.

La manœuvre de la demoiselle d'honneur

Laurel Vega a une idée de nouveau magazine.

— Je veux l'appeler *Divorce*, dit-elle en montrant la maquette à Christine. En couverture : une photo noir et blanc d'Elizabeth Taylor en robe du soir, la taille très cintrée. C'est la robe qu'elle portait le jour de son mariage avec Conrad Hilton Jr.

Le texte est en caractères roses, avec des phrases telles que : « Que porter pour le mettre à la porte ? », « Chercher les ennuis » ou encore « Vingt destinations de rêve pour votre divorce. »

Laurel est l'assistante de Dan Neuberg. Dan est l'éditeur du magazine et, bien que le personnel n'ait pratiquement pas de contacts avec l'éditeur, Laurel nous rend souvent visite. Les visées commerciales des magazines, elle trouve ça

assommant. Elle a la nostalgie des articles de fond.

— L'idée est de fournir aux femmes toutes les informations dont elles ont besoin pour obtenir un bon divorce. Un magazine qui s'occupe exclusivement d'elles. On ne se contentera pas de parler des tenues idéales pour passer devant les tribunaux, même si nous comptons présenter des modèles dans chaque numéro. On passera aussi en revue les meilleurs avocats, les meilleurs contrats de mariage, et les mille et une façons de fêter la liberté retrouvée.

Elle sort un graphique qu'elle a réalisé sous Powerpoint et nous montre avec sa règle de bois le calendrier de parution envisagé.

C'est Christine qui a droit la première au topo complet, mais tout le monde y passe. Telle une magicienne de fête foraine, Laurel arrive à boucler sa présentation en trois minutes. Pas une de plus.

— La moitié des mariages finissent par un divorce. Et ces femmes ont besoin de conseils. Comment choisir un bon détective privé ? Quels biens en ma possession sont à mon nom ? Comment annoncer la nouvelle aux enfants ? Je sais, vous craignez que le sujet ne fasse fuir les annonceurs, mais pensez-y tout de même. Les lectrices cibles, ce sont les femmes des classes moyennes et aisées qui viennent de divorcer et qui touchent une pension alimentaire. Vous savez ce que ça signifie ?

Christine sèche lamentablement et me jette un regard implorant. Moi, j'ai déjà abordé ce sujet, et je connais la réponse.

— Des revenus disponibles !

J'ai presque crié la réponse, comme un gosse qui répond à Guignol du haut du poulailler...

Il ne vient pas à l'esprit de Laurel que son public ne se résume pas à une seule personne... et son sourire s'élargit pour m'y accueillir.

— Exactement. Des revenus *disponibles*. Suffisamment d'argent pour s'offrir des articles de luxe et des vacances de rêve à Bali. Mais ce n'est pas tout. Qu'est-ce que cela vous évoque encore ?

Christine se tourne de nouveau vers moi et je hausse les épaules. C'est un sujet qui n'a pas encore été abordé, et je sèche autant qu'elle.

— Eh bien, voyons ! Divorce signifie nouvelles maisons et nouveaux appartements... Mesdames et messieurs, voilà des femmes qui repartent de zéro.

Elle s'adresse à présent à la rangée du fond, comme si nous étions dans un stade et non dans un environnement de bureaux.

— Les actifs ont été vendus et les sommes récoltées ont été partagées. Le moment est venu d'acquérir de nouveaux biens. Des machines à laver, des essoreuses, des installations hi-fi, des canapés et des nouveaux équipements de chaînes stéréo... Mesdames et messieurs, ce magazine va se vendre par millions, et rapportera beaucoup, beaucoup plus ! Je vous remercie de votre attention.

Christine étant une personne bien élevée, elle se croit obligée d'applaudir. Elle ne comprend pas très bien ce qu'on vient de lui dire, mais c'était somme toute assez divertissant. Ça vaut bien quelques bravos enthousiastes, non ?

La prestation de Laurel était, je dois l'admettre, du grand art. Avec un public digne de son talent, elle obtiendrait à coup sûr le prix du meilleur *one-woman-show* (Off Broadway, bien entendu!).

Elle remercie une nouvelle fois le public.

Je me dis que si cette femme s'est déplacée, ce ne doit pas être uniquement pour présenter son idée de magazine à Christine. Ça, c'est juste la cerise sur le gâteau. Je décide de lui poser la question.

— Que se passe-t-il ?

— Rien de spécial. Je voulais simplement présenter ce projet à Marguerite, dit-elle en récupérant les documents posés sur le bureau de Christine. Vous savez où est son bureau? Je suis allée dans l'ancien bureau d'Eleanor, mais il a été transformé en magasin de stockage.

— Notre nouvelle rédactrice en chef est dans le minuscule réduit près de la cage d'ascenseur. Elle a suspendu à sa porte une grande étoile en argent, vous ne pouvez pas vous tromper.

— Une étoile en argent ? Nous, nous affichons nos noms.

Je joue les innocentes.

— J'ignore pourquoi, mais on dirait que le service qui s'occupe des plaques a du mal à trouver le chemin de son bureau !

— Je vais peut-être leur téléphoner...

S'assurer que tout se passe bien n'est pas du ressort de Laurel. Mais cette fille aime se rendre utile.

— Qu'y a-t-il, dans ce sac ?

— Une des vieilles robes de demoiselle d'honneur de Tisha.

— Tisha?

Christine est en train de mettre de l'ordre dans ses fichiers en tendant l'oreille

pour suivre notre conversation.

— C'est la fille aînée de Dan.

Laurel baisse la fermeture Eclair du sac qui contient la robe pour nous montrer ce que Tisha a été obligée de porter au mariage de sa cousine Judy, une robe couleur Champagne avec un col ras du cou qui n'est pas des plus flatteurs pour les femmes à forte poitrine. Or Tisha doit faire un 95D... Dans cette robe, ses seins devaient ressembler à des massifs alpins !

— Marguerite a dit qu'elle préparait un papier sur les robes de demoiselles d'honneur, et qu'elle voulait savoir si l'une de ses filles aurait envie de se retrouver avec une super robe de cocktail signée Donna Karan. Et je dois dire que Tisha est excitée comme une puce à l'idée d'avoir un modèle original, une pièce unique créée par un styliste de renom.

— Qui ne le serait pas ? dit Christine avec un sourire qui ne lui ressemble pas.

Il faut dire qu'en dépit de son naturel sérieux, elle ne se prive pas de faire de l'humour sur les efforts déployés par Jane.

— Je sais. C'est exactement ce que je pensais. J'aurais bien aimé qu'on me refasse une robe, moi aussi. Le problème, c'est que je n'ai jamais été demoiselle d'honneur, avoue-t-elle. En fait, j'ai été tentée de courir acheter une chose hideuse au rayon soldes de Michael's Bridal, mais je me suis retenue à temps... Oh, mon Dieu, il est tard, je dois y aller. C'est la porte avec une étoile argentée, c'est bien ça?

— Tout à fait. Encore que, je trouve que cette idée méritait bien une étoile d'or!

Christine éclate de rire et retourne vers son armoire à dossiers.

37.

Le coup du « factotum »

Marguerite a une assistante qui se partage en quatre ! Car Kylie est aussi chargée de transférer les appels de Tom, de taper les documents de Nora et de commander le déjeuner de Pat. Toutes ces tâches mises à part, elle est aux ordres de Marguerite. Comme ça n'arrive pas souvent, il n'est pas rare de voir Marguerite à la photocopieuse en train de vider le bac d'alimentation, le sourire

aux lèvres.

La rédactrice en chef précédente avait une assistante, mais à la seconde même où Jane a appris le nom de la nouvelle recrue, elle s'est empressée de virer Cameron et de supprimer son poste. Puis la minute d'après, elle a envoyé l'équipe d'entretien sur les lieux pour démonter le bureau et faire main basse sur tous les dossiers. La seule chose qui reste du passage de Cameron, ce sont les traces des anciennes cloisons sur la moquette... Ces traces sont un affront pour Jane, comme des traces de sang mises en évidence au Luminol par la police après qu'un meurtre a été commis. Jane a d'ailleurs essayé en vain de frotter toute la surface de la moquette pour qu'on ne remarque pas la différence de ton.

Après avoir retiré à Marguerite l'assistante à laquelle elle pouvait légitimement prétendre, Jane remue le couteau dans la plaie en profitant des réunions pour lui refiler une montagne de travail tout en lui disant qu'il lui faudrait une assistante pour s'en charger! Marguerite lui fait alors un geste de la main, l'air de dire : « Si tu savais ce que je m'en fiche, du petit jeu que tu joues avec moi. » Mais elle doit quand même se sentir dévalorisée. C'est toute la différence entre embaucher quelqu'un pour faire le ménage chez vous une fois par semaine, et avoir une domestique à plein temps.

— Et pour finir, le papier sur les robes de demoiselles d'honneur. Je ne veux que des créateurs de premier plan. Je verrais bien des modèles très avant-gardistes, que l'on pourrait prendre en photo dans toute la ville... le terminal du ferry de Staten Island, par exemple, ou le Flatiron building. Surtout pas de photos en studio.

A entendre Jane, on croirait que l'idée de l'article vient d'elle et n'a pas été adroitement imposée par une rivale.

— Jackie, appelez les agences de mannequins et voyez s'ils ont des clients qui pourraient avoir des robes de demoiselles d'honneur dans leurs placards. Nous ferons un concours et nous laisserons les lectrices envoyer des photos mais, en fait, nous prendrons des modèles de chez Ford. Jackie, faites faire des T-shirts *Fashion Victim* et envoyez-en un aux cent premières personnes qui auront répondu. Cela devrait les calmer. Autre chose ?

Son regard perçant s'arrête de nouveau sur l'inconnue assise près de Marguerite. Jane n'est d'ailleurs pas la seule à ne pouvoir détacher son regard de cette femme. Mais c'est la seule à être nerveuse.

Un pantalon à pli, des chaussures confortables, un corsage à manches bouffantes, la douceur d'une personne entre deux âges... voilà qui ne ressemble pas beaucoup à une fille de son équipe. Jane subodore que cette femme pourrait

bien venir des étages supérieurs. Autrement dit, être une envoyée de la maison-mère. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle a ajouté : « Autre chose ? » juste à la fin, au lieu de quitter tout de suite la pièce. Elle veut donner l'impression que son comportement de manager est au service de son personnel.

— Oui, dit Marguerite. J'aimerais vous présenter à tous mon factotum personnel, Mrs Beverly.

— Votre factotum ? lance Jane, comme si elle goûtait une nouvelle recette et la trouvait immangeable. Votre factotum personnel ?

A sa façon de répéter le mot, il est clair qu'elle ne sait pas du tout ce qu'il signifie. Ceci étant, aucun d'entre nous ne le sait.

— Elle va m'assister pour toutes les tâches de routine, explique Marguerite avec une petite lueur malicieuse dans l'oeil.

Elle sait que Jane ne connaît pas le mot factotum...

Jane la toise avec mépris.

— Vous voulez dire une assistante...

— Non. Mon assistante, c'est Kylie, qui fait d'ailleurs un travail remarquable.

Et elle lance à Kylie un regard appuyé.

— Non, Mrs Beverly est mon factotum.

— Hum, je vois. Encore une de vos traditions australiennes, lance Jane d'un ton condescendant (mais ne sachant toujours pas de quoi il s'agit...). Je suis certaine que toutes les aborigènes qui se respectent en ont une, mais ici nous sommes à New York. Nous ne sommes pas un comptoir commercial implanté au fin fond du tiers-monde !

— Vous savez, les factotums sont très tendance en ce moment, rétorque Marguerite, moins blessée que d'habitude par les insultes de bas étage de Jane. Terence Conran et Philip Johnson ont chacun leur factotum.

Jane fait une de ces têtes ! On dirait qu'elle va se mettre à hurler si jamais on prononce de nouveau ce mot.

— Je suis navrée, mais notre budget ne nous permet pas de vous payer une fac... assistante.

— Mais je vous en prie, ne vous excusez pas ! insiste Marguerite avec une grandeur d'âme... un peu forcée. Comme je vous l'ai dit, Mrs Beverly est mon factotum personnel. Je lui paierai son salaire de ma poche.

— Ah, je vois !

Jane fait semblant d'avoir compris. Mais elle n'y est pas du tout ! Elle n'arrive pas à concevoir qu'on puisse payer pour ça — enfin pour quoi que ce soit d'ailleurs— de sa poche. Il s'ensuit une longue pause que Jane met à profit pour décider de la tactique à suivre. Il lui faut un bon moment pour en trouver une qui n'ait aucun rapport avec l'argent...

— Il est fort dommage que nous n'ayons pas de place pour elle.

Ce disant, elle s'efforce de lancer à Mrs Beverly un regard apitoyé. Mais on ne lit dans ses yeux que de l'autosatisfaction et de la morgue.

Marguerite sourit.

— Ce n'est pas la place qui manque. J'ai déjà une idée. Tenez...

— Mais il n'y a jamais eu de bureau là-dedans, lance Jane, au bord de l'apoplexie, un peu comme le fou à la fin de la nouvelle d'Edgar Poe, *The Telltale Heart*.

Marguerite joue l'étonnée.

— Quoi?

Jane se ressaisit.

— Vous parlez de ce coin...

— Oui, ce couloir près de l'ascenseur de service, poursuit Marguerite, imperturbable.

— On ne peut pas installer votre assistante là-bas. Vous vous rendez compte, en cas d'incendie...

Marguerite exhibe une feuille de papier, la pousse sous le nez de Jane, et attend. Jane la prend et y jette un coup d'œil rapide.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une lettre du chef des Sapeurs Pompiers de la Ville de New York. Elle dit qu'on peut installer un bureau dans le couloir adjacent à l'ascenseur de service du vingt-deuxième étage du bâtiment Ivy Publishing sans créer de risque d'incendie.

— Je vois. Eh bien, il faudra d'abord le faire débarrasser par l'équipe d'entr...

Elle s'arrête sur sa lancée car Marguerite lui glisse un autre morceau de papier. Cette fois, Jane ne fait même pas semblant de le lire. Elle sait déjà ce qu'il contient.

— Je me suis déjà chargée de l'opération avec le concours du service de l'entretien, des Ressources Humaines et des avocats, dit-elle en sortant les documents dont elle s'est servie pour étayer sa demande. J'ai même fait intervenir l'équipe de nettoyage. Ils m'ont assuré qu'ils ne voyaient aucun inconvénient à vider une poubelle de plus. Bien entendu, c'est moi qui fournirai cette poubelle.

Le cerveau de Jane travaille à toute allure pour chercher une échappatoire. C'est tout juste si on ne voit pas de la fumée sortir de ses oreilles! Mais pour l'instant, elle ne peut strictement rien faire. Marguerite vient de la piéger en beauté, et la seule chose qui lui reste à faire, c'est de mettre fin à la réunion.

— C'est tout, dit-elle à ses troupes en se levant d'un air pincé.

Tu as peut-être gagné une bataille, mais tu n'as pas encore gagné la guerre, se dit-elle en marchant vers la porte. Elle est déjà en train de mettre au point sa prochaine tactique.

D'ici à demain matin, je parie qu'elle s'assurera les services d'un maître d'hôtel...

38.

Une vraie maison de fous...

Dot est persuadée qu'on peut juger quelqu'un rien qu'à sa façon d'habiller ses fenêtres.

— N'achetez pas de rideaux avant de lire ceci! dit-elle avec autorité en me faisant signe d'entrer dans son bureau.

J'obtempère avec d'autant plus d'empressement que je n'ai absolument aucune intention d'acheter des rideaux et qu'apparemment, elle n'a pas de document à me faire lire. Je dépose par terre la pile de magazines qui encombre la chaise, et je m'assieds.

Dot sourit.

— C'est une idée d'accroche pour une nouvelle rubrique qui s'appellera *Notre boîte à idées*. Chaque mois, nous allons mettre en avant un truc de décoration et demander à trois ou quatre célébrités de nous parler de leurs choix. Premier thème : la mise en valeur des fenêtres. Pourquoi choisir une cantonnière beige ? Entre un guingan et une perse indienne, que choisir? Que pensez-vous des levelors ? Vous voyez le topo ? Voici quelques suggestions, et le numéro de téléphone de Perky Collins.

Elle me tend un classeur.

C'est qui, cette Perky ? Je ne vois pas.

— Vous avez dit Perky Collins ?

— Oui. C'est la présentatrice de *Perky's Paradise* une émission géniale sur la chaîne Maisons & Jardins.

Comme si tout le monde connaissait cette Perky Collins. Ça ne m'évoque absolument rien. Ce programme doit avoir une audience de 0,3 en part de marché ! Autant dire qu'il doit avoir deux douzaines de spectateurs, à tout casser...

— C'est une femme très respectée dans la science de la décoration. Elle a fait un travail fantastique sur la couleur. *Tout est dans la nuance... Ce que le Rouge révèle sur vous.*

Le téléphone de Dot se met à sonner, mettant fin à notre réunion. J'esquisse un geste pour lui faire comprendre que je m'en vais, mais au moment où je lève le bras, elle se retourne face à la fenêtre. Elle n'a rien vu. Je quitte donc la pièce sans tambour ni trompette et je retourne dans mon box.

Allison n'est pas dans son bureau... Il règne un calme tout à fait inhabituel. J'en arrive à fixer mon téléphone en souhaitant qu'il se mette à sonner pour me distraire un peu. Je me concentre pendant cinq bonnes minutes, au bord de la transe, mais je suis bien obligée d'admettre que je n'ai aucun pouvoir magique.

J'ouvre le classeur de Dot. Ce n'est pas que je meure d'envie de lire son topo car je sais déjà ce qu'il y a dedans. Toutes nos rubriques mensuelles sont faites au même moule. *Entrefemmes, Si nous parlions Style...* La recette est la même. Il suffit de trouver quelqu'un de connu et de lui poser des questions anodines : « Si vous étiez sur une île déserte, avec la possibilité de garder un seul produit de beauté, lequel choisiriez-vous ? », « Quel créateur correspond le mieux à votre goût du Beau ? », « Crème hydratante ou vernis à ongles : lequel est vital pour votre bien-être ? », ou encore : « Complétez cette affirmation : Je me sentirais nue sans mon... »

La plupart de ces interviews sont réalisées au téléphone, par l'intermédiaire d'un journaliste publicitaire. Mais on s'arrange toujours pour faire croire qu'on est sur le pont avec Sean Connery, en train d'admirer un ballet nautique de dauphins folâtrant dans les mers chaudes...

On met en valeur le côté intimiste de l'entretien... et son exclusivité, bien sûr. Pour donner aux lecteurs l'impression que tout leur serait inaccessible sans nous.

J'ouvre le classeur, et comme je n'ai rien d'autre pour passer le temps, je commence à faire connaissance avec la nouvelle rubrique. On abordera en premier la décoration des fenêtres. On embrayera ensuite rapidement sur les réfrigérateurs (« Dites-moi ce qu'il y a dans votre frigo, et je vous dirai qui vous êtes »), puis sur les lits (« Eprenez-vous toujours le frisson des premières nuits? ») et les jardins (« Attention aux petits bobos! »).

Poser des questions idiotes à des stars du rock ou à des actrices, plus exactement à leur agent, c'est ce qu'on fait à longueur de temps et de colonnes chez *Fashion Victim*. Notre spécialité, c'est la frivolité, la légèreté.

A qui la faute ? Inutile de se chercher des excuses. Chaque jour, des tas de

magazines posent de vrais problèmes, avec de vraies questions dignes de journalistes qui se respectent. C'est avec ces gens-là qu'il faut travailler.

39.

Bonjour les yeux!

Maya me fait penser à « Typhoid Mary ».

Vous savez, cette Mary Mallon — une cuisinière d'Oyster Bay — qui a refilé la typhoïde à plus de cinquante personnes parce qu'elle était porteuse saine de la maladie...

Maya fait très attention, se lave régulièrement les mains et évite de se frotter les yeux. Mais elle est toujours très contagieuse. Difficile de dire à combien de collègues elle a transmis ses germes.

— Aucun, je pense, dit-elle, sur la défensive.

Elle est assise sur son canapé, une serviette humide plaquée sur l'œil droit. Le gauche — rouge et larmoyant — me regarde.

C'est Maya qui ma demandé de passer. Elle veut s'entraîner à trouver des idées d'articles, mais je ne suis guère enthousiaste. Je dirais même que je freine des quatre fers. *Le Guide des Antioxydants de A à Z*, franchement, ça ne m'emballa pas outre mesure. Je m'empresse de changer de sujet.

— Tu sais bien que tu touches tout !

C'est vrai, tout passe entre ses mains. Chaque maquette, chaque article se promène entre ses doigts infectés par le virus et flirte avec la conjonctivite. Comment voulez-vous qu'on passe au travers ? C'est d'ailleurs pour ça que, dès l'école primaire, on vous demande de rester chez vous si vous l'attrapez.

— Mais puisque je te dis que je me lave sans arrêt les mains! Je suis sûre qu'aujourd'hui, j'ai dû aller aux toilettes une bonne soixantaine de fois !

Elle s'assied et la compresse froide glisse, révélant un second œil dans le même état que le premier. Il est même pire ! Tellement gonflé qu'il doit être totalement incapable de lire la désapprobation sur mon visage...

Maya poursuit :

— Je suis là tellement souvent que j'ai même pensé apporter ma chaise et mes crayons. Je pourrais peut-être ouvrir boutique près de l'évier!

— Tu dois absolument rester chez toi. Sinon, on risque de se retrouver avec une douzaine de cas de conjonctivite. Je voudrais voir la tête que tu ferais !

C'est la voix de la raison qui parle... Mais elle ne l'entend pas de cette oreille.

— Je ne peux pas me permettre de prendre une journée. Tu le sais bien, pourtant.

C'est vrai. Quand vous êtes travailleur indépendant, vous n'êtes pas protégé contre vous-même. Pas de sécurité sociale. Pour rester chez soi, il faut au moins avoir une bonne rubéole, ou la scarlatine.

— J'espère que tu as vu ton médecin.

A son air, je suis prête à jurer que si elle a envisagé cette hypothèse, elle la aussitôt rejetée.

— Maya!

La moutarde commence à me monter au nez quand je pense à la douzaine de rédacteurs qui ne vont pas tarder à larmoyer à leur tour, les yeux rouges et bouffis. A cause d'elle.

Elle me regarde, et ses yeux me font penser à ceux injectés de sang de je ne sais quel démon.

— J'ai vérifié sur Internet. Ça se passera tout seul.

— Tu es sûre ?

J'ai toujours des doutes...

— Puisque je te le dis. C'est une infection virale.

— Et tu as ça depuis longtemps ?

Sans y prendre garde, elle est en train de tripoter la frange d'un coussin de ses doigts infectés. Maintenant, elle n'a plus qu'à laver le coussin, ou le brûler!

— Ça ne fait que quatre semaines, dit-elle d'une voix à peine audible.

J'imagine Maya errant depuis un mois dans les rues de Manhattan, tel un monstre échappé d'un film de série B... Je ne peux m'empêcher de rire.

— Appelle le docteur. Il serait peut-être temps de te débarrasser de cette cochonnerie !

Maya n'est pas emballée par mon idée car son assurance maladie, qui est en grande partie déductible, ne couvre pas les soins pour bobos mineurs. Elle n'interviendra que si Maya est atteinte d'une péritonite aiguë, si ses reins se bloquent ou si elle s'arrache le ligament croisé antérieur en faisant du ski !

— Une consultation te coûtera une centaine de dollars. Ce n'est pas cher payé pour soulager la douleur. Et en plus, tu te dois de le faire pour les gens avec qui tu bosses.

Elle grommelle quelques mots que je ne comprends pas. J'envisage de me rapprocher d'elle, mais je n'ai pas envie de courir de risques.

— Tu disais ?

— Les gens avec qui je bosse ? Laisse-moi rire ! dit-elle en feignant l'hilarité. Et réfléchis un peu. Je ne sais pas d'où je tiens ce truc, mais je ne suis allée nulle part ailleurs... qu'au bureau.

Ce n'est pas tout à fait exact. Elle oublie les week-ends... Je lève la main pour le lui faire remarquer, mais Maya n'a rien à faire de mes commentaires.

— C'est sûrement là-bas que j'ai attrapé ça. Forcément. Et dire que tu te fais du souci pour mes collègues, alors que, selon toute vraisemblance, c'est l'un d'eux qui m'a refile le virus ! Oui, je suis prête à parier que c'est ce qui est arrivé...

Plus elle en parle, plus son esprit s'échauffe.

— Dès demain, je pars à la recherche de la coupable, et si je la trouve...

— Ne sois pas ridicule...

Elle tente de lever les sourcils, mais la conjonctivite bloque les muscles de ses yeux. Une grosse larme visqueuse coule sur sa joue.

— C'est pas vrai ! Je n'arrive pas à comprendre qu'ils n'aient rien remarqué. Le rédacteur en chef aurait dû te renvoyer chez toi.

Maya hausse les épaules.

— Tu sais, je travaille avec des inconnus. Tout le monde m'ignore. La moitié des gens ne connaissent même pas mon nom, alors qu'il apparaît sur tous les papiers que je fais. Ils sont debout derrière moi et, pour que je me retourne, ils se contentent d'un vague « hep ! ».

— Mais quand même ! Tes yeux sont rouges à faire peur.

— Si je mets mes lunettes, ça se voit moins.

Et elle s'empresse de me faire une petite démonstration.

Franchement, il n'y a pas beaucoup de différence ! Pas plus qu'entre Superman et Clark Kent.

— C'est insensé qu'ils n'aient rien vu...

Maya décrète alors d'un ton sentencieux que ne désavouerait pas un vieux chaman :

— Vig ! Je pourrais me pointer là-bas avec une bosse dans le dos et des cornes, personne n'y ferait attention. Je travaille avec des inconnus, des étrangers.

40.

Une star en devenir

Pieter van Kessel est grand et mince, un vrai fil de fer. Il domine tout ce qui l'entoure. Comme la Sagrada Familia surplombe Barcelone... et vous donne l'impression de n'être qu'une vulgaire hacienda de deux étages !

Mais son visage est beau, même s'il a les joues creuses, presque émaciées. Ses yeux sont brun foncé, du genre à vous regarder bien en face sans ciller, et il arbore une petite barbe à la Van Dyck superbement taillée, comme s'il était tenu pour je ne sais quelle raison de porter l'empreinte de son pays natal sur le menton.

— Voici sur quoi je travaille en ce moment, dit-il en me montrant quelques croquis signés de sa main.

Je sais, je suis totalement incapable de reconnaître l'accent hollandais, quand bien même on viendrait me hurler dans les oreilles dans le plus pur style batave... Mais ce qui est sûr, c'est que lui n'en a pas. Pas l'ombre d'un accent! Un peu comme un Canadien qui ne se trahit que par l'utilisation de certains termes ou de légères inflexions de voix.

Cet entretien avec van Kessel a été ridiculement facile à organiser. Comme elle ne souhaitait pas parler à sa mère, Jackie m'a donné toutes ses coordonnées — personnelles et professionnelles, son portable, celui de sa voiture — pour que je m'occupe de tout.

J'aimais autant qu'il y ait un pion de moins dans le jeu, surtout une personnalité comme celle de Jackie, qui a toujours besoin d'aide. Mme Guilbert a été très heureuse de me rendre service et a appelé son ami Hans pour moi. Puis Hans m'a téléphoné, enchanté à l'idée d'apparaître dans le magazine *Fashion Victim* — il est clair qu'il ne l'a jamais lu ! — et prêt à prendre rendez-vous pour que je passe le voir.

Debout derrière moi, Hans me montre du doigt, par-dessus mon épaule, les

créations de van Kessel, ce que le maître hésite à faire en personne, par crainte de paraître immodeste. Une véritable splendeur, un raffinement jusque dans le moindre détail...

Il y a deux autres personnes dans la pièce : Dezi Conran, une petite bonne femme aux doigts agiles occupée à coudre une jupe avec une rapidité surprenante, et la femme de van Kessel.

Nous sommes dans les sous-sols d'un immeuble d'appartements du Lower East Side, juste en face du Tenement Museum où l'on peut encore voir les logements minuscules qui abritaient au siècle dernier des familles de dix personnes. En cent ans, rien n'a vraiment changé. L'endroit où nous sommes est à peine plus vaste, et bien qu'officiellement seuls van Kessel et sa femme habitent ici, Dezi et Hans quittent rarement la pièce. Sans compter les sept mannequins en plastique... Ça fait beaucoup de monde !

Après avoir passé des heures à étudier les tissus, les croquis, les points et les idées du maître pour sa prochaine collection, je propose de remonter en surface pour prendre une petite collation.

Dehors, le mercure n'a cessé de grimper, et les sous-sols n'ont pas été épargnés. Je sens la sueur dégouliner le long de mon dos et autour de mon cou.

Pieter choisit de rester tout près de l'atelier, dans un restau branché aux allures de wagon-restaurant, toujours bondé le soir et le week-end. Mais nous sommes au mois d'août, à 3 heures de l'après-midi, en pleine fournaise... Les tables sont vides et le patron nous invite à nous asseoir avec un sourire absent. On entend de la musique techno en bruit de fond, un peu trop fort...

— Si le prochain défilé se passe bien, il va falloir trouver un commanditaire, annonce Hans. Mais il nous faut quelqu'un de confiance, qui n'utilisera pas des tissus de qualité médiocre et qui laissera Pieter contrôler la création.

Pieter sourit timidement. Même à table, sa modestie ne l'a pas quitté.

— Inutile de brûler les étapes. Nous verrons comment les choses se passent en novembre. Il sera toujours temps de chercher des commanditaires à ce moment-là, si nécessaire.

Avant de s'installer chez Barneys, les créateurs doivent trouver un investisseur pour asseoir leur solidité financière. Ce n'est qu'après qu'ils peuvent enfin fabriquer leurs modèles, les distribuer dans les grands magasins et les vendre aux femmes à la pointe de la mode. C'est la seule façon de se créer un label. La serveuse vient prendre les commandes, mais je fais à peine attention à elle. Je suis bien trop occupée à griffonner des notes dans mon carnet qui contient diéjà

mes croquis du Metropolitan et les traces de mes entretiens téléphoniques avec les anciens équipiers de van Kessel. Comme la fille insiste, j'opte pour un hamburger.

Tandis que la serveuse s'éloigne, je demande à mes voisins s'ils ont déjà reçu de quelconques marques d'intérêt. Pieter secoue la tête, mais Hans saute sur l'occasion pour me parler des premières réactions qu'ils ont rencontrées.

Tout est fondé sur le principe de la reconnaissance. Il leur faut absolument amener la presse et les acheteurs à assister à leur prochain défilé, car ce sont eux qui vont créer la demande.

Hans lâche quelques noms de gros investisseurs. En écoutant, je sens l'excitation me gagner. Pieter, Hans, des vêtements de rêve, c'est tout un système en marche... dans trois mois, six mois peut-être, le nom de van Kessel sera reconnu par tout le monde de la mode. On parlera de lui. Je lui donne un an pour arriver à fabriquer ses modèles et à les vendre chez Bergdorf. Cette saga, c'est un peu la mienne, et il n'est pas question qu'elle m'échappe. En règle générale, *Fashion Victim* ne s'intéresse aux créateurs que si leurs modèles sont portés par des gens connus. Mais je refuse de me laisser décourager par cette réalité. Je vais rédiger un projet et le soumettre à Marguerite. J'ai déjà une foule d'idées qui me trottent dans la tête... Je vais faire un papier maintenant, et un autre dans un an, pour étudier les effets du succès sur un créateur de mode et son entourage.

Lorsque je quitte les deux hommes, deux heures plus tard, j'ai du mal à garder mon calme. Je commence déjà à écrire « mentalement » des bribes de texte, en rêvant de faire du « jamais vu », de sortir des sentiers battus.

Rendre compte du parcours de Pieter van Kessel sur un an, ça ne m'intéresse pas. Je veux le suivre tout au long de sa carrière, rédiger chaque année un article sur le thème « un an après... », comme on le fait pour les sextuplés.

41.

Une complice de choix

Delia vient dans mon bureau pour m'assurer de son entière coopération.

— Alex ma briefée sur ton plan, et je tiens à ce que tu saches que je suis prête à servir la cause. Si tu as besoin de moi, surtout, n'hésite pas.

Elle m'annonce ça en claironnant. L'idée que les murs — ou les cloisons — pourraient avoir des oreilles ne l'a même pas effleurée...

Je lui fais comprendre d'un geste qu'elle pourrait commencer par parler plus bas... Je ne veux pas courir le risque qu'Allison l'entende, bien qu'elle ait pour l'heure d'autres préoccupations. Elle est assise à son bureau, en pleine conversation sur le bœuf braisé. (« C'est exactement ce que je croyais. J'étais certaine que je n'aimerais pas ça. Mais tu devrais essayer, je t'assure! C'est un vrai délice. »)

Je dois absolument éviter qu'Allison entende parler de son plan comme s'il s'agissait de *mon* plan...

Je jette un regard circulaire pour m'assurer que Kate et Sarah ne sont pas dans le coin, et je murmure :

— Je préfère qu'on sorte pour parler. Viens.

Elle me suit en silence, mais je sens qu'elle a beaucoup de mal à se retenir de parler. Dès que nous mettons le pied dans l'ascenseur, la voilà qui ouvre la bouche... Je lui intime de se taire d'un vigoureux signe de tête.

J'attends que nous nous retrouvions dehors en plein soleil pour m'expliquer :

— Désolée de jouer les James Bond, mais j'ai toujours soupçonné les ascenseurs d'être truffés de micros.

Nous nous asseyons près de la fontaine qui fait face à notre immeuble où des centaines de gens suent sang et eau dans leurs costumes cravate...

— Tu n'as pas à t'excuser. On n'est jamais trop prudent ! Principe n° 1 : prendre trop de précautions est la meilleure chose qui soit. Principe n° 2 : j'ignore si ces gardes dans le couloir peuvent entendre quelque chose, mais en tout cas ils ont des yeux pour voir ! Une fois, j'ai retiré mes bas en descendant, et quand je suis sortie au premier étage, j'ai eu droit à quelques sifflets. Apparemment, ils avaient apprécié.

Il faut comprendre la prudence de cette fille. Elle vient de passer deux années à dissimuler — avec succès — des choses à tous ceux avec qui elle a bossé...

— Pourquoi ne pas utiliser les toilettes ?

L'homme assis près de moi est en train de savourer un sandwich au thon particulièrement relevé... Du coup, je me penche en arrière pour respirer l'odeur fraîche du chlore, mais mon mouvement a été un peu brusque, et j'ai failli tomber à l'eau. La fontaine d'Ivy Publishing est tout ce qu'il y a de plus sobre. Pas de statue, pas de cascade ni de jeux de lumière qui en jettent plein la vue et font penser que le circuit d'eau est détraqué. Il n'y a guère qu'à Noël qu'ils font des efforts... L'alimentation des trois misérables jets d'eau est coupée et le bassin est

vidé pour accueillir un immense sapin.

— C'est plus rentable. Je m'efforce toujours de faire plusieurs choses en même temps, mais ce n'est pas toujours évident. Il y a souvent des impondérables.

Delia n'a pas du tout le look *Fashion Victim*. Elle porte des fringues très soignées, pratiques et pas très ruineuses — jupe Gap bleu ciel qui arrive au genou et T-shirt Bradlee en coton bleu foncé. Pas la moindre touche de fantaisie qui fasse un peu tendance... En plus, ce n'est pas une fervente adepte du maquillage et elle porte ses longs cheveux noirs nattés dans le dos. Elle transporte toujours une sorte de sacoche en box, le genre de truc que les parents achètent quand on est reçu au bac. Avec ses initiales dessus, s'il vous plaît! Gravées en Helvetica sur le fermoir en plaqué or.

Quand on voit Delia, deux mots vous viennent immédiatement en tête : raisonnable et efficace. Je l'imagine très bien enlever son collant dans l'ascenseur pour gagner du temps ! Je suis même étonnée que quelques sifflets de mecs en chaleur aient pu l'arrêter...

Avant d'aborder les choses sérieuses, je fais une rapide reconnaissance des lieux. Je me tords le cou à droite et à gauche du dégustateur de thon pour m'assurer qu'il n'y a dans les parages aucun employé du journal en train de prendre sa pause déjeuner, ou de se fumer une petite cigarette. Mais je ne vois aucun visage familier.

— Donc Alex t'a parlé du plan ?

Par prudence, je parle à voix basse. Il faut toujours se méfier. Nous sommes juste en face de l'immeuble, et Jane, Allison ou Marguerite peuvent très bien arriver à l'improviste.

— Oui. Et je trouve ce plan absolument génial. D'ailleurs, je te trouve géniale, s'enflamme-t-elle soudain.

Enfin, quand je dis « s'enflamme », je ne suis pas sûre que le terme soit bien choisi : Delia est incapable d'exubérance.

— Le plan n'est pas de moi. C'est celui d'Allison. Elles m'ont juste mise dans le coup pour que je les aide.

Je ne tiens pas du tout à ce qu'on m'envoie des fleurs pour des choses que je n'ai pas faites. Sur le dos des autres.

Mais Delia n'écoute pas... Elle est en train de fouiller dans sa sacoche et en tire un classeur à soufflet qu'elle me tend. Il est épais et pèse une tonne. Je m'y

attendais si peu que j'ai failli le laisser tomber.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mon dossier sur Jane, dit-elle en se délectant du dernier mot.

Je ne m'attendais pas à ça.

— Tu as un fichier sur Jane !

Elle me regarde d'un air perplexe derrière ses lunettes à montures en écaille.

— J'en ai un sur tout le monde.

— Sur tout le monde ?

— Bien sûr.

Apparemment, elle trouve ça très naturel. J'avais tendance à croire que c'était une activité réservée au FBI...

— Donc, tu en as un sur moi ?

— Evidemment.

— Et sur Carter ?

C'est le type qui distribue le courrier et répare la machine à café quand on n'a plus d'eau chaude.

— Absolument.

Je la regarde, effarée, en m'efforçant de digérer l'information. Que Delia Barker, celle qui tire plus vite que son ombre, dissèque mes faits et gestes dans son calepin Nancy Drew, ça ne m'inquiète pas outre mesure... Mais cette fille m'épate. Non seulement elle abat son propre boulot et celui de Keller, mais elle fait aussi celui de Edgar J. Hoover et d'une brigade d'agents très spéciaux triés sur le volet. C'est le prototype même de la surdouée. Quand je la regarde là en train d'effacer les plis (imaginaires) de sa jupe impeccable, je me demande ce que je fabrique dans le monde de l'édition ! Je n'ai pas le quart de la détermination, de la volonté ni même de la curiosité de cette fille...

— Si je te donne mon nom complet et ma signature avalisée par un notaire, tu peux me donner un exemplaire de mon dossier ?

— Non!

— Tu es dans l'obligation de le faire, conformément à la loi sur la Liberté de l'Information, non?

Delia sourit.

— Cette loi ne s'applique qu'aux entités dépendant du gouvernement. Je ne

suis qu'un simple citoyenne.

Essayons une autre tactique.

— Si tu me montres le mien, je te montrerai le tien.

Bien que je ne sache pas précisément ce que contient ce type de dossier, je pense être capable d'en boucler un pas trop bancal d'ici à la fin de la journée.

Mais elle n'a pas du tout envie de jouer les marchands de tapis et ignore ma proposition.

— Je viens juste d'en commencer un sur Marguerite. Je te le donnerai dès que possible. En règle générale, j'attends deux mois avant de compiler l'information. Je n'ai pas le temps de faire des dossiers sur tout le monde, il a bien fallu que je me fixe des limites, dit-elle en haussant les épaules, comme si elle s'excusait auprès de tous ceux dont la vie privée lui restait étrangère. C'était la solution la plus pratique. Mais compte tenu des circonstances, je pense que la démarche la plus logique est de faire une exception pour Marguerite.

— Bien sûr !

Comme si la solution la plus pratique était d'avoir des fichiers sur tous ses collègues !

J'ouvre le classeur et j'en extrais une pile de papiers. La plupart sont des photocopies et des pages déchirées de magazines. Je commence à feuilleter le tout, en observant quelques pauses pour bien m'imprégner des gros titres. Il y a tellement de choses à lire que j'ai de quoi m'occuper pendant une semaine ! Je me sens un tantinet dépassée...

— Les infos sont classées par ordre chronologique, depuis le compte-rendu de notre première réunion à deux. Je ne sais pas s'il y a quelque chose d'utile là-dedans, mais je voulais quand même que tu l'aies, au cas où...

Elle éclate d'un rire léger et tire de nouveau sur sa jupe comme pour la défroisser.

— Je trouve ça très excitant. N'hésite surtout pas à m'appeler si tu as besoin d'aide.

— Entendu. Et encore merci pour tous ces renseignements. Ne t'en fais pas, j'y ferai très attention. J'éviterai de renverser du café dessus...

J'envisage un instant de lui rappeler que l'idée du complot ne vient pas de moi, mais je me ravise. Je n'ai pas envie qu'elle s'imagine avoir confié le dossier sur Jane à la mauvaise personne.

— Je ne m'en fais pas. De toute façon, ce ne sont que des copies. Les

originaux sont chez moi.

Elle jette un coup d'oeil sur sa montre et se lève.

— Bien, il faut que j'y aille. Alex... (elle écrit le nom avec le doigt, en insistant lourdement sur les guillemets) a une téléconférence avec quelques publicitaires de la Côte Ouest dans dix minutes.

L'homme au thon a fini par partir, et la journée m'apparaît soudain particulièrement propice au farniente, mais je me lève à mon tour.

Je ne peux m'empêcher de poser à Delia une question qui me brûle la langue :

— Comment arrives-tu à faire ça ?

— A faire quoi ?

— Prendre la place d'Alex sans que personne n'ait le moindre soupçon.

Elle éclate de rire.

— C'est grâce à lui. Il s'est arrangé pour être odieux avec tout le monde, et ça m'arrange autant que lui. Personne ne veut jamais lui adresser la parole, et quand je leur dis qu'il ne peut pas participer à une réunion mais qu'il m'envoie pour le représenter, chacun pousse un soupir de soulagement ! Personne ne s'est jamais plaint.

La cabine de l'ascenseur arrive. Bien que nous soyons seules, nous restons muettes comme des carpes.

On n'est jamais trop prudentes !

42.

Phase 3

Le mercredi matin, Alex Keller m'appelle à la première heure pour m'annoncer que les choses sérieuses ont commencé.

— Tout marche comme prévu. Hier, à 18 heures, Delia a soumis la liste des festivités de novembre à Jackie.

La chute annoncée de Jane le plonge dans un état d'excitation incroyable. Quand je pense que j'ai dû le faire chanter pour l'obliger à participer à la combine, c'est très surprenant !

Je ne peux m'empêcher de lui en faire l'observation tout bas.

— Quel chantage? Vous vous êtes écroulée dès que j’ai amorcé ma contre-attaque... Je pense que vous devriez continuer à travailler dans l’édition. De toute évidence, les jeux de la guerre ne sont pas votre point fort !

— Mais ce n'est pas la guerre.

Keller éclate de rire.

— Parce que pour vous, remettre cette liste à Jane, ce n’est pas une déclaration de guerre ?

— Non. Pour la bonne raison qu’il y a eu d'autres choses avant. La première attaque, je l'ai portée en « laissant tomber par mégarde » une note sur son bureau.

— Bref, de toute façon, je ne peux pas m'empêcher de me réjouir. Et si jamais j'avais eu la moindre velléité de faire un pas en arrière, j'aurais changé d'avis rien qu'en voyant la réaction de Delia. Il est très possible qu’elle souffre d’être dans mon ombre bien plus qu'elle ne veut le montrer.

Je repense au tiroir de Delia, bourré de fichiers sur ses collègues.

— Ne le prenez pas mal, mais je la soupçonne de détester être dans l'ombre de qui que ce soit.

— Que voulez-vous, elle est comme ça. Très ambitieuse. Et elle fait ce boulot bien mieux que je ne l'ai jamais fait. La liste de novembre n'était pas censée être au point avant deux semaines, et je n'aurais jamais été capable de rassembler les éléments aussi vite qu'elle. J'ai horreur de discuter avec les gens de la pub.

— Si je comprends bien, mieux vaut vous consacrer à l'architecture.

— Tiens, ça me fait penser qu’il serait temps que je parte. J'ai déjà pris pas mal de retard car j'ai dû emmener Quick se promener, ce matin. Une très, très longue promenade!

— Toujours aucune nouvelle de Kelly?

Je pose la question, mais je n'ai aucun remords. Une très, très longue promenade, pour Quick, ce n'est jamais que se tenir assis dix minutes de plus à l'ombre. Autant rester dans l'appart.

— Non, aucune. Un ami m'a donné une autre adresse, mais j'ai comme un pressentiment que ça ne marchera pas.

— Tiens, et pourquoi ça ?

— Le type s'appelle « Killer ». De toute évidence, ses parents ont essayé de

nous mettre en garde...

— Attendez, ça doit être un surnom...

— Alors là, c'est encore pire... On dirait qu'il nous fait part de ses intentions !

Pour un ours mal léché qui grogne quand on s'approche trop de sa tanière, Keller est un bavard super sympa.

— Je croyais que vous deviez partir...

— C'est vrai, je file. Mais avant, je voulais juste m'assurer que vous n'étiez pas prise demain soir.

— Comment ça?

Attention, le terrain devient instable. Rappelle-toi, ma fille : côté cœur, pas facile de t'approcher. Affectivement inaccessible !

— J'ai un plan.

— C'est vrai?

— Oui, pas aussi génial que le vôtre, bien sûr, et qui n'entraînera pas la destruction totale d'un autre être humain. Mais ça peut quand même être amusant. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas, ce n'est pas *mon* plan, dis-je suffisamment fort pour qu'Allison puisse m'entendre (si elle écoute...). L'idée n'est pas de moi.

— Quoi?

Je suis tentée de tout lui expliquer. De lui dire que le génie du mal, celle qui a fomenté ce complot pour renverser Jane, c'est Allison Harper. Et que je ne sors qu'avec des hommes dont je n'ai rien à faire!

Mais je préfère m'abstenir, et j'accepte de le retrouver à 19 h 30, au bar de l'Isabella.

43.

Le piège se referme

Jane m'appelle dans son bureau. Dès que j'arrive, elle lève le nez, me dit de m'asseoir et commence à me poser des questions sur ma famille. J'ai soudain les sens en alerte. Non seulement son comportement est bizarre, mais par rapport à son attitude habituelle, c'est carrément le jour et la nuit ! A se demander si Jane

n'a pas subi une lobotomie au cours des dernières heures...

— Et vos parents, comment vont-ils ?

— Très bien, merci.

J'étudie soigneusement mes réponses, en essayant de ne laisser transparaître aucun trouble dans ma voix.

— Ils sont toujours en Floride ?

Raté! Jane dit n'importe quoi! Elle ne connaît rien de rien sur ma famille.

— Euh, non, dans le Missouri.

— Bien, bien.

Un ange passe. Jane me dévisage avec un regard d'une telle intensité que je ne tiens pas en place sur mon siège.

Si j'étais dans le cabinet d'un médecin et si Jane était cancérologue, je m'attendrais d'une seconde à l'autre à ce qu'elle me dise que la tumeur est inopérable !

— Vig, depuis combien de temps êtes-vous mon assistante ?

Je connais la réponse, bien sûr. Mais je me sens toujours aussi mal à l'aise.

— Deux ans.

— C'est exact, deux ans.

Elle quitte sa chaise et vient s'asseoir à côté de moi. Nous voilà toutes les deux de l'autre côté du bureau, du côté « visiteurs ». Sur un pied d'égalité... enfin presque.

— Et pendant ces deux ans, nous avons fait équipe et tissé des liens fondés sur le respect mutuel et l'amour du travail bien fait.

Personnellement, je n'ai jamais entendu prononcer l'expression *respect mutuel* dans cette pièce! Du coup, mon angoisse se change en peur. J'ai l'impression que Jane va me demander quelque chose, un service personnel qu'on ne demande généralement qu'à un ami très proche. Aider quelqu'un à accoucher sans douleur, par exemple !

— C'est vrai, dis-je d'un ton aimable, tout en me tortillant sur ma chaise.

Mine de rien, je glisse les mains derrière le dos. On ne sait jamais, des fois qu'elle aurait l'intention de me serrer la main...

Je me suis inquiétée pour rien. Finie l'égalité. Jane se lève et s'adosse à son bureau.

— Je pense que le moment est venu de parler promotion.

Je trouve anormal de consulter des subalternes pour des décisions de ce genre, mais ça ne me surprend pas. Depuis mon entrée dans cette pièce, rien ne se passe normalement.

— A qui pensez-vous ?

— Mais à vous, bien sûr! dit-elle avec un sourire pincé.

Annoncer des bonnes nouvelles, ce n'est pas tellement son truc.

C'est un tel choc pour moi que je ne trouve rien à dire. Je la regarde d'un air ahuri, les yeux grands comme des soucoupes.

— Que pensez-vous du poste de rédactrice senior ?

Ce que j'en pense? Mais c'est génial. La meilleure chose qui pourrait m'arriver !

— C'est bien.

Jane retourne à son bureau et réintègre son fauteuil pivotant en cuir noir.

— Je vais demander à Jackie de s'en occuper. Maintenant, j'aimerais que vous meniez à bien une première mission pour moi : appelez l'agent de Gavin Marshall.

Pourquoi suis-je surprise à ce point ? J'aurais pourtant dû le voir venir.

— Gavin Marshall ?

— Oui, l'artiste qui a créé l'expo *La Perfection Magnifiée*. Appelez son agent, et dites-lui que nous voudrions le rencontrer pour discuter d'une éventuelle couverture de l'événement par *Fashion Victim*...

— Mais Marguerite m'a dit de...

— Vig, vous êtes rédactrice senior, à présent. Vous avez autre chose à faire que des courses pour cette femme. Mais bien entendu, si c'est cela que vous préférez, je peux toujours dire à Jackie de ne pas...

— Non, pas du tout. Ce ne sera pas nécessaire.

Il faut dire que la menace était claire, non ?

— C'est bien mon avis. Il vous suffit de dire à Marguerite que l'affaire a tourné court...

Elle a un petit sourire satisfait. Une expression que je lui connais bien.

Bon, puisqu'il faut jouer le jeu, jouons-le jusqu'au bout.

— Comment ça, tourné court ?

— Eh bien oui, vous dites que vous avez appelé son agent, et que cela ne les intéresse pas. Point final.

Si Marguerite s'intéressait réellement à Marshall et à ses créations, ce n'est pas ça qui l'arrêterait! Heureusement pour Jane — ou plutôt malheureusement pour elle —, Marguerite ne sait même pas que ce monsieur existe.

— Très bien.

— Parfait. Donc vous vous chargez d'organiser la réunion. Voyez avec Jackie mes disponibilités, mais je veux que cette rencontre ait lieu le plus vite possible. Nous sommes déjà en train de travailler sur le numéro de décembre...

Elle décroche son téléphone, une façon de me faire savoir que l'entretien est clos. Quiconque à sa place aurait pris la peine de me dire au revoir, mais Jane a d'autres chats à fouetter.

J'ai déjà la main sur la poignée de la porte quand elle me rappelle.

— Vig! Surtout, pas un mot de cela. Pas le plus petit mot, vous m'entendez? Je détesterais devoir vous rétrograder au poste de rédactrice adjointe.

Je la rassure et je quitte le bureau.

44.

Nouvelle résolution : changer de genre...

Les bouquins de Maya sont remplis de cadavres... Que ce soit dans le métro, dans les thermes romains, ou enfouis aux fins fonds des placards d'appartements à louer... Elle les disperse à droite à gauche puis s'amuse à laisser le lecteur, qui ne se doute de rien, faire ces macabres découvertes.

Elle laisse les pauvres témoins sans indices buter sur des corps, et oblige le détective amateur le plus insignifiant qui sommeille en chacun d'eux à découvrir l'assassin.

Voilà le style de livres qu'elle écrit. Les gens comme vous et moi adorent tester leur courage en jonglant comme ils peuvent avec les morts !

Seulement voilà, ses livres ne se vendent pas.

— Tu comprends, ils ne sont pas assez mystérieux pour être des thrillers et, en même temps, ils sont trop mystérieux pour être des romans dans la plus pure tradition. En fait, ce sont des hybrides. Des sortes de griffons métissés qui ne trouvent pas leur place.

Nous sommes attablées au bar du Paramount pour noyer le chagrin de Maya qui pleure la perte de son agent.

Et quand elle a trop bu, elle pleurniche facilement. ..

Maya a choisi d'écrire ce type de livres parce qu'elle pensait que c'était un genre facile. Facile à écrire (pensez donc, des intrigues toutes faites sur le même moule !) et facile à vendre (des marchés tout trouvés !).

Ça, c'était avant de se rendre compte qu'elle n'était pas capable d'en écrire un. Parce qu'il ne fallait à aucun prix dévier des bonnes vieilles recettes du genre, et que le côté « cherchons le meurtrier » était difficilement compatible avec de grands développements psychologiques.

— Je vais écrire une histoire d'amour, déclare-t-elle en ouvrant son sac.

Elle en sort un sandwich jambon-fromage, une bouteille de *super juice* — un cocktail de jus de fruits excellent pour la santé — avec un sachet de chips et un gâteau au chocolat fourré à la crème. C'est tout à fait le type de déjeuner que votre mère vous préparait quand vous alliez à l'école. Il ne manque que la pomme pour compléter l'inventaire!

Mon repas à moi est moins impressionnant : un sandwich au beurre de cacahuète et à la confiture, pas d'autre plat, pas de boisson, pas de dessert.

— Pourquoi une histoire d'amour?

— Parce que les romans d'amour sont nuls.

Vous parlez d'une explication! Elle a toujours les yeux très rouges, mais ils ne sont plus enflés et ne larmoient plus. Les gouttes que le médecin lui a prescrites commencent à faire de l'effet.

Bon, revenons à nos moutons.

— Qu'entends-tu par « nuls » ?

— Attention, ils ne le sont pas tous — certains sont même pas mal du tout —, mais on en publie beaucoup trop chaque mois, alors la qualité ne suit pas toujours. C'est ce qui arrive lorsqu'on augmente le nombre d'équipes de base-ball de première ligue, dit-elle en clignant des yeux à cause du soleil.

Nous déjeunons sur un banc près de l'entrée de Central Park, juste en face de l'hôtel Plaza, de l'autre côté de la rue. On voit de malheureux chevaux charger et décharger leur lot de touristes.

Ça, c'est nouveau. Voilà que Maya nous parle par métaphores, maintenant! Et sportives, en plus... Je n'étais pas habituée à ça.

— Et que se passe-t-il quand on augmente le nombre d'équipes ?

— On ne sait plus où sont les bons lanceurs de balle.

Ces termes me disent vaguement quelque chose, j'ai dû lire un article ou deux dans un journal ou un magazine. Mais pour moi, c'est de l'hébreu!

— Ah bon!

— La demande est telle que la qualité ne peut pas suivre à tous les coups. Je suis sûre que je peux pondre quatre cents pages en deux mois. Ça ne devrait pas être difficile.

— Non. Mais tu ne devrais pas te lancer là- dedans.

— Pourquoi?

— A cause de tout ce bla-bla sur le marché saturé des romans d'amour. Tu perds ton temps.

Je suis horrifiée à l'idée que Maya puisse pondre quatre cents pages et passer deux mois à faire quelque chose dont elle se fout éperdument.

— Mais pourquoi est-ce que je perdrais mon temps ?

— Ça ne marchera pas.

Maya n'est pas contente. Mais alors, pas contente du tout! Quelques miettes de pain en profitent pour s'échapper de sa bouche...

— Et pourquoi, s'il te plaît?

— Parce que tu n'y connais rien...

— Mais qu'est-ce qu'il y a à connaître ? Un homme et une femme tombent amoureux. Point barre.

— Tu méprises ce style de littérature. Ça se sent.

Elle hausse les épaules.

— Avoue que je n'ai pas tort!

— C'est bien ce que je disais !

Ma logique ne la convainc pas.

— Sois plus claire.

— N'écris pas de roman d'amour. Ni de pseudo-thriller. Contente-toi d'écrire *un livre*.

— Mais c'est ridicule! dit-elle en plongeant dans son sac de chips.

— Pourquoi?

Maya ne répond pas, mais ça ne me surprend pas. Nous en avons déjà discuté si souvent... Chaque fois, elle se retranche derrière un mur de silence, mais je sais exactement ce qu'elle pense. Ecrire de la fiction, c'est facile : on suit scrupuleusement une recette qui a fait ses preuves, on fait de son mieux, et même si au final on n'arrive pas à la cheville de tous ceux qui ont enchanté notre adolescence — E.M. Forster, Christopher Isherwood, Virginia Woolf — ce n'est pas très grave. Parce que personne n'attend rien de vous.

C'est vrai, écrire ce type de bouquin est facile. A condition de le faire avec un minimum de conviction, de s'assumer en tant qu'écrivain. Et ça, c'est beaucoup plus compliqué !

— Il faut arrêter tout ça, dis-je après un long silence. Tes grandes résolutions, ce culte de la précipitation, cette idiotie de vouloir sans arrêt passer d'un genre à l'autre. Il serait peut-être temps de te concentrer sur ce qui est important pour toi.

Je sens que je commence à m'échauffer. J'ai contenu mon impatience trop longtemps : ça va exploser.

— Je sais que c'est dur, et que ça fiche la trouille — j'ai mis presque deux jours entiers pour trouver le courage d'appeler van Kessel pour cette fameuse réunion — mais tu dois le faire !

Voilà que je me cite en exemple, maintenant ! Vig Morgan, celle qui concentre toute son énergie vers son objectif. Le modèle à suivre pour avancer dans la vie.

Maya reste silencieuse. Elle croque ses chips en me regardant d'un œil triste de cocker. Puis elle me lance :

— Et que dirais-tu d'un roman historique, l'Angleterre au début du dix-neuvième siècle, par exemple ? Je pousse un soupir à fendre l'âme.

45.

Le dossier secret de Jane

Avant de me confier le dossier de Jane, Delia l'a parcouru pour censurer les passages qu'elle ne voulait pas que je lise. Par endroits, on dirait une lettre envoyée du front en 1941 par un ancien combattant : les pages sont criblées de taches, pour cacher les mots. Tout ce qui pourrait nous révéler où sont stationnées les troupes est rayé au feutre noir. Pourtant, rien là-dedans ne me

paraît relever du secret d'Etat, et je n'arrive pas à comprendre la logique de Delia. J'essaie de jouer aux devinettes, de trouver une grille de décodage, mais ça ne donne rien. Il n'y a aucune logique... Delia est comme Yossarian, le héros de *L'Attrape-Nigaud* qui s'amuse à censurer le courrier de ses frères d'arme pour tromper son ennui!

Le dossier est à quatre-vingt-dix pour cent d'un ennui mortel ! Du bavardage de salon. J'ai beaucoup de mal à garder les yeux ouverts. En lisant le discours de Jane à la Women's Editorial Society, qui lui a décerné le très envié *Helen award* pour *Best Magazine*, je commence à piquer du nez et c'est le téléphone qui me réveille. Je me passe un peu d'eau froide sur le visage et je me ré-attelle à la tâche. Rien à faire ! Le discours de remerciements fait plus de sept pages, et je n'en peux plus de ses manifestations de gratitude envers ses consœurs ! Une véritable avalanche de mots...

D'ailleurs Jane n'est la sœur de personne. Elle est fille unique, et je ne la vois pas jouer avec les autres.

Tiens, tiens ! Voilà qui me paraît déjà plus intéressant... Un petit classeur rempli de reçus, de factures et notes de frais. Quelques minutes me suffisent pour entrevoir la vérité : Jane n'a pas cessé d'escroquer la société.

Toutes les chaises de son appart, toutes ses lithographies de Picasso, ses fringues, tout a été payé par le groupe Ivy Publishing. C'est *Fashion Victim* qui règle la note quand elle part tous les ans pour deux semaines à Bornéo, et c'est encore *Fashion Victim* qui casque pour ses séances chez le coiffeur, ses massages, et pour qu'elle se fasse raboter les talons une fois par semaine !

Les déjeuners, les voyages, les spectacles à Broadway, tout est aux frais de la société ! La seule chose qu'Ivy Publishing ne paie pas, c'est la pension ultrachic de l'Upper East Side où elle a mis ses enfants. Mais à mon avis, ce n'est qu'une question de temps... D'ici à un an ou deux, elle va convaincre le service compta que sa fille joue un rôle important dans le développement du magazine. Que sa jeunesse et son sens inné de la mode permettent de rester à la pointe de la modernité !

— C'est dingue, toutes les infos qu'il y a là-dedans ! dis-je à Delia. Pourquoi ne les as-tu pas utilisées ?

Je suis venue la retrouver à la cafétéria. Nous sommes debout devant la section « Plats exotiques », une série de plateaux généralement garnis de haricots frites réchauffés et de bœuf haché à la sauce *taco*. Thème du jour : la cuisine méridionale.

— J'ai essayé. Mais c'est comme avec la poêle Tefal, ça n'attache pas !

— Tu as essayé !

Elle se sert quelques cuillerées de maïs.

— Oui. Il y a un an, j'ai laissé traîner certains des documents chez Bob Carson, au service financier. Mais il ne s'est rien passé. Quand il a vu que *Fashion Victim* avait payé son lifting, il n'a pas bougé un cil !

— C'est pas vrai, un lifting ?

— On dirait que ça t'a échappé. Elle l'a fait passer dans une note de frais avec la mention « massage ».

— Sans blague ?

— Je t'assure ! C'est ce qu'on appelle « arranger » la vérité.

Elle prend un morceau de poulet frit et me lance un curieux regard.

— Tu étais son assistante. Ce n'était pas toi qui étais chargée de ses notes de frais ?

Je hausse les épaules.

— Si tu crois que je faisais attention à tout ça! Elle aurait pu essayer de se faire rembourser la Statue de la Liberté, je ne m'en serais même pas aperçue. Mais dis-moi, comment t'y es-tu prise pour passer l'info ?

— J'ai laissé traîner les papiers dans sa corbeille pendant que personne ne regardait.

Elle tient à la main une cuiller pleine d'*okra* frit et me demande si j'en veux d'un simple regard. Non, merci. C'est vrai que je viens de faire avec elle toutes les étapes du parcours de cuisine internationale, mais je n'ai absolument pas faim. Je viens de déjeuner avec Maya, et je ne me suis arrêtée au second étage que pour prendre un dessert...

— Et il n'a pas bougé ?

— Penses-tu ! Et quand j'ai glissé les documents qui prouvaient qu'elle vendait des meubles appartenant à la société et qu'elle empochait le fric... toujours aucune réaction ! J'ai essayé à plusieurs reprises, mais ils s'en fichent pas mal. Elle doit avoir ses propres règles de comptabilité... Tu comprends maintenant pourquoi je suis si enthousiasmée par ton projet. Il est vraiment temps que quelqu'un d'autre mette les pieds dans le plat.

— C'est clair.

J'essaie de digérer la nouvelle : Delia a essayé de se débarrasser de Jane à peu

près autant de fois que la CIA a tenté de le faire avec Castro !

Delia prend son plateau rempli de produits du terroir du Sud et se dirige vers les caisses.

— Je suis excitée comme une puce ! Je crois que ça peut marcher. C'est peut-être la balle d'argent qui pourra enfin abattre Jane.

Je la regarde s'en aller avant de prendre un dessert au *rice krispies*, et je passe à mon tour à la caisse.

46.

Un simple rendez-vous

Keller veut m'initier à la *square dance*.

Nous pénétrons dans une vaste pièce qui ressemble à une cafétéria de collège. L'odeur est la même. Nous nous trouvons dans les caves d'une église, au coin de Broadway et de la 86e. Des guirlandes rouges et vertes décorent le plafond, comme si c'était Noël.

— Mais je ne sais pas danser ce truc!

Il me prend par la taille et me guide vers la table où l'on vend les tickets d'entrée. Il dépose ses dix dollars. Le caissier les met dans un coffre-fort miniature.

— Vous allez voir, ça va aller. Il suffit de savoir compter jusqu'à deux.

Je ne suis pas certaine d'en être capable. La dernière fois que je me suis retrouvée sur une piste de danse, c'était il y a vingt-deux ans, à un spectacle de Brownie. Je me souviens que mon père m'accompagnait, mais le reste est très flou. Si je n'avais pas rapporté de cette soirée un bandana bleu marine, que j'ai toujours d'ailleurs, je crois que j'aurais définitivement chassé ce souvenir de ma mémoire.

— Je ne suis encore jamais allée à un bal pour les oeuvres sociales de la paroisse, dis-je en jetant un coup d'oeil autour de moi. Est-ce que la recette revient aux orphelins ?

Au fond de la pièce, un orchestre se met en place. Un petit homme courtaud et fort en bedaine, au menton orné d'un bouc, est en train de gratter sa guitare.

Keller me prend la main et m'entraîne vers la table qui fait office de bar.

— J'ignore s'il y a des orphelins et où va l'argent. Vous savez, c'est aussi une première pour moi. Que voulez-vous boire ?

La soirée ne fait que commencer, mais j'ai déjà pris deux gin tonics, le premier en attendant Keller et l'autre en bavardant avec lui. Après deux boissons fortement alcoolisées, la sagesse voudrait que je lui demande un Coca. Mais je n'ai pas envie d'être sage. Je prends une bière. Impossible de danser sans un petit stimulant.

La pièce est encombrée de matériels de promotion : pour MTV, pour l'association des parents d'élèves et celle des personnes âgées... Nous devons nous glisser dans la foule pour dénicher un petit coin tranquille.

— Où avez-vous entendu parler de cette soirée ?

— J'ai lu une annonce dans le journal le *Resident*, m'explique-t-il en avalant une gorgée de bière. Il y a longtemps que je voulais venir à ce genre de manifestation. Quand j'allais en camp d'été, j'étais accro à la *square dance*.

— C'est surprenant.

— Quoi ? Que je me sois débrouillé comme un chef ?

— Non. Ça, je le savais déjà. Je trouve incroyable que vous lisiez le journal de la paroisse.

Il me regarde avec une surprise non feinte.

— Vous ne lisez pas le vôtre ?

— Euh, non.

J'ai l'impression d'être au confessionnal et d'avouer un péché mortel ! Il n'y a pourtant chez moi pas l'ombre d'une pensée impure, mais je me sens encore plus coupable à l'idée de ne même pas connaître le nom du bulletin.

— Où habitez-vous ?

— A Cornelia, entre Bleeker et West 4th.

— Alors c'est le *Villager*.

— Mais, comment le savez-vous ?

— J'ai une véritable passion pour les journaux paroissiaux.

J'éclate de rire.

— Non, sérieusement.

— J'ai habité ce quartier.

Je suis sur le point de lui demander à quelle époque, mais l'orchestre — les

Hog-Tieds — a fini d'accorder ses instruments et s'apprête à démarrer. Je termine ma bière en deux lampées assez impressionnantes, je jette le verre en plastique rouge, et je me présente avec Alex devant un carré à la recherche de son quatrième côté... Je suis tellement stressée que mon estomac fait des nœuds. Je me demande si je ne vais pas vomir. Je lance à mon cavalier un regard qui en dit long.

Alex me presse la main.

— Ça va aller, vous verrez.

Il fait des efforts louables pour me rassurer et pour m'aider. A mon avis, c'est raté, mais je lui décoche quand même un sourire du style : « C'est gentil d'avoir essayé... »

Je regarde les autres danseurs, en tentant de les jauger. Aucun d'entre eux ne semble véritablement à l'aise. La femme qui est juste en face de moi est en train de secouer comme un prunier la main de son partenaire. Elle donne l'impression de ne plus du tout contrôler la situation...

La gêne évidente de tous ces gens me redonne un peu de courage. Quand l'orchestre commence à jouer le premier air, et que le meneur de danse nous demande de marcher vers la droite, je suis presque décontractée.

C'est une danse qui requiert à la fois une certaine grâce dans les gestes et une connaissance absolue de la différence entre la gauche et la droite. Côté grâce, je ne suis peut-être pas très gâtée mais, dans les grandes occasions, j'arrive à me surpasser. En revanche, distinguer la gauche de la droite est pour moi un défi quasi impossible à relever! Dans certaines circonstances — lorsque je m'entraîne sans être obnubilée par le tempo — je peux y arriver. Mais obéir à un type qui vous aboie des ordres au rythme d'un banjo, c'est sans espoir. Je suis obligée d'observer mon partenaire et de le suivre dans la bonne direction. J'ai donc toujours un pas de retard. C'est comme un satellite qui transmettrait l'image avec deux secondes de retard...

— C'est très amusant ! dis-je, profitant d'une pause de l'orchestre.

Je souffle comme un phoque, hors d'haleine. Des gouttes de sueur coulent des deux côtés de mon visage. Voilà une danse qui ne me met pas beaucoup à mon avantage !

— On dirait que ça vous surprend...

Keller me fait monter les marches pour rejoindre la rue. Dans ces sous-sols, l'air est chaud et suffocant. En cette fin de mois d'août, Broadway donne presque une sensation de fraîcheur.

- C'est-à-dire, oui, un peu quand même !
- Femme de peu de foi !
- C'est quand même de la *square dance* !

J'essaie de lui faire comprendre qu'il y a peu de gens que cela amuse, de nos jours.

Keller a la tête d'un prof qui se rend compte qu'il a encore du boulot avec moi !

— Vous voulez une glace ? Je connais un endroit à deux pas d'ici où ils font d'excellents *sundaes*.

Comme il n'est que 22 heures et que ma tête continue de tourner, je dis oui et je le suis jusqu'au Time Café. Nous commandons chacun un *sundae* au chocolat, avec des morceaux de noix en prime.

Keller est drôle, il est gentil et il aime la *square dance*.

Je sens que je tombe... Je suis comme agrippée à une falaise, essayant désespérément d'assurer ma prise pour atteindre le sommet. Mais je me sens tomber à la vitesse grand V...

47.

Crise de jalousie aiguë

Allison veut me prendre ma place.

— Ce n'est pas juste. C'est moi qui ai eu l'idée, et c'est elle qui se décroche une promotion et un bureau gigantesque !

Je suis en train d'empiler dans une boîte mes derniers « outils » de travail : agrafeuse, trombones, ciseaux, Post-it, enveloppes, stylos et punaises, et je ferme le tout avec du Scotch. Mon nouveau bureau n'est qu'à vingt mètres, mais je me crois obligée de tout fermer. Je ne connais qu'une façon de déménager.

— Mais oui, c'est ce que je suis en train de te dire. L'idée était de moi. Nous lui avons juste demandé de jouer un rôle assez mineur, sans grande conséquence. Et là voilà qui retourne la situation à son avantage et me pique le poste de rédactrice senior qui me revenait !

Je me retourne à présent vers l'armoire à dossiers. Il y a trois ans d'archives, là-dedans. Logiquement, je devrais trier les dossiers un à un, et jeter les

documents inutiles. Mais la plupart de ces dossiers ne contiennent que des paperasses inutiles !

— Un vrai hall de gare! Tu te souviens de mon premier appartement ? Eh bien, son bureau est encore plus grand. Oui, même en tenant compte du balcon.

Allison a passé toute la matinée à se plaindre de ma promotion. Dès quelle a trouvé la note d'information sur son bureau en arrivant, elle s'est jetée sur le téléphone et ne l'a plus quitté. Elle doit avoir appelé toutes les têtes connues pour crier à l'injustice. Pendant les rares secondes de relatif silence, on n'entend que le bruit de sa respiration et de ses doigts en train de composer un nouveau numéro.

Christine passe la tête au-dessus de la cloison pour me faire part de sa solidarité.

— C'est une vraie peste, dit-elle en baissant la voix.

Pas besoin de jouer la discrétion... Allison ne peut entendre que sa propre voix.

— Je sais !

Je jette tous mes classeurs dans une caisse en plastique jaune fournie par l'équipe d'entretien. Je préfère trier tranquillement les dossiers dans mon nouveau bureau. En paix !

— De quoi parle-t-elle, je n'ai pas bien compris ?

— Comment ça ? dis-je, la tête ailleurs.

Mon regard tombe sur la pile d'objets promotionnels que j'ai conservés dans le coin de mon box. Est-ce que j'ai besoin d'un ballon de plage avec l'inscription : « Indice élevé de protection solaire » ?

— Elle n'arrête pas de dire que c'est elle qui a eu l'idée du plan. De quel plan peut-elle bien parler ? demande Christine, toujours appuyée contre la cloison.

Plus il y aura de gens au courant de ce plan, moins il aura de chances de réussir... Je lève le bras pour lui proposer le ballon, mais elle me fait non de la tête sans même avoir pris la peine de lui jeter un simple regard. Très bien, allez, poubelle !

— C'est justement ce que je n'arrête pas de me demander. Quel plan ?

Christine supporte les conversations téléphoniques d'Allison depuis presque aussi longtemps que moi.

— Ça m'embête de dire ça, mais je crois que ça ne tourne pas rond dans sa tête.

— Tu crois ?

Cette affirmation me surprend beaucoup, car Christine n'a pas pour habitude de dire du mal des autres. Même pas de Jane.

Elle me chuchote à l'oreille :

— Eh bien, elle n'a jamais été très stable, en tout cas autant que je puisse en juger. Mais depuis une semaine, elle délire complètement, et elle devient agressive. J'ai l'impression qu'elle est schizophrène!

Je m'attendais à tout sauf à ça. Mon premier réflexe est d'éclater de rire, mais je décide d'accueillir ses commentaires avec le respect et le sérieux qui s'imposent.

— Schizophrène?

— Ses discours sont incohérents, comme s'ils suivaient deux idées différentes. En plus, elle est paranoïaque et, quand on l'écoute, on a l'impression qu'elle traverse une crise aiguë de découragement.

Je trouve Christine très bonne dans le rôle de l'avocat général. Bien que je connaisse le fin mot de l'histoire, je suis presque convaincue moi-même. Je ne sais pas quoi dire.

— Tu crois qu'on devrait faire quelque chose ? me demande-t-elle.

— Que veux-tu qu'on fasse...

Pour moi, ce « Que veux-tu qu'on fasse... » se voulait une simple constatation, mais elle l'interprète comme une question.

— Eh bien, intervenir !

Un flash me traverse le cerveau. J'imagine Christine en train de dire : « Calme-toi, tout va bien se passer ! » à une Allison en pleine crise d'hystérie pendant que deux solides infirmiers de l'établissement psychiatrique de Bellevue lui passent la camisole de force !

— Non, je ne pense pas qu'il faille intervenir.

— On pourrait appeler ses parents ?

Elle a l'air sérieusement inquiète, et je me sens coupable d'entretenir cette inquiétude.

— Non, pas encore, dis-je en jouant la montre. Accuser quelqu'un de schizophrénie, c'est sérieux, et il ne faut rien faire sans en avoir une certitude absolue. Je propose qu'on continue de l'observer.

— Mais ça fait déjà un bon moment que je l'observe. Tu es sûre qu'il faille

encore attendre?

Dans quelques jours, Allison devrait se calmer au sujet de ma promotion. Une fois la crise de colère passée, elle continuera à m'en vouloir, mais en silence.

— Je suis formelle.

Elle n'a pas l'air convaincue, mais je la sens prête à suivre mes conseils, au moins pendant quelque temps. Quand elle m'offre son aide pour le déménagement, je la rassure : j'ai le contrôle total de la situation.

48.

Un peu de pub

Ma promotion s'est donc accompagnée d'un nouveau bureau. Jane m'a octroyé l'ancien bureau d'Eleanor, devenu un vrai magasin de stockage. Histoire de m'humilier un peu, je suppose...

La pièce est remplie de vieux numéros du journal — de mars à septembre 2002 — que l'équipe d'entretien a soigneusement entassés dans un coin. Les piles sont tellement élevées qu'elles arrivent à la hauteur de l'interrupteur électrique ! Dès que je fais mine d'approcher, tout se met à vibrer.

Le service de l'entretien m'a promis de revenir demain ou après-demain pour les enlever, mais j'ai des doutes ! Ma promotion m'a l'air aussi solide qu'un château de cartes, et la pile de journaux n'est qu'une concession provisoire. Les magazines sont comme des grains de sable qui vont finir par se nicher dans les moindres recoins.

Mon bureau est deux fois plus grand que celui de Marguerite, et devrait lui revenir de droit ! Je me sens donc un peu embarrassée au moment de frapper à sa porte.

Marguerite m'accueille avec le sourire.

— Vig, entrez ! Félicitations pour votre promotion. Rédactrice senior, c'est magnifique ! Venez, asseyez-vous et racontez-moi tout ça.

Marguerite — ou son factotum, peut-être — a redécoré le bureau depuis mon dernier passage. Les chaises ont toutes leurs quatre pieds et ne grincent plus. Il y a du progrès !

— Vous savez, il n'y a pas grand-chose à dire.

— Vous vous attendiez à cette promotion ? Depuis quand étiez-vous

rédactrice adjointe ?

Elle est très affable mais, sous ce sourire aimable, je sens que son cerveau fonctionne à toute vitesse. Elle essaie d'imaginer de quelle manière mon avancement pourrait précipiter sa chute. Comme c'est effectivement la grande préoccupation de Jane depuis deux semaines, il est difficile de blâmer Marguerite d'avoir des soupçons.

— Un an seulement. Je ne savais même pas que c'était possible. D'habitude, il faut attendre que quelqu'un parte.

— Hmm, oui, c'est bien ce que je pensais. J'imagine que Jane a estimé que vous aviez particulièrement besoin d'être récompensée.

On dirait qu'elle est en train de résoudre à voix haute une équation algébrique :

Générosité de Jane + promotion de Vig = la fin de Marguerite.

Bon, c'est vrai qu'elle n'a pas toutes les données en main, mais elle l'ignore.

— Je suppose.

— De toute façon, quelle que soit la raison de cette décision, je suis sûre que vous le méritez. J'ai tout de suite remarqué que vous étiez une fille très intelligente. Bien, maintenant dites-moi ce que je peux faire pour vous.

— Je voulais discuter avec vous de sujets d'articles.

— Parfait. Je suis tout ouïe.

— Nous avons évoqué la possibilité d'aborder plus de sujets autour de la notion de service.

— En effet, j'ai la liste en ma possession, mais je n'ai pas encore eu le temps d'y jeter un coup d'oeil, dit-elle avec un sourire en guise d'excuse.

Ce n'est pas pour ça que je suis ici. C'est d'ailleurs à peine si j'arrive à me rappeler ce que contenait cette liste.

— En fait, je voulais vous parler d'une idée très différente de celles que nous avons déjà abordées. Ce n'est pas aussi utile que de parler du service, mais c'est moins léger que ce que nous faisons d'habitude.

Intriguée, elle se penche en avant.

— Oui?

C'est le signe d'encouragement que j'attendais...

Je lui parle donc de Pieter van Kessel, en lui expliquant que je pense écrire

une série d'articles sur l'éclosion et l'explosion d'un jeune talent, en suivant tout son parcours. Marguerite est très attentive. Elle réfléchit et prend même des notes, apparemment conquise par mon idée. Cet enthousiasme renforce ma décision de suivre la piste van Kessel. Je vais continuer et écrire mon article en croisant les doigts. Mais je ne me fais guère d'illusions. Si ma promotion m'a apporté plus de liberté et de responsabilités, je n'ai toujours pas le contrôle du contenu de mes articles.

Le contenu de *Fashion Victim*, c'est comme la Constitution des Etats-Unis : seul un acte du Congrès peut le modifier.

— Surtout, tenez-moi au courant de tout cela, dit-elle dès que j'ai fini de m'extasier sur les créations de van Kessel. J'aimerais beaucoup assister à son prochain défilé.

Je suis tellement contente que je sens le rouge me monter aux joues. J'essaie de lutter contre : être à ce point sensible à une petite attention, je ne peux pas me le permettre. C'est ridicule.

— Je vous tiendrai au courant.

— Très bien. Est-ce que vous souhaitez me parler d'autre chose ? D'autres idées ?

Elle jette un coup d'oeil à sa montre et enchaîne :

— Je m'intéresse toujours aux idées nouvelles, originales. L'Australie est un peu hors des sentiers battus, mais cette distance nous donne précisément la liberté de faire paraître quelques articles qui sortent du lot. Vous avez peut-être entendu parler de cette série de papiers sur les jeunes créateurs australiens...

Bien que je n'aie jamais ouvert un seul numéro du *Vogue* australien, je m'empresse de la féliciter. C'est un mensonge pieux, comme on dit, et qui ne fait de mal à personne. Marguerite est plus souriante que jamais.

— Parfait. Je vous propose d'étudier en détail quelques-unes de vos brillantes idées. Les autres, vous pourrez me les soumettre dans les grandes lignes.

Un déluge de pensées déferle dans ma tête. Dans le monde des magazines, *Fashion Victim* fait figure d'exception. Une revue se nourrit généralement de l'apport continu d'idées nouvelles, rafraîchissantes. Nous avons réussi à contourner ce point délicat en éliminant totalement de nos pages tout concept nouveau. Mois après mois, les seules choses qui changent, ce sont les noms. Et le seul et unique défi que doivent relever tous les responsables de rubrique, c'est de persuader les célébrités du moment de nous faire l'honneur de figurer dans

nos pages.

La cruelle réalité, c'est que le type qui passe en revue la liste des nominés aux Academy Awards fait exactement mon boulot. Mais mieux que moi...

— Eh bien, nous pourrions peut-être faire une enquête sur les gens qui lancent réellement les nouvelles tendances. Généralement, nous abordons cette question en partant du haut, en montrant des photos d'actrices arborant les dernières tenues branchées, mais je pense qu'on pourrait explorer l'autre aspect de la réalité : les ados qui fréquentent les fripes. Ce sont eux qui créent les modes.

C'est quelque chose qui me trotte dans la tête depuis un certain temps, mais que je n'avais jamais encore réussi à formuler. Je fais donc à Marguerite une mini-conférence sur ma théorie des nouvelles tendances (le profil des gens qui adhèrent les premiers à la nouveauté, et de ceux qui mettent plus de temps à adhérer, la consommation de masse...).

Franchement, je n'étais pas venue ici avec l'intention de déballer tout ça, et je suis certaine que Marguerite connaît déjà mon discours par coeur. Mais c'est plus fort que moi. Que voulez-vous, c'est bien la première fois que quelqu'un m'écoute...

49.

Phase 4

Gavin Marshall est devenu l'enjeu d'une véritable guerre, et Jane est partie à l'assaut!

Elle lance sa serviette à la tête d'Anita Smithers, l'attachée de presse de Gavin.

— Mais enfin, tout ça est ridicule. Impossible d'organiser cette réception là-bas, c'est beaucoup trop petit ! Toutes les personnalités présentes n'auront même pas la place de rester debout. Gavin, vous comprenez mon souci, j'espère ?

Anita prend la main blanche et délicate de son client, un geste de solidarité à sens unique. Anita est une femme au physique imposant, fortement charpentée, et qui dépasse les un mètre quatre-vingts. Si vous la rencontrez dans un coin désert après la tombée de la nuit, vous courez à toute vitesse dans le sens opposé!

Gavin reste silencieux. C'est un homme physiquement frêle, et sans autorité.

Il se contente de fixer son gaspacho comme s'il était seul à table. Je l'ai surpris plusieurs fois lancer des coups d'œil furtifs autour de lui, tel un homme se préparant à prendre la fuite... Mais pour l'instant, il se comporte de façon admirable et reste stoïque.

— Pourquoi ne voulez-vous pas quelque chose de plus majestueux, le Guggenheim, par exemple? demande Jane en piquant sa feuille de laitue d'un coup de fourchette rageur.

Elle n'essaie même plus de cacher son exaspération.

Lorsque nous avons pris contact avec l'artiste et son attachée de presse au bar du restaurant Sea Grill, Jane et Anita se sont mutuellement détestées au premier regard ! Elles ont commencé à s'envoyer des vanes presque tout de suite. Ce n'est pas surprenant : c'est fou ce qu'elles ont comme points communs, avec leur foulard de soie et leurs lunettes de soleil panoramiques.

— Parce que c'est une exposition, et qu'une exposition doit avoir lieu dans une galerie ! Gavin, sois un amour et explique-lui. Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre, mais il semblerait que ça pose un problème. ..

Et Anita de presser la main de Gavin pour l'encourager à prendre la parole !

Jane s'empare aussitôt de l'autre main de Gavin. C'est sa faute, aussi ! Il a posé sa cuiller, ce qui le rend évidemment très vulnérable. Qui lui a dit de le faire ?

— Je suis sincèrement désolée d'être la seule à cette table à penser que vous méritez d'exposer dans un musée.

L'œuvre de Gavin est déjà présente dans plusieurs musées du monde entier, mais Jane l'ignore. Elle me fait penser à ces animateurs de séminaires qui sévissent dans certains endroits comme le Musée de la Télévision et de la Radio. Tout ce qu'elle connaît de son invité figure sur les fiches que lui a rédigées son assistante...

Anita demande à Gavin de lui dresser la liste des musées qui exposent déjà ses œuvres mais comme il reste imperturbablement muet, elle se fait un plaisir de les énumérer à sa place. Il est d'ailleurs tout à fait normal qu'elle le fasse : elle est payée pour vanter les mérites de son protégé à la terre entière.

— La réception se tiendra à la Karpfinger Gallery, un point c'est tout ! dit Anita en agrippant le bras de Gavin. Si ça ne vous plaît pas, eh bien nous n'avons plus rien à nous dire.

Elle voudrait tellement qu'il la soutienne en prenant des poses de grand

seigneur, ou qu'il sorte du restaurant en jouant les dignités outragées...

Jane voudrait bien être ailleurs... Elle n'a pas l'habitude de traiter avec des gens dont le comportement est aussi proche du sien, et elle ne sait pas comment s'en sortir. S'il ne s'agissait pas de battre Marguerite à son propre jeu, elle prendrait la porte vite fait dans un nuage de parfum (*Trésor*, en l'occurrence...)

— Je rêverais de me payer le luxe de tempêter comme vous le faites, mais l'œuvre de Gavin est bien trop importante. Je dois faire abstraction de mes sentiments personnels au nom de l'art. Nous sommes parfois capables de tous les sacrifices.

Anita fait une moue de dégoût. Elle, elle a sacrifié à l'art plus de la moitié de son existence ! Elle n'a aucun besoin de recevoir des leçons de morale de cette « épicière » totalement étrangère à ce monde...

— La réception aura lieu à Karpfinger.

Jane commence à perdre son self control. Elle est à un cheveu de prendre ses cliques et ses claques et de les planter là. Je sens qu'il est temps d'intervenir.

— Jane, pourquoi ne choisissez-vous pas l'endroit où se tiendra l'*after* ?

— De quoi parlez-vous ? senquiert Anita.

— C'est sur Broadway, au 416 : le Mahanata, dit Jane en donnant le nom d'un restaurant bulgare très prisé où les top models se bousculent.

Les *after-parties* sont un des sujets favoris de Jane. Ces festivités du lendemain sont généralement plus fermées que la réception elle-même, et l'on y rencontre fréquemment des célébrités souhaitant se lancer dans une seconde carrière.

Jane poursuit :

— Nous aurons l'arrière-salle. Il faudra prévoir un D.J. Vig, vous vous en chargez. Puis elle se tourne vers Gavin. Vous serez l'invité d'honneur, bien sûr. Il vous faudra une garde-robe adaptée, dit-elle en examinant son jean élimé et son T-shirt usé. Je vous accompagnerai pour les achats. Je connais beaucoup de monde.

J'interviens avant que Jane ne lui démette le bras... Ça, on peut dire qu'elle lui fait de l'effet : il est terrorisé. Il n'arrête pas de fixer sa main prisonnière de celle de Jane comme s'il s'agissait d'un *alien* ! Il est prêt à sacrifier sa précieuse main pour assurer sa fuite !

Je fais un geste vague en direction des quelques plantes en pot qui ornent un coin de la pièce.

— Dites, ce n'est pas Damien Hirst là-bas ? Celui qui vous fait signe...

Surprises, les deux femmes se calment un peu. Gavin en profite pour se libérer et se lève.

— Je dois aller le saluer, je m'en voudrais d'être impoli.

Il a beau avoir l'air contrit, le soulagement se lit dans ses yeux.

— Vous réglerez tout ça entre vous, n'est-ce pas ?

Ce n'est pas que j'aie envie de laisser Jane et Anita en tête à tête, mais je n'ai pas le choix. Si Gavin renonce à l'entreprise, notre plan s'écroule.

Lorsque nous nous retrouvons sur la Cinquième Avenue et loin des regards indiscrets, Gavin se tourne vers moi.

— Je meurs de faim. Voulez-vous manger quelque chose ?

Je suis abasourdie qu'il ne se soit pas enfui. A sa place, c'est ce que j'aurais fait. J'aurais couru n'importe où, le plus vite possible...

— Avec plaisir. Vous avez des préférences, en matière de cuisine ?

— Surtout pas de *gaspacho*.

— Il y a un petit restaurant sympathique en haut de la rue, le genre sandwichs-salades.

— C'est très bien. Je vous suis.

— Vous me paraissez étonnamment normal, après ce que j'ai vu. J'avoue que je suis assez surprise.

— Pour contrôler la situation avec Anita, je ne vois pas d'autre solution que de l'ignorer. Pour les gens qui passent facilement de l'apathie à l'excitation, elle ne pose aucun problème...

— Comment faites-vous pour la supporter ?

Gavin hausse les épaules. Maintenant que nous sommes loin de son agent, il a les traits plus détendus. Ses grands yeux bleus ne lui mangent plus le visage. Il me répond avec un petit accent craquant.

— Mon agent ne jure que par elle, et je ne jure que par mon agent. C'est vrai qu'elle connaît bien son boulot.

Le bon sens m'interdit de dire la même chose de Jane... De toute façon, il ne me croirait pas. Je préfère changer de sujet.

— Nous sommes très enthousiastes à l'idée de travailler avec vous.

— Vraiment ? demande-t-il d'un ton un brin sceptique.

Jane a fait plus de dégâts que je ne le pensais...

— Ne jugez pas *Fashion Victim* à sa Directrice de la Rédaction. C'est plus une figure de proue qu'autre chose.

Nous voici arrivés au Lou's Café. C'est un restaurant minuscule qui ne possède que sept tables. Mais compte tenu de l'heure tardive — il est déjà 14 h 30 — nous n'avons aucun mal à trouver de la place. Le patron nous installe près de la fenêtre, au soleil. Malgré l'air conditionné, je crève de chaud.

— Vous savez, moi, je juge *Fashion Victim* sur pièce, dit-il en prenant le menu que lui tend le serveur. Et ce magazine ne me paraît pas très sérieux.

Au moment où je m'apprête à y aller de mon couplet stéréotypé sur l'importance de notre journal dans le monde de la culture, rien à faire ! Je n'arrive pas à me forcer. Alors je décide de jouer le jeu de la vérité.

— Oui, je sais. Mais nous essayons d'améliorer un peu le contenu. C'est d'ailleurs là que vous intervenez.

— Ah oui?

— *Fashion Victim* ne peut pas faire volte-face du jour au lendemain. Nos lecteurs se rebelleront. Votre oeuvre nous donne l'occasion de couvrir un événement important, vital dans le monde de l'art, tout en donnant à nos lecteurs ce qu'ils attendent : des infos *people* et des modèles de grands couturiers. Et vous allez nous aider à progresser.

Il réfléchit à ce que je viens de lui dire.

— Etes-vous certaine que je ne serai pas tout simplement ridiculisé ?

Il faut absolument qu'il se détende. Je décide donc de lui expliquer comment je vois les choses.

— Nous allons dépêcher un photographe et un journaliste dans votre studio de Londres. Le photographe se plaindra pendant des heures de la mauvaise qualité de la lumière pendant que notre journaliste vous invitera à déjeuner pour vous poser quelques questions sur ce que vous faites : D'où vos idées vous viennent-elles ? Avez-vous été influencé et par qui ? Puis nous citerons brièvement les stylistes qui travaillent avec vous : ils se diront très flattés de participer à une telle exposition, qui leur rappelle leurs débuts... Et pour finir, nous mettrons la main sur quelques critiques d'art qui se répandront en louanges sur votre oeuvre parfois controversée : l'art doit aller de l'avant ou disparaître, les risques de damnation éternelle sont grands, mais plus grandes encore sont les récompenses que l'art vous apporte...

Je fais des contorsions sur mon siège pour essayer d'éviter le soleil.

— Vous voyez à peu près ? Vous n'avez rien à craindre. Au final, quelque deux mille mots que vous aurez déjà l'impression d'avoir lus.

— C'est tout ?

On dirait quelqu'un qui relit un contrat et s'acharne à repérer les phrases en petits caractères... Mais il n'y en a pas.

— Oui, c'est tout.

— Promis?

— Je ne suis que rédactrice senior. Je ne suis pas habilitée à faire des promesses à qui que ce soit. Mais franchement, je ne vois pas ce qu'ils pourraient faire d'autre, à part axer le papier sur la célébrité. Est-ce que des gens célèbres possèdent quelques-unes de vos œuvres ?

— Non, pas que je sache.

— Dans ce cas, vous n'avez pas de raison de vous inquiéter. Nous allons consacrer huit splendides pages à votre œuvre et tout ce que vous avez à faire, c'est de vous faire prendre en photo avec le nom *Fashion Victim* en toile de fond. Cela vous paraît-il raisonnable ?

Gavin Marshall hoche la tête et reprend le menu, fatigué de parler boulot.

— Vous me suggérez quoi ?

— La salade de poulet chinoise. C'est délicieux.

Lorsque le serveur se décide à venir, nous commandons deux salades au poulet. Tout en dégustant notre plat, nous discutons des concepts qui se cachent derrière le projet *La Perfection Magnifiée*.

Gavin me tient agréablement compagnie et je commence à décompresser. Il m'explique que son travail est un commentaire sur la religion de la haute couture, qui a perdu toute notion de spiritualité. J'ai beau essayer de me détendre, je ne peux me défaire de cette impression que ses craintes sont on ne peut plus justifiées ! Je lui ai fait part de ma vérité — je ne vois pas ce qu'on pourrait dire d'autre dans cet article — mais mon imagination n'est pas infinie. Peut-être que Dot, Jane ou Lydia auront, elles, d'autres idées en tête...

Ma conception de la vie n'est pas forcément celle de tout le monde.

Jésus travesti

Lydia a un bureau en coin, très spacieux, qui peut accueillir sans problème sept personnes. Lorsque j'entre dans la pièce, Marguerite, Anna et Dot sont assises sur le canapé près de la fenêtre. Dot a les pieds posés sur la table basse, une tasse de café dans une main, un beignet dans l'autre.

Deux rédacteurs top niveau — Soledad et Harry — auxquels je n'adresse la parole qu'au moment du repas de fin d'année, m'emboîtent le pas. Ils piochent dans la boîte de *krispy kremes* sur le bureau de Lydia, insistent pour s'asseoir sur le coin banquette pour deux, et commencent à raconter à qui veut les entendre tous leurs malheurs de la matinée. L'ambiance est chaleureuse, il règne une atmosphère de camaraderie, et les gens se parlent en se regardant dans les yeux. Des réunions typiquement réservées aux rédacteurs senior.

Comme c'est une grande nouveauté pour moi, je me sens un peu nerveuse. Le syndrome classique de la première-journée-à-l'école, quand tous les gosses du monde se posent les mêmes questions : « Est-ce qu'on va m'adresser la parole ? » « Que va-t-il m'arriver si je perds mon cahier ? »

Je prends un beignet, bien décidée à faire bonne impression. Ça fait tout de même cinq ans que j'attends ce moment, et que je m'y prépare. Après quelques minutes de bavardage sans grand intérêt, Lydia en vient au véritable objet de la réunion.

— Comme certains d'entre vous le savent déjà, nous allons essayer d'innover un peu dans le numéro de décembre. Jane a déjà organisé un brainstorming.

Tout le monde semble très intéressé par cette entrée en matière. J'en conclus que je suis la seule ici à être déjà au courant de la nouvelle.

— Nous allons faire un papier spécial Gavin Marshall qui coïncidera avec la réception que nous organiserons pour lui en novembre.

Lydia jette un coup d'œil discret du côté de Marguerite pour jauger sa réaction. Mais Marguerite reste de marbre. Cachant sa déception, Lydia poursuit :

— Comme vous le savez sans doute déjà, Gavin est un jeune artiste anglais bourré de talent. Son œuvre est très avant-gardiste, et on le critique fréquemment pour l'utilisation qu'il fait de la symbolique religieuse.

Lydia s'est adressée à Marguerite, au cas où elle n'aurait pas reconnu le nom.

Anna, en pantalon et pull rouges, et qui a tout de l'arbre de Noël avec ses

rangs de strass autour du cou (le look fiesta, bien sûr...) lève le nez de son bloc-notes.

— Est-ce qu'il n'est pas un peu sulfureux pour un magazine comme le nôtre ? Sommes-nous certains de vouloir y toucher ?

C'est une question légitime et, en toute autre circonstance, Lydia se la serait sans doute posée. Mais là, elle ne s'attarde pas. Il faut dire qu'elle est animée des mêmes sentiments que Jane vis-à-vis de Marguerite. Enfin presque.

— Il n'y a pas de sujet trop brûlant pour *Fashion Victim*. Nous sommes leader dans le domaine de la mode et de la décoration, ne l'oublions pas, dit-elle en citant notre communiqué de presse.

— Quel est le titre de l'exposition ? demande Dot.

— *La Perfection Magnifiée*.

Marguerite est à deux doigts de s'étrangler avec son beignet... Une fois l'alerte passée, elle prend la parole.

— Excusez-moi, mais je pense que vous voulez parler de l'exposition *Jésus Travesti*, c'est bien ça ?

Elle est scandalisée. De toute évidence, elle a le bon sens de comprendre que montrer Jésus habillé en femme n'est pas dans la ligne éditoriale du journal.

Mais ça, Lydia ne le sait pas. Elle attendait une réaction de la part de Marguerite, et maintenant qu'elle l'a eue, elle se réjouit d'avance de ce qu'elle va pouvoir rapporter à Jane. Je vois ça d'ici : elle va boire du petit lait en racontant combien Marguerite a été choquée d'apprendre que Jane lui avait piqué son idée !

— Eh bien, si vous tenez vraiment à présenter les choses de cette façon, en effet ! C'est ce que certains appellent *Jésus Travesti*. Jane préfère quant à elle *La Perfection Magnifiée*. En fait, Gavin a choisi quelques modèles de robes du soir des plus grands couturiers du moment et en a habillé des statues de Jésus en plâtre.

Anna plisse le front. Nous avons beau être leader en matière de mode et de décoration, elle n'est pas convaincue qu'une controverse sur l'art soit de notre domaine.

— Vous êtes sûre ?

— Que ces robes du soir ont été créées par les plus grands couturiers actuels, c'est indiscutable ! J'ai la liste sous les yeux : Tom Ford, Alexander McQueen, Michael Kors, Stella McCartney, Julien MacDonal, ils ont tous joué le jeu. Et

ils assisteront tous à la réception qui sera sponsorisée par *Fashion Victim*. Le journal deviendra le symbole du mouvement avant-gardiste et l'ambassadeur des tendances nouvelles. Jane souhaite que cette exposition soit au centre du numéro de décembre.

Subitement, la peur m'envahit.

— Que voulez-vous dire ?

— *La Perfection Magnifiée* sera l'élément central sur lequel nous nous appuierons pour concevoir l'ensemble du numéro. Quelqu'un a-t-il une idée ?

Six visages vides de toute expression ont les yeux rivés sur Lydia... qui n'a pas l'air découragée du tout!

Après de longues minutes de silence qu'elle met à profit pour essayer de nous insuffler son optimisme, Soledad prend la parole.

— Je ne suis pas tout à fait certaine d'avoir compris ce que vous voulez faire, mais on pourrait exploiter le thème de « Jésus, icône de la mode ». Montrer en quoi le style de Jésus influence la mode depuis deux millénaires...

— C'est vrai que les sandales à lanières étaient très à la mode l'été dernier, lance Anna.

Harry lève la main.

— Et maintenant, tout le monde porte du blanc entre la Fête du Travail et le Mémorial Day. Ce n'est plus considéré comme ringard !

— Nous pourrions aussi prévoir un encadré sur les autres icônes de la mode, suggère Marguerite : Audrey Hepburn, la princesse Grâce, Jackie Kennedy...

— Excellente idée ! dit Lydia, grillée sur le poteau. Audrey, Grâce et Jackie font toujours recette, quel que soit le contexte...

— Oh, j'ai une idée, s'exclame Anna avec fougue.

C'est tout juste si elle ne fait pas des sauts de cabri sur sa chaise...

— On pourrait contacter les acteurs qui ont interprété le rôle de Jésus — Willem Dafoe, Christian Bale et Victor Garber, ce type qui a joué dans *Jésus-Christ Superstar* — et les mettre en scène dans des interprétations modernes...

L'idée plaît à Lydia. Elle est aussi excitée qu'Anna.

— On pourrait faire appel aux photographes Richard Avedon ou Annie Leibovitz. Et tant pis pour *Vanity Fair* !

— Et les scènes de la Nativité ? demande Harry.

Nous nous retournons tous vers lui.

— Eh bien, je vous écoute, lance Dot.

— D'ici à la fin de la journée, je peux me procurer une liste des scènes de la Nativité les plus populaires, et le nom des stars qui en possèdent une reproduction. Il me suffit de quelques coups de fil pour avoir l'info.

Harry a été longtemps responsable de la rubrique Décoration et, bien qu'il soit monté en grade, il est toujours attaché à ses anciennes prérogatives.

Lydia approuve. Elle adore que les rédacteurs soient volontaires pour faire le travail des autres... Comme ça, elle n'a pas à se casser la tête pour répartir les tâches.

— Très bien, vous vous chargez de ça. Autre chose ?

Dot:

— Que porter le jour de Pâques ?

Soledad :

— Les crucifix : les modèles à moins de 100 \$, de 1.000 \$, et de 10.000 \$.

Marguerite :

— Dépaysez-vous : partez en vacances sur les côtes de Galilée...

Pendant toute cette séance de brainstorming, je n'ai pas dit un seul mot. Je garde le silence, sombre, bourrelée de remords. Je sais ce que je devrais faire, à présent, si j'étais quelqu'un de bien : avertir Gavin Marshall que son pire cauchemar risque de se réaliser. Lui dire qu'il va bientôt devenir l'attraction principale du grand Cirque Jésus ! Mieux que Barnum !

Mais je sais aussi que je ne le ferai pas. Je suis allée beaucoup trop loin pour arrêter le train qui conduit Jane à sa perte... Qu'il s'arrête dans une gare, ou qu'il dévale une falaise, ce train est lancé, il ira jusqu'au bout...

Lydia clôt la réunion par un joyeux :

— Je crois que nous avons fait de l'excellent travail. Un bon début.

Et voilà! Ils ont passé une demi-heure à parler de Jésus, et je n'ai pas entendu une seule fois prononcer le mot *christianisme* ni le mot *foi*. Le nom du fils de Dieu n'a jamais été aussi galvaudé...

— Je vais transmettre ces idées à Jane et je vous tiens au courant de sa réaction.

Sur ce, Lydia prend ce qui reste des *krispy kremes* — deux au chocolat, un à

la crème et l'autre à la confiture — et demande à la cantonade si quelqu'un en veut avant qu'elle ne jette la boîte.

J'ose proposer de les laisser dans la cuisine au cas où d'autres personnes auraient un petit creux. Que n'ai-je pas dit là ! On me jette des regards horrifiés. Lydia part d'un petit rire condescendant, me dit qu'elle me trouve comique et jette la boîte à la poubelle.

Tandis que nous quittons son bureau un à un, Lydia nous assure que nous l'avons tous beaucoup impressionnée.

Tu parles !

En tout cas, je serais très surprise d'être incluse dans le lot ! Je ne pense pas avoir impressionné grand monde...

51.

Au bar de l'hôtel

Maya fait des contorsions pas possibles pour essayer de voir ce qui attire le plus l'œil.

— D'accord, je recommence. Tu préfères ça — elle se noircit deux dents de devant et me sourit — ou ça ? — elle se met un bandeau sur l'œil gauche.

Je réponds le plus sérieusement du monde :

— Les dents. Y'a pas photo !

Elle fait une croix devant la réponse et me contemple de son œil droit.

— Pourquoi?

— C'est plus subtil. On ne remarque tes dents que lorsque tu souris. Et puis je crois aussi que tu seras moins gênée. Et pour finir, je ne pense pas que cela puisse affecter tes performances professionnelles. Alors que si tu relis les épreuves d'un œil !

Logique, non ?

Maya prend des notes détaillées sur mes explications.

On dirait qu'elle fait une étude de marché, sauf qu'elle n'a pas de glace sans tain.

— Point suivant : le coussin.

C'est qu'elle a plus d'un tour dans son sac à malices... Elle fourre ledit coussin sous son T-shirt en coton stretch au moment même où Gavin fait son entrée.

Nous sommes au bar du *60 Thompson*. Gavin et son attachée de presse sont descendus dans cet hôtel pour tout leur séjour à New York, et je regarde autour de moi pour m'assurer qu'Anita n'est pas sur ses talons.

Gavin n'est pas dupe de mon petit manège. Il m'embrasse sur la joue en riant.

— Ne vous inquiétez pas ! Ce soir, elle est sortie vendre sa salade à un éditeur.

Son regard glisse sur Maya, qui ne sait plus du tout si elle doit ôter le coussin ou l'enfoncer complètement. N'ayant jamais eu encore l'occasion de saluer quelqu'un au cinquième mois de grossesse, elle hésite sur la conduite à tenir.

— Gavin, je vous présente Maya, l'amie dont je vous ai parlé.

Maya sourit.

— Vous tombez bien, je suis en train de faire un sondage. Alors, que préférez-vous ? Un ventre de femme enceinte (elle se lève pour mieux illustrer son propos) ou une bosse dans le dos ?

Nous lui laissons le temps de récupérer son coussin et de le mettre dans son dos.

Gavin étudie sérieusement la question, avec une petite moue d'hésitation.

— Je crois que j'ai besoin de revoir le ventre de femme enceinte avant de répondre.

Je repose mon gin tonic en essayant de contrôler les battements de mon cœur. Ça cogne dur dans ma poitrine ! Je me sens accablée par le poids de ma culpabilité. La tête me tourne. Dans deux secondes, je vais m'évanouir, c'est sûr !

Histoire de me donner une contenance, je fais signe au barman et je commande une autre consommation.

Ma tête a commencé à tourner il y a cinq heures, lorsque Gavin m'a appelée pour me donner le top officiel.

— Mais attention, pas de coup fourré. Je compte sur vous.

Puis il m'a proposé d'aller boire un verre pour fêter l'événement et sceller notre alliance, l'alliance de l'art et des affaires.

— C'est ma dernière nuit à New York.

J'ai d'abord refusé, cédant à la panique. Je venais juste de sortir de la réunion sur Jésus, et je n'étais pas prête du tout à passer des heures seule avec lui et ma

mauvaise conscience.

— Non. Ce soir, je ne peux pas.

— Très bien.

Alors j'y suis allée de mon bla-bla habituel, celui que je sers chaque fois que je me sens nerveuse et rongée par le remords.

— Je serais ravie, bien entendu, mais je dois aller au cinéma avec une de mes amies. Comme c'est votre dernière soirée en ville, j'aurais volontiers annulé, seulement il se trouve qu'elle vient de rompre avec son petit ami... Vous comprenez, elle a besoin de mon soutien. Je suis navrée, mais il m'est difficile de vous voir.

Et j'ai ponctué mon discours d'un soupir à fendre l'âme.

— A quelle heure est la séance ?

— Euh, 21 heures...

Je mens très mal. Et quand j'invente des trucs, le résultat est rarement celui que j'escomptais.

— 21 heures?

Il a l'air d'avoir de sérieux doutes... Je juge prudent de rendre ma réponse plus crédible.

— 21 h 30, pour être précise.

— Eh bien dans ce cas, passez donc au bar de mon hôtel prendre un pot,..

Je tente de protester.

— Mais Maya...

— Venez avec elle. Je viens de rompre, moi aussi. Nous pourrions pleurer sur notre sort et noyer notre chagrin dans le whisky et les sodas !

Maya ne boit pas de whisky, mais elle adore pleurer sur son sort. J'ai donc cédé. Il y a des situations contre lesquelles on ne peut pas lutter.

— Entendu.

Après avoir raccroché, j'ai appelé Maya et je lui ai raconté mon tissu de mensonges...

Comme elle n'avait rien de prévu pour la soirée, elle a aussitôt accepté de tailler une bavette avec un artiste britannique de renom. Il faut dire que mes histoires à dormir debout l'avaient beaucoup amusée (« Parle-moi encore de ces scènes de la Nativité, et de ces stars qui en raffolent. »).

— En plus, ça tombe bien. Je travaille sur un projet d'article, et je voulais te soumettre une ou deux idées pour avoir ton avis.

— Je te préviens, je ne connais pas les dix meilleurs moyens de l'obliger à t'aimer...

Elle m'a assuré en riant que ça n'avait aucun rapport.

Bon, revenons à nos moutons.

— Que faites-vous, dans la vie ? lui demande Gavin après avoir opté pour la bosse dans le dos.

Comme je partage son avis, le coussin retourne dans son sac en plastique rose.

— Je travaille avec des étrangers, dit-elle en griffonnant comme une folle sur son carnet.

Il s'attendait sans doute à un travail plus banal du style costumière ou décoratrice d'intérieur, mais il prend acte de sa réponse d'un simple hochement de tête.

— C'est un boulot à plein temps ?

— J'y passe autant de temps que j'en ai envie, répond-elle en fouillant dans le second sac qu'elle vient de poser sur ses genoux.

— Maya est journaliste.

Elle lève la tête et me lance un regard noir, affûté comme un rasoir.

— Je suis relectrice.

Ça, c'est le discours qu'on vous tient quand vous commencez dans le métier : ne dites jamais que vous êtes journaliste avant d'avoir vendu votre premier article!

Gavin a le tact de ne pas en rajouter. La tension est déjà suffisamment perceptible...

— Ah bon, relectrice ?

— Certains appellent ça des sous-rédacteurs, comme si nous n'étions pas tout à fait humains, rétorque Maya, à deux doigts de ricaner.

Gavin tousse et fixe le bout de ses chaussures, de toute évidence très gêné. Il a l'habitude des joutes verbales pour défendre l'empire, le colonialisme et les sandwiches Marmite. Mais la terminologie du monde de l'édition, ça le dépasse.

— Et vous écrivez aussi ?

— Un peu.

L'irritabilité de Maya vient à bout de mes remords et, pour la première fois en cinq heures, je respire normalement.

— Elle est en train de travailler sur un article. Maya, parle-nous de ton projet en cours.

J'ai dit ça façon animateur de talk-show...

Elle n'aime pas trop avoir les projecteurs braqués sur elle, mais elle s'exécute. Elle est tellement enthousiaste d'avoir eu cette idée, elle ne va tout de même pas bouder son plaisir...

— Je travaille avec des étrangers.

Je commence à m'énerver. Gavin, lui, se contente d'attendre.

— Les gens avec lesquels je collabore me regardent rarement dans les yeux, et la plupart d'entre eux ne connaissent même pas mon nom. Il y a deux semaines, j'ai fait une violente crise de conjonctivite, et pas un ne l'a remarqué !

— Ils ne voulaient peut-être pas vous ennuyer avec ça, par simple courtoisie ? suggère Gavin.

— Non. Ils n'ont rien de courtois. Je mets un joli pull ? pas de commentaires. J'éternue, personne ne me dit : « A vos souhaits. » Pas une seule fois on ne m'a demandé comment j'allais. Et ne me dites pas que c'est parce que les bonnes manières se perdent ! Quoi qu'il en soit, cette histoire de conjonctivite m'a donné une idée géniale.

Elle fait une pause pour mieux captiver son public.

— Je vais me mettre à travailler en adoptant un look ou un comportement de plus en plus bizarre, et je vais voir combien de temps il leur faudra pour faire leur premier commentaire...

— Dans ce cas, je change mon vote, dit Gavin. Je préfère le ventre de femme enceinte.

Maya en prend note dans son carnet.

— Je peux vous demander pourquoi ?

— Une bosse qui apparaît du jour au lendemain sur votre dos, c'est extrêmement bizarre, je vous l'accorde, mais on peut concevoir qu'il y ait une explication médicale à ce phénomène. Je ne sais pas, moi, un accident de voiture ou un facteur congénital qui fait que, dans votre famille, des bosses se matérialisent sur le dos des gens sans crier gare. Tandis qu'une grossesse très avancée qui se déclare en une nuit, avouez que ça vous a une autre gueule ! lance Gavin, très excité par l'idée de Maya. Une idée de génie ! Ils vont se demander à

quoi ils avaient la tête depuis neuf mois...

Tout à coup, je me surprends à imaginer vingt Jésus en robe de grossesse.

— Il a raison, c'est un bon argument. Moi aussi, je change mon vote.

— J'ai bien noté qu'il se dégageait une majorité écrasante en faveur du gros ventre. Bien ! Maintenant, passons au point suivant.

Elle s'empare d'un masque en plastique, comme ceux que les gosses mettent pour Halloween.

— Alors, la créature de Frankenstein ou le Loup-Garou ?

Gavin écarte aussitôt les deux possibilités.

— Aucun. C'est beaucoup trop évident. Vous voulez provoquer une réaction, d'accord, encore faut-il que ça reste un minimum crédible. Et si vous essayiez d'imiter les cicatrices que le monstre de Frankenstein porte autour du cou ?

Maya applaudit.

— Excellent! Voilà le genre de suggestion dont j'ai besoin.

— Alors, auprès de qui allez-vous mettre votre plan à exécution ? A quels magazines pensez-vous ?

Maya hausse les épaules et son excitation commence à faiblir.

— Les seuls liens que j'ai, c'est avec les magazines féminins. Et tout ça ne les intéresse pas beaucoup.

— Comment ça? Imagine un peu, dans *Cosmo* : « Mon petit ami travaille avec des étrangers... ».

— Pourquoi ne pas viser une cible plus vaste ? Je crois que le *Sunday Paper* a un supplément magazine... Ils doivent sûrement publier des articles sur le vécu. Tous les journaux le font, fait observer Gavin.

J'interviens à mon tour.

— Le *New York Times* a bien une rubrique intitulée *Lives*, mais ça ne colle pas. Tout y est observé sous l'angle du baby boomer. Quelque chose comme : « Ma fille travaille avec des étrangers. »

— Bon, très bien. D'accord!

Mais Gavin garde le moral... Il ne va quand même pas se laisser déstabiliser par le monde de l'édition, alors que le monde artistique est déjà en train de lui tordre le cou !

— Et que diriez-vous d'un journal à ragots comme le *New Yorker* ? Ça serait

parfait pour eux.

Maya éclate de rire.

— Encore faut-il que j'attire leur attention! C'est bien simple, ils adorent les relecteurs assez contents d'eux et qui déposent des manuscrits sans qu'on leur demande...

Gavin ne se décourage pas.

— Et la revue *Salon* ? Il y a quelques mois, ils ont publié un article sur mon œuvre.

Cette publication ne dit absolument rien à Maya... Elle se tourne vers moi.

— Pourquoi pas ? On peut toujours essayer. Ils font quoi, au juste ?

Personne ne connaissant la réponse, nous décidons à l'unanimité que c'est une piste à suivre. Maya remercie Gavin de son enthousiasme et de son aide, et veut lui offrir un pot.

— Il n'en est pas question. J'insiste! C'est moi qui vous ai invitée, vous avez oublié ?

Ils discutent tous les deux pendant cinq bonnes minutes sur le bien-fondé de cette interprétation avant d'arriver à un compromis. Maya accepte que Gavin lui offre un verre à condition qu'il admette que son intention première était de m'inviter moi, et pas elle.

— Moi je suis ici en extra, dit-elle une fois l'accord conclu. Comme le riz qui accompagne le poulet aigre-doux. ..

Si Maya est à la fois le poulet et le riz, je n'ose pas envisager ce que je suis, *moi* ! Peut-être une cuillerée de sauce au soja...

De toute façon, personne ne fait attention à moi. Apparemment, entre Gavin et Maya, le courant passe. Ils s'entendent si bien que personne ne parle de la séance de cinéma de 21 h 30. Il est bientôt 22 heures, puis 23 heures... Minuit arrive sans que personne ne bronche !

Sur le coup de minuit et demi, je suis tellement épuisée que j'abandonne. Je leur fais mes adieux, mais c'est à peine s'ils m'entendent... Il faut dire qu'après avoir bu plusieurs cosmo, Maya est complètement détendue et n'arrête pas de parler de ses écrits, les vrais. Elle raconte tout à Gavin : ses thrillers qui n'en sont pas vraiment, et la perte de son agent. Elle a une façon de raconter les choses... On croirait entendre parler de la rencontre de Marcia et du Dr Livingstone quelque part en Afrique!

Quant à Gavin, à force de parler des travers de son propre agent, il a une de

ces pêches ! Maya essaie bien d'expliquer sa résolution du 15 août, mais elle est trop pompette pour la mettre en application.

Au moment où je les quitte, ils discutent du potentiel comique de l'empoisonnement d'un anorexique. Maya a une nouvelle idée de livre, et je suis soulagée de pouvoir annoncer qu'il ne s'agit pas d'un roman d'amour.

52.

Espionnage industriel

Jane critique les injections de botox.

— A l'époque, on savait exactement où Marguerite en était. On voyait ces minuscules ridules entre ses sourcils broussailleux, et on savait qu'elle couvait quelque chose. Dieu, que c'était simple de lire en elle ! Sourcils froncés : elle ruminait une revanche mesquine pour des torts imaginaires... Deux grosses rides sur le front : elle était en train de comploter pour se débarrasser de vous. Seulement voilà, *grâce* aux progrès de la science, on n'est plus sûr de rien!

Quel mépris dans sa voix. Comme si elle n'avait pas recours à la science, elle, pour gommer ses rides d'expression tous les six mois !

Jane poursuit :

— Et c'est là que vous intervenez.

— Moi?

Je me demande s'il ne faudrait pas que je batte en retraite vers la porte pendant qu'il en est encore temps...

Quelque chose se trame, et ça ne me dit rien qui vaille. Je le vois à ses yeux : ils brillent d'excitation, et je vois nettement au coin de ses lèvres l'amorce d'un sourire.

Jane n'a l'air heureuse que lorsqu'elle élabore des plans machiavéliques !

— Vous serez mes yeux et mes oreilles. Je veux que vous ne la lâchiez pas d'une semelle... mais sans vous faire repérer, bien sûr. Il ne faut pas que ce soit flagrant. Vous pouvez par exemple traîner devant son bureau quand elle est au téléphone, fureter dans la pièce lorsqu'elle s'absente, fouiller dans ses fichiers informatiques, trouver son code d'accès à ses mails. Vous pouvez même la filer quand elle va déjeuner.

Jane tapote le bois vernis de son bureau, comme pour mieux souligner chacun

de ses propos.

J'écoute poliment en prenant des notes. Mais je n'ai aucune intention de donner suite à sa demande. N'en déplaise à Jane, je ne suis pas une espionne à sa solde.

— Passez un coup de fil à George. Il vous fournira tout l'équipement nécessaire.

George est notre rédacteur technique. Il habite dans une cabane du Montana, et rédige chaque mois une rubrique sur les jouets de luxe. Je ne vois pas le rapport avec les jeux d'espion de Jane.

— George?

— Oui. Il est en train de faire un papier sur les tout nouveaux systèmes de surveillance utilisés par les stars. Il devrait pouvoir vous donner quelques noms d'installateurs du coin, et leur numéro de téléphone. Achetez tout ce dont vous avez besoin avec votre carte de crédit et passez-le en note de frais.

— Entendu, dis-je d'un ton aimable.

Comme si l'achat de matériel de surveillance d'écoute illégal était subitement devenu ma priorité n° 1 pour la journée... Eh bien, non ! Je vais quand même téléphoner à George, au cas où Jane aurait l'intention de contrôler mes faits et gestes, mais je ne vais pas passer mon heure de déjeuner à courir tout New York à la recherche d'appareils photo hypersophistiqués et de micros plus petits que des têtes d'épingle... Je ferai profil bas pendant deux jours, puis j'irai au rapport en inventant une histoire à dormir debout... et sans danger, juste pour calmer Jane.

— Je veux que vous me teniez au courant régulièrement, me dit Jane en poursuivant la liste de ses exigences.

Je suis dans son bureau depuis bientôt vingt-trois minutes, et elle n'a fait que me donner des ordres. Appelez le traiteur, organisez un rendez-vous avec Anita, envoyez un fax à la Karpfinger Gallery, rédigez un texte pour le communiqué de presse de l'expo... Depuis quelques semaines, je suis devenue l'aide de camp de Jane. Malgré mon titre de rédactrice senior, elle m'a reléguée à la fonction d'assistante. Et je sais très bien pourquoi, ce n'est pas un grand mystère. Jane chouchoute les gens dont elle pense posséder l'âme.

— Je veux savoir ce qu'elle fait à chaque minute. Savoir est la clé du pouvoir. Maintenant qu'elle sait que j'ai exploité son idée — et mieux qu'elle ne l'aurait jamais fait — elle va être folle de rage.

Le seul fait d'imaginer Marguerite en taureau furieux aux naseaux fumants fait frissonner Jane de plaisir.

— Allez, ouste ! J'ai d'autres choses plus importantes à faire et vous m'empêchez de travailler.

En quittant le bureau, je fais une petite incursion dans l'antre de Jackie. Elle fait semblant d'être absorbée par la lecture d'un mémo, alors qu'en réalité elle est en train de calculer le nombre de minutes que j'ai passées avec sa patronne à huis clos. Jackie est jalouse de tout ce temps que Jane me consacre. Elle est persuadée que je veux lui piquer son job.

L'idée qu'on puisse avoir envie de rempiler au service de Jane me met en joie. J'en rigole toute seule. Du coup, Jackie pense que je me moque d'elle, et je suis sûre quelle me lancera un regard furibond dès que j'aurai le dos tourné.

53.

Second rendez-vous !

Alex veut savoir pourquoi je suis toujours chez *Fashion Victim*.

Pendant quarante-cinq minutes, il m'écoute patiemment. Je lui parle en long et en large de l'agressivité de Jane, de l'insignifiance de Dot, de ce sentiment que j'ai de sacrifier mes valeurs personnelles au culte de la célébrité depuis cinq longues années.

Il incline la tête, m'observe calmement et finit par me poser *la* question. Pourquoi ? Pourquoi est-ce que je supporte tout ça? Pourquoi ne suis-je pas encore partie? Comme si au fond j'entretenais les causes de mon aigreur, comme si je m'en repaissais, et que cela me procurait un certain plaisir.

— Le mot *plaisir* est peut-être un peu fort, dis-je, sur la défensive.

— Vous savez pourquoi moi je reste. Quelles sont vos raisons à vous ?

Il y a tellement de réponses à cette question. En attendant que le serveur nous apporte nos plats, je les examine une à une. La plus sincère, la plus vraie, c'est que je suis d'une nature à ne rien faire. La raison qui me vient à l'esprit juste après, c'est que je ne sais pas quoi faire de ma vie, alors autant rester où je suis. Et puis, il y a aussi ma peur du changement... J'ai toujours la trouille que les choses aillent de mal en pis.

Mais je n'ai pas envie de donner ces réponses à Alex. Je ne le connais pas assez. Je commence seulement à apprivoiser son odeur, son rire, la sensation de ses lèvres sur ma joue... Tout cela est encore si nouveau. Des chandeliers en argent toujours étincelants et dont je ne voudrais pas ternir l'éclat trop tôt. Je ne veux pas dévoiler mon moi intime, fait d'inertie, de passivité et de peur...

J'ai beau me dire que nous sommes incompatibles et que nous n'avons aucun avenir ensemble, j'essaie quand même de faire bonne impression.

— Avez-vous entendu parler d'un certain Pieter van Kessel ?

Ça y est, c'est parti ! Je me lance dans une débauche de détails sur son œuvre et sur mon idée d'écrire une série d'articles. A première vue, on pourrait croire que je change de sujet, mais pas du tout ! Si je reste, c'est avant tout pour van Kessel. Je ne me contente plus d'avoir un bureau plus grand, plus accueillant. Ni d'être débarrassée du despotisme mesquin de Jane. Mes yeux se sont ouverts, en partie grâce à Maya, à ses mille et une déconvenues. Je n'ai plus qu'une idée en tête : ne pas me contenter de donner la liste des dix meilleurs shampooings ! Je ne vais pas faire du conseil au consommateur toute ma vie, avec mes petites recettes pratiques au quotidien... Marre du noir et blanc!

Et c'est là que Marguerite intervient. Elle représente le seul espoir auquel je m'accroche.

— Pas mal, commente Alex dès que j'ai fini de lui vanter les qualités que je crois avoir : faculté d'anticipation, débrouillardise et créativité.

— Mais de toute évidence, ça n'intéressera jamais Jane. Lorsque je suis entré dans la boîte pour couvrir la rubrique Evénements, il y a six ans, j'ai essayé d'aborder des sujets un peu originaux. Par exemple des événements importants auxquels ne participait aucune grande star. Mais elle m'a démolì vite fait. Attendez, « démolì » n'est pas le mot juste. Disons plutôt qu'elle m'a superbement ignoré.

Le serveur nous apporte nos deux assiettes de cheeseburgers et fait un peu de place pour poser un plat de frites encore fumantes...

Nous sommes attablés dans un minuscule troquet de l'East Village, pas plus grand qu'un trou à rats. La propreté des couverts laisse peut-être à désirer, mais on y mange les meilleurs burgers de tout Manhattan ! C'est la première fois que je fais connaître à Alex l'un de mes lieux de prédilection... Tous nos autres rendez-vous ont été planifiés par lui, y compris pour le choix du restaurant.

J'ignore pourquoi, mais, en me réveillant ce matin, j'étais fermement décidée à partager avec Alex quelque chose que j'aime bien.

— Est-ce pour cela que vous avez décidé de reprendre des cours ?

Ce ne serait pas le premier à qui Jane ait donné envie d'aller voir ailleurs si le ciel est plus bleu ! La différence, c'est qu'il est le seul — à ma connaissance — à être resté dans la place..,

— Non. Que Jane m'ignore, je m'en fichais totalement. Comme vous le savez, je me suis arrangé pour en tirer profit.

— Mais alors, quand avez-vous eu l'idée de monter ce plan pour devenir architecte ?

La bouteille de ketchup à la main, il la tient renversée au-dessus de son assiette et attend que la sauce daigne tomber, puis il la repose sur la table.

— Je ne sais pas. Autant que je m'en souviene, je n'ai pas véritablement pris de décision. Au début, j'ai suivi un cours par semestre pour l'unique raison que le remboursement des cours était prévu dans le cadre de mon boulot, et qu'il aurait été dommage de ne pas en profiter. J'ai atterri je ne sais comment dans un cours de dessin dirigé par un excellent professeur qui m'a suggéré d'essayer l'architecture. Et avant même de comprendre ce qui m'arrivait, je me suis

retrouvé à suivre des cours à temps complet à l'école d'architecture. Lorsque je recevais des coups de fil de mes rédacteurs entre les cours, j'improvisais des réponses... Howard m'a aidé, mais j'ai eu une vie de fou jusqu'à ce que Delia ne débarque pour prendre les choses en main. Si vous me parliez un peu de vous, maintenant ? Comment avez-vous atterri ici ?

Moi ? J'ai eu la bêtise de ne pas profiter de l'aide financière pour la formation, et je n'ai pas de Delia pour soulager mon emploi du temps... Je le regarde en me demandant quelle réponse intelligente je pourrais donner à cette question.

— Avez-vous eu dès le départ la vocation de faire la chasse aux rumeurs ?

J'éclate de rire. D'accord, je me vautre dans la boue vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais ça ne signifie pas pour autant que je sois attirée par le scandale.

— Lorsque j'ai quitté Bierlyville, dans le Missouri, pour venir à New York, je n'avais pas d'idée précise sur ce que je voulais faire. Je suis arrivée la fleur au fusil avec mes coupures de presse du *Bierlyville Times* et mes deux valises. La seule chose précise que je souhaitais, c'était travailler dans un endroit de rêve. *Fashion Victim* faisait l'affaire.

— Il faut faire ce dont vous avez profondément envie, dit-il en baissant la voix.

Je souris d'un air entendu pour lui montrer que j'ai bien appris la leçon. Mais je garde pour moi un secret difficile à confier : j'ai toujours cru que le rêve pouvait se transmettre par simple contact, comme la poudre de fée...

Alex veut maintenant en savoir plus sur la ville d'où je viens, et sur mon enfance. Bien que j'aie très peu de détails à lui fournir, je me lance dans un long discours sur Bierlyville, charmante bourgade de mille deux cents habitants dont la moitié sont des descendants de la famille Bierly — les rois du maïs — qui ont fondé la ville en 1873. Bien que j'aie rencontré Alex très souvent ces dernières semaines, et que j'aie appris à le connaître, nous n'avions encore jamais évoqué nos passés respectifs. Nous parlons plutôt au présent. C'est toujours la même chose, avec les hommes difficiles à approcher (affectivement parlant !) : si vous n'avez pas de passé, impossible d'avoir un avenir.

— Il n'y avait qu'un seul feu rouge, au beau milieu de la ville. Et la seule fois où on s'y arrêta, c'est quand on passait son permis ! Le reste du temps, il était juste là pour faire joli, comme le verre de Martini qui nous faisait de l'œil devant le West Hollow Saloon.

Puis j'évoque mon petit boulot chez Dairy Queen... Je n'y suis pas restée longtemps, mais quel souvenir ! Une horreur. (« Plus petites, les boules de glace, mademoiselle Morgan ! »)

Alex prend le relais. Il me raconte ses souvenirs de gosse de banlieue, dans le New Jersey, avec beaucoup de charme et d'humour. Au moment de partir, il prend l'addition et règle la note en dépit de mes protestations. Il me raccompagne chez moi, main dans la main.

Nous voici devant ma porte. Je marque un temps d'arrêt, les doigts agrippés à mes clés. Mon instinct me dicte de l'inviter à entrer, d'ouvrir la porte et de me jeter dans ses bras... Mais je garde un si mauvais souvenir de mes expériences passées là, sur le seuil de cette porte, que je décide de choisir pour une fois la voie de la sagesse.

Alex penche la tête et m'embrasse. Ses lèvres sont douces et voluptueuses, et je presse mon corps contre le sien. Je passe mes bras autour de son cou, et je laisse courir mes doigts dans ses cheveux. Je sais que je devrais faire un pas en arrière, mais ma prudence s'est envolée... Toutes mes bonnes résolutions sont bâillonnées par son baiser. Par ses lèvres pulpeuses. Et j'oublie d'être sage...

54.

Contre-attaque du majordome

Jane n'embauche pas un vulgaire maître d'hôtel, même si elle engage un homme pour veiller à ses affaires et l'appeler « madame »...

Stickly vient tout droit d'Angleterre, et son impressionnant pedigree est aussi épais qu'un dictionnaire.

Lorsque Jane le présente à tout le personnel au cours d'une réunion ad hoc, elle se croit obligée de nous sortir la liste des aristocrates que lui — et ses vénérables ancêtres — ont loyalement servis. La tentative se mue rapidement en exercice de calcul (George Ier, George II, George III, George IV, Harold Ier, Harold II, Elizabeth Ire...)

Il semble qu'il y ait toujours eu un Stickly pour accompagner tous les événements importants du royaume — Hastings, Culloden, la signature de la Grande Charte — toujours prêt à essuyer un front humide, toujours prompt à offrir une tasse de thé.

Jane l'appelle son « majordome », ce qui sonne mieux que maître d'hôtel.

Physiquement, l'homme est imposant. Une carrure de pilier de rugby, des mains larges comme des battoirs glissées (avec peine) dans des gants blancs qui lui boudinent les doigts. Il a cet air suffisant des gens habitués à courir les palaces... Ce ne sont pas nos pauvres mètres carrés de bureaux perchés au vingt-deuxième étage qui vont lui permettre d'affûter ses talents ! Réserver une table au Judson Grill, c'est quand même autre chose qu'organiser une réception pour la duchesse de machin chose... Et il doit subir en silence le martyre de la plupart des gens attentifs au moindre détail et qui adorent prendre des initiatives : l'excès de temps morts !

Jane lui a octroyé un vaste bureau en coin (et le sien n'est pas encombré de vieux numéros de *Fashion Victim* ou de journaux professionnels). On le voit souvent papoter avec Mrs Beverly dans le couloir meublé qui lui sert de niche.

Pour l'heure, ils sont assis côte à côte dans un coin pour assister à notre réunion hebdomadaire dirigée aujourd'hui par Lydia.

— Allison, vous avez rédigé cet article sur les décolletés plongeants dont nous avons parlé ?

Allison ouvre de grands yeux innocents. La Vérité personnifiée !

— Vig m'a proposé de le faire à ma place. Elle sait à quel point je suis débordée !

C'est bien la première fois qu'on met ma générosité en avant ! Je hoche la tête comme si je m'attendais à cette question.

— J'ai presque terminé. J'ai juste à le peaufiner. J'ai droit à combien de mots, déjà ?

Lydia consulte ses notes et met du temps à repérer l'info.

— Apparemment, c'est seulement trois cents mots. Je compte sur vous pour me donner l'article d'ici à la fin de la journée. Et n'oubliez pas de mettre l'accent sur les stars, ajoute-t-elle.

Comme si j'avais besoin d'elle pour me le rappeler ! On a *toujours* mis l'accent sur eux !

J'ajoute cet article à la longue liste des choses à faire avant la fin de l'après-midi. Je commence à me sentir dans la peau de Cendrillon : j'ai tellement de boulot à abattre qu'il me faudrait une douzaine de bonnes fées pour tout finir !

Il fut un temps où notre réunion hebdomadaire nous plongeait dans un état d'apathie totale. Maintenant, nous l'abordons avec une certaine appréhension, je dirais même de la peur.

La première fois qu'Allison s'est débarrassée de son travail sur mon dos, j'ai réagi au quart de tour. J'ai refusé en pesant bien mes mots, expliquant que j'avais beaucoup trop de travail pour pouvoir accéder à sa demande. Jane, qui ne rate jamais une occasion de jouer les petits chefs, m'a aussitôt reproché avec véhémence mon manque de conscience professionnelle, devant tous mes collègues... C'est le genre d'exercice auquel elle adorait se livrer quand j'étais son assistante. Autant humilier les gens en public, non ? C'est tellement plus amusant.

Rien que d'y penser, je stresse à mort. Je passe le reste de la journée à essayer de lutter contre ces flashes qui me reviennent, à oublier tous ces moments terribles...

— Marguerite, où en sommes-nous avec les robes de demoiselles d'honneur ?

— Mrs Beverly va chercher la dernière robe aujourd'hui.

Elle regarde son factotum.

— Vous y allez quand ?

— Euh, en fait, Stickly s'est proposé pour y aller à ma place, répond l'intéressée en jetant un regard complice à son ami. Il est tellement serviable...

— Merci, Stickly, dit Marguerite.

Stickly amorce une révérence.

— Mais je vous en prie, madame.

Jane, qui se contentait jusqu'ici d'assister à la réunion en s'ennuyant comme un rat mort, reprend soudain du poil de la bête ! Que son majordome se prosterne, ou presque, devant Marguerite et l'appelle « madame », elle n'apprécie pas du tout ! Ce n'est tout de même pas à lui d'aller chercher ces robes !

— Il n'est pas question que Stickly fasse des courses aujourd'hui !

— Réellement, madame ?

— Non. J'ai besoin de vous pour mettre de l'ordre dans mes fichiers.

— C'est déjà fait, madame.

— Je parle de mes fichiers de comptabilité, se hâte-t-elle d'improviser.

Puis elle se tourne vers Marguerite avec un regard satisfait. Elle n'arrive même pas à feindre la contrition.

— Je suis désolée, mais c'est une tâche qui va lui prendre la journée.

— Ça ne fait rien, j'irai chercher les robes moi-même, dit Mrs Beverly.

Et elle ajoute à l'adresse de Stickyly :

— Elton, si vous avez besoin d'aide pour ces fichiers, n'hésitez pas à venir me voir.

Cette façon de travailler en binôme n'est pas tellement celle prônée par *Fashion Victim*... Jane et Marguerite essaient donc toutes les deux d'étouffer cette tendance dans l'œuf!

Il s'ensuit une discussion brève mais animée pour savoir qui s'occupera personnellement de la réorganisation des fichiers de compta. Je m'attends à ce qu'Allison me désigne comme « volontaire »...

Stickyly et Mrs Beverly ont beau afficher tous deux une sérénité à toute épreuve, on ne m'enlèvera pas de l'idée que, sous cette indifférence polie, ils sont horrifiés. Ecœurés par l'autoritarisme de Jane, par les ripostes sournoises de Marguerite et notre passivité de spectateurs... On se croirait dans les gradins du Colisée de Rome ! Eux deux, ils ont l'air d'être tout droit sortis d'un épisode de la série culte anglaise *Upstairs, Downstairs*.

Il y a des moments où on a vraiment l'impression de jouer les femmes de chambre des bas-quartiers !

55.

Réunion secrète

Kate me convoque dans les toilettes. Via un e-mail parsemé de symboles informatiques bourrés de sous-entendus et qui m'invite à me présenter à 15 h 30 précises !

Ça fait des semaines que nous avons tenu notre dernière conférence, et les choses ont bien changé depuis.

Pour commencer, Allison me hait. Devant moi, elle ne décolère pas, et elle fait des commentaires sournois dans mon dos. Elle n'est pas facile à vivre, et l'idée de me retrouver enfermée avec elle dans un espace restreint me donne la chair de poule... Même si, à long terme, notre réunion se révèle bénéfique pour les deux parties.

Quand j'arrive, Sarah et Kate sont déjà là. Sarah est assise sur le canapé et elle se pousse aussitôt pour me faire de la place. Kate est debout près du lavabo.

Armée d'un crayon rouge, elle passe en revue des feuillets retenus par une pince en secouant de temps en temps la tête. Elle se parle toute seule — en silence. Sarah et moi respectons ce moment d'intimité avec elle-même. Nous évoquons l'affaire Beverly-Stickly.

Au bout d'un moment, Kate s'est fait une opinion.

— Bon, d'accord. Il nous reste quelques semaines avant le jour J, et nous avons encore plusieurs choses à faire.

Elle a parlé d'un ton autoritaire que je ne lui connaissais pas. Kate paraît différente, et ce n'est pas seulement à cause de ces feuillets et de ce ton de commandement. Le dos bien droit, la tête haute, elle est plus grande (pourtant, elle porte des chaussures à talons plats Stuart Weitzman !).

Je jette un coup d'oeil circulaire, surprise que la réunion commence sans l'élément clé de notre infanterie.

— Elle ne vient pas ! dit Kate, qui a lu dans mes pensées.

— Comment ça?

— C'est vrai, me confirme Sarah. Nous l'avons exclue du groupe.

Je suis abasourdie, je dirais même choquée. Je n'ai jamais exclu personne de quoi que ce soit, et — curieusement — c'est un concept qui me met très mal à l'aise...

Kate hoche la tête avec vigueur.

— Oui, elle est complètement hors du coup.

Comme j'ai passé ces dernières semaines à esquiver les balles d'Allison, je suis plutôt contente, soulagée même qu'elle ne soit pas là à me faire la tête, à proférer des accusations contre moi ou à me faire subir ses accès de colère. Elle est devenue aussi méprisante que Jane, et elle a beaucoup appris depuis qu'elle est en poste.

Pourtant, quelque chose en moi se rebiffe.

— Mais c'est quand même son plan !

Sarah a les yeux rivés sur les franges de sa jupe western, évitant mon regard. Elle non plus n'a pas l'air d'avoir la conscience très tranquille à propos de l'éviction d'Allison.

Kate n'apprécie pas tellement ce bref rappel de ma part, mais elle saisit la balle au bond.

— Oui, nous le savons. Mais elle fait une fixation anormale sur ta

promotion, et notre plan exige une attention de tous les instants. Allison n'arrivait plus à se concentrer, d'où notre décision.

Kate marque une pause et regarde Sarah.

— Elle représentait un danger pour notre cause.

Sarah hoche la tête à contrecœur.

— Je sais, c'est comme si elle s'était mise hors jeu elle-même.

Je ne suis pas convaincue que Sarah croie en ce qu'elle dit, mais ce n'est pas mon problème. Moi, je suis plutôt contente de ne plus avoir Allison dans les jambes.

— Bon, d'accord. De quoi voulez-vous qu'on parle ?

Kate retourne à la page un.

— Premier point : la réception. Où en est-on ?

— Tout se passe bien. J'ai réservé le traiteur, l'orchestre et les photographes.

En fait, tout n'est pas totalement réglé. Cet après-midi, Jane a déjeuné avec Anita pour mettre au point les derniers détails. Quant à moi, j'attends toujours un devis...

De toute façon, ce n'est pas de cela que Kate voulait parler. Le détail des opérations, elle s'en fiche un peu. Ce qui l'intéresse, c'est le côté paillettes.

— Vous avez combien de célébrités sur le coup ? Quelle couverture de l'événement aurons-nous dans la presse ? Est-ce que certains médias nationaux sont intéressés ?

— Côté *people*, on a un bon retour. On nous a promis une belle brochette de jeunes stars britanniques. Pour ce qui est de la presse, nous n'avons pas encore envoyé nos communiqués.

Kate hausse le sourcil d'un air désapprobateur.

— Aucun communiqué ?

Je pense à la pile de travail qui m'attend sur mon bureau. Entre parenthèses, ce n'est pas cette réunion qui va m'aider à en venir à bout !

— Non. Pas encore.

— Ah bon... Et quand seront-ils prêts ?

Je lui certifie que ce sera fait d'ici à la fin de la semaine, mais franchement, je n'en suis pas sûre. Je raconte un peu n'importe quoi pour éviter d'être de nouveau montrée du doigt.

Kate soupire et rédige une brève note.

— Très bien. Mais quand tu te décideras à rédiger le communiqué de presse, surtout rappelle-toi que la chose la plus importante pour nous, c'est d'exploiter à fond la participation de Jane. Je veux qu'on retrouve sa patte derrière tout ça. Et le soir de la réception, assure-toi qu'elle figurera sur chaque photo. On ne doit pas trouver une seule photo de *Jésus Travesti* sans le sourire autosatisfait de Jane en arrière-plan !

Kate se retourne ensuite vers Sarah.

— Et du côté des mouvements religieux, où en sommes-nous ? Ont-ils été alertés ?

Sarah me regarde avec un léger sourire (traduction : c'est moi le chouchou du prof...) avant de répondre :

— Comme tu le sais, j'ai rédigé le communiqué de presse pour les pousser à l'action. Il est censé émaner du CDVC. Il ne me reste plus qu'à aller chez Kinko faire des photocopies et à les distribuer aux organisations chrétiennes.

— Le CDVC? (jamais entendu parler!)

— Les Chrétiens pour la Défense des Valeurs Chrétiennes, explique Kate. C'est une de mes inventions, mais qui me semble bien résumer les choses. Maintenant, je vais faire les photocopies. Le mieux, c'est le Kinko en bas de la rue, non ?

Sarah ne s'est pas posé la question, mais des Kinko, il y en a à tous les coins de rue !

— Va plutôt à Astor Place. Paye en liquide et n'oublie pas de porter un déguisement.

Sarah n'est pas non plus préparée à ça.

— Un déguisement ? Tu veux dire une perruque ?

— Chapeau, lunettes de soleil, chaussures, bijoux, dit Kate avec impatience.

Il faut dire que les Accessoires, c'est toute sa vie... Elle passe la plupart de ses journées à éplucher les catalogues et à faire l'inventaire des placards de rangement : un collier en or, une ceinture de cuir tressée à boucle argentée, une montre sertie de diamants...

Elle fait de l'attitude de Sarah une affaire personnelle.

— Mais bien sûr. J'ai loué une messagerie vocale.

Le sens de l'organisation de Kate est plus fort que son indignation.

— N'oublie pas de laisser un message véhément de la part du CDVC, quelque chose qui menace des foudres de Dieu. Car cela doit nous conduire logiquement au point n° 3 : écrire une lettre au nom du CDVC pour avertir tous les annonceurs de *Fashion Victim* que nos membres se proposent de boycotter leurs produits s'ils continuent d'apporter leur soutien à ce magazine, vrai suppôt de Satan... J'en suis à mon cinquième brouillon, et je devrais pouvoir vous fournir la version définitive pour relecture demain en fin de journée. Surveillez vos boîtes e-mail. Je suis aussi en train de concevoir un papier à en-tête au nom du CDVC. Je verrais bien quelque chose de simple, avec une grande croix au milieu et quelques croix plus petites en marge, enfin, il faut y réfléchir ! Sarah, viens me voir avant de faire tes photocopies, car tous les courriers émanant du CDVC doivent être tirés sur le même papier à lettres.

Kate s'arrête quelques secondes, le temps de reprendre sa respiration, puis feuillette de nouveau son carnet de notes. Elle conclut enfin de sa voix tranchante, d'une efficacité quasi militaire :

— Bon, je crois que c'est tout. Prochaine réunion dans une semaine, même heure. Notez-le dans votre agenda. Nous aborderons les problèmes de timing : quand prévenir les annonceurs et les associations religieuses. Vig, je compte sur toi pour terminer la version finale du communiqué de presse d'ici là. Il me faudrait aussi la liste des célébrités qui assisteront à la réception. Vous avez des questions ?

Kate n'a pris ses fonctions de « chef » que depuis une vingtaine de minutes, mais elle est aussi à l'aise qu'un poisson dans l'eau. Elle a les joues toutes rouges et ses yeux brillent d'excitation. Elle adore briefer les gens, leur donner des ordres et voir comment ils réagissent.

La cantonner dans les profondeurs des placards aux accessoires, c'est méconnaître ses talents. Un véritable gâchis !

56.

Le dossier sur Marguerite

Delia pénètre dans mon bureau en serrant dans ses bras un épais classeur. Elle balaie rapidement la pièce du regard et ferme la porte. Puis elle s'assied sur une de mes chaises visiteurs et se rapproche de moi, heurtant au passage une pile de magazines entassés dans un coin — le numéro de janvier — et qui, telle la tour de Pise, avait une sérieuse tendance à pencher...

Tout s'écroule, et Delia se répand en excuses. J'ai beau lui dire de ne pas s'inquiéter, elle insiste pour se mettre à quatre pattes et réparer les dégâts...

Impossible de se déplacer dans mon bureau sans faire tomber quelque chose. Bien qu'elle s'en défende copieusement, l'équipe d'entretien n'est jamais revenue enlever les magazines, et certains membres du personnel — sans doute à l'instigation d'Allison — ont une fâcheuse tendance à prendre mon bureau pour une aire de stockage !

Après avoir remis les revues en place, Delia réitère sa manœuvre d'approche, mais en bougeant cette fois sa chaise avec précaution.

Elle me dit à voix basse :

— J'ai découvert quelque chose.

Delia est littéralement agrippée à son dossier. Elle a des airs de bête traquée : on dirait un renard poursuivi par une meute de chiens ! Nerveuse, la demoiselle ! Je parle comme elle à voix basse pour ne pas l'effrayer.

— Ah bon ! Et quoi ?

Elle respire longuement et lâche :

— Jane a fait expulser Marguerite.

Je la regarde un long moment d'un air ahuri, en me demandant si j'ai bien entendu. Jane a fait expulser Marguerite ? Comment est-ce possible ? Faire pleurer les assistantes de rédaction et déchirer les maquettes juste avant leur départ chez l'imprimeur, ça d'accord, c'est dans ses cordes. Mais son pouvoir n'est tout de même pas illimité.

— Je ne comprends pas.

Delia pose le classeur sur la table et le pousse vers moi.

— Je te répète que Jane a fait expulser Marguerite. Il y a huit ans...

J'ouvre le classeur et je commence à feuilleter les pages. Il y a des photos de Marguerite quand elle était jeune, ainsi que des articles rédigés par elle dans *Parvenu* et le *Vogue* australien. Et puis des photocopies de coupures de presse et des notes prises à la hâte relatant des entretiens téléphoniques que Delia a eus avec d'anciens collègues et des membres de sa famille.

Ce dossier n'a pas été censuré : je ne vois aucun passage rayé au marqueur noir, aucun mot passé au blanc. De deux choses l'une, ou Delia commence à me faire confiance, ou elle était trop pressée pour perdre du temps.

— Son nom est Marge Miller, et elle est née dans la banlieue de Perth.

L'espace d'un instant, je reste muette comme une carpe. Mes lèvres remuent mais aucun son ne sort.

— De Perth?

— Oui, c'est en Australie.

— Je sais, merci. Mais je ne suis toujours pas certaine d'avoir bien saisi...

— Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre. Marguerite est australienne. De pure souche !

— Alors, elle n'est pas française ?

Delia jette un coup d'œil dans son dossier pour être sûre de ne pas se tromper sur les détails.

— Pas du tout. Ou plus exactement, elle n'est devenue française qu'à l'âge de vingt-trois ans.

— Eh bien, ça alors !

J'essaie de digérer la nouvelle. Ainsi, notre sosie maison d'Audrey Hepburn n'est pas issue du vieux continent.

— Elle est partie pour Sydney à l'âge de quinze ans. Elle a travaillé là-bas quelques années dans une série de magazines un peu trash. Puis elle a disparu pendant un an pour réapparaître à Londres à vingt et un ans sous le nom de Marguerite Tourneau. Elle a trouvé un job de secrétaire de rédaction chez *Hello*. Deux ans après, elle est partie pour New York et a décroché un poste d'assistante de rédaction au *Parvenu*. C'est là qu'elle a rencontré Jane et endossé le personnage de Française expatriée. Les détails de ce qu'elle faisait là-bas sont assez flous. J'ai téléphoné à d'anciens collègues qui ne devraient pas tarder à me recontacter. Mais nous avons quand même quelques infos essentielles : Marguerite a obtenu le poste de rédactrice senior et Jane est partie quelques mois plus tard. Pendant des années, elles se sont bien gardées de croiser leurs chemins respectifs mais elles ont fini par se retrouver en concurrence pour le poste de rédactrice en chef de la revue *Faces*. D'après la fille qui était assistante d'édition à l'époque, elles étaient au coude à coude jusqu'à ce que Marguerite ne soit expulsée. Et, bien entendu, c'est Jane qui a eu le poste.

— C'est pas vrai...

Delia sourit. Voilà pourquoi elle fait des dossiers sur tout le monde. Parce que ça lui permet de mettre la main sur des histoires juteuses !

— Je te dis que si.

— Mais personne ne se conduit de cette façon !

Elle hausse les épaules. Son sens des valeurs n'est pas aussi aigu que le mien.

— Et comment a-t-elle fait ?

Delia plonge dans le dossier et trie quelques papiers. Puis elle me tend une photocopie.

— Regarde le nom de l'Officier de l'Immigration qui s'est chargé du dossier.

David Whiting. Ça ne me dit absolument rien.

Delia pousse un soupir excédé. Décidément, je dois lui paraître une piètre complice !

— Ce n'est pas possible, tu n'as pas dû lire le dossier que je t'ai donné. Whiting est le nom de jeune fille de Jane. David Whiting est son frère !

Je regarde de nouveau le document, m'attendant presque à en voir jaillir le diable en personne !

— On peut dire quelle ne s'embarrasse pas de scrupules. Ça me dégoûte ! C'est complètement nul !

— Que veux-tu, c'est Jane ! Ou plutôt, le clan Whiting, car son frère ne m'a pas l'air plus recommandable ! Apparemment, il est devenu spécialiste dans l'art d'expulser les gens hors frontières. En échange d'un peu d'argent, il est capable de fabriquer des preuves à charge contre quelqu'un. Il a été arrêté il y a quelques années, mais l'affaire a été étouffée. Il devait avoir des amis haut placés, enfin tu vois le topo. Et maintenant, il travaille au Département d'Etat.

Je la regarde longuement, soudain terrifiée à l'idée d'être convoquée devant le Congrès pour haute trahison. Un Whiting au Département d'Etat, ça peut causer pas mal d'ennuis, non ? Delia éclate de rire en voyant mon air inquiet.

— Ne t'en fais pas, ce n'est qu'un sous-fifre qui a connu son heure de gloire et qui est devenu totalement inoffensif. Il se contente de faire acte de présence en attendant de toucher sa retraite !

Je suis trop anxieuse pour être réconfortée par ces bonnes paroles. Et trop ébranlée par ce que je viens d'apprendre pour être rassurée par son raisonnement.

Moi qui prenais Jane pour une enfant capricieuse, piquant des colères noires et arrachant la tête de ses poupées, j'étais bien loin de la vérité.

— Peut-être, mais maintenant, ça ne nous ferait sans doute pas de mal de regarder où nous mettons les pieds...

— A propos, où en sommes-nous ?

Je lui fais un rapide résumé de la réunion « toilettes » de la semaine. Je passe sous silence la mise à l'écart d'Allison et j'insiste sur les actions en cours : communiqués de presse, liste des vedettes, lettres aux annonceurs...

En passant tous les détails en revue, je suis bien obligée d'admettre que le plan se déroule sans anicroches, et que mes réserves de départ étaient loin d'être fondées. Se débarrasser de Jane McNeill, ce n'est pas une entreprise risquée qui a peu de chances d'aboutir. C'est une nécessité ! Et à la lumière des dernières pièces du dossier, nous sommes loin d'une simple question d'intérêt personnel.

Non ! A présent, il s'agit de veiller au respect de la justice !

57.

Rédactrice senior : 31e jour

Soledad essaie de défendre le mot *urbanien*.

— C'est un peu comme *faubourien*, mais on l'utilise pour les grandes villes. C'est mignon, c'est marrant. Je ne vois pas quelle objection tu peux avoir !

Sa voix me paraît lointaine, comme si elle faisait des tas d'autres choses tout en me parlant. Soledad est de ces femmes qui ne peuvent vivre sans utiliser la fonction « mains libres » de leur téléphone.

J'attends patiemment que les bruits de fond cessent car, tout en me parlant, Soledad dirige sa réunion de Département. Les *Fashion Victim* sont assises autour de son bureau et lancent des idées d'articles pendant les temps morts.

— *Urbanien* est un mot qui n'existe pas. Il n'est pas dans le dictionnaire !

Soledad et moi sommes en train de tourner en rond depuis dix minutes, et comme son Département au grand complet la soutient, ça n'arrange pas les choses.

Ça n'a fait que la conforter dans l'idée qu'elle a toujours raison.

— Mais ça dit bien ce que ça veut dire... l'idée de ville, insiste Soledad.

Derrière elle, toute la troupe serre encore davantage les rangs...

Je ne suis pas d'accord. J'estime que les mots *urbanien* et *urbanie* n'évoquent en rien la ville. *Urbanie* me fait penser à un vague bled d'Europe de l'Est peuplé de braves gens très courtois. Un pays qui abrite la tribu des *urbaniens*...

Je préfère abandonner plutôt que de repartir pour un tour. Je n'ai pas envie de

l'entendre dénigrer pour la cinquième fois ce petit livre de rien du tout qu'on appelle un dictionnaire !

Quand j'ai appelé Soledad pour lui parler du nouveau titre, je ne m'attendais pas du tout à une discussion de ce genre. Je pensais qu'elle hausserait les épaules et passerait à autre chose. Mais j'ai mal jaugé la situation, ce que j'ai tendance à faire un peu trop souvent ces temps-ci. Je sais que la gestion des rapports de force fait partie de mon boulot, mais je ne suis pas douée pour ça. Je ne sais jamais quand je dois oublier mon fragile ego ou au contraire camper sur mes positions. Et je ne peux plus me fier à des gens comme Dot pour intervenir en ma faveur.

— Je te demande juste de ne pas mentionner mon nom.

Je sais que cette question n'est pas très raisonnable, mais je suis trop fatiguée par cette conversation pour mesurer la portée de mes paroles. Et je déteste parler quand le haut-parleur est branché. Je déteste cette petite seconde de décalage qui me donne l'impression que ma correspondante est quelque part au fin fond de l'Afrique, au Mozambique par exemple... En tout cas pas au bout du couloir.

Nouvelle pause de deux secondes, une pour le haut-parleur, l'autre pour la susceptibilité de Soledad. Ma question est trop abrupte. Ça montre que non seulement je ne suis pas chaude pour utiliser les mots *urbanien* ou *urbanie*, mais que je les rejette catégoriquement.

— Si c'est ce que tu veux! dit-elle d'un ton glacial tandis que ses ouailles parlent entre elles à voix basse.

Pendant un court moment, une infime seconde, j'envisage de faire machine arrière pour sauver ma carrière. De lui dire que ce n'est pas exactement ça que je veux, mais je me retiens. Le mal est déjà fait, alors autant en rester là. Si seulement j'avais une autre idée... Je n'aurais jamais cru que je me retrouverais au tapis pour un titre comme « *L'Univers clos de l'Université urbanienne* », mais la vie est pleine de surprises.

— Merci.

— Autre chose ?

Sa voix est sèche, irritée. Et ce ne sont pas les gens entassés dans son bureau qui vont l'empêcher d'aller séance tenante trouver Lydia pour se plaindre de moi. Décidément, il m'aura fallu peu de temps pour me faire une réputation de collaboratrice *difficile*.

— Non, rien d'autre.

Je raccroche, j'inspire longuement et j'essaie une nouvelle fois de me convaincre de céder. D'accepter ces titres mièvres, ces plaisanteries idiotes et ces accroches bourrées de jeux de mots approximatifs. Bien que j'aie du mal à discerner exactement pourquoi, je sais que je suis un peu dans la peau du Dr Faust qui vient de pactiser avec le diable. Et je résiste. La fonction même de rédactrice senior contient une mise en garde implicite : « Faites bien attention à ce que vous souhaitez, les filles, parce que ça pourrait bien vous arriver. »

C'est ce qui me plaît dans ce boulot, choisir les sujets sur lesquels je veux écrire, et sous-traiter aux autres ce que je considère comme le sale boulot. J'adore parler avec des journalistes, et décider dans quelle direction tel ou tel papier doit aller. Mon style n'a pas encore atteint la maturité, mais je sais écouter ce qu'un auteur me dit, et j'essaie de le respecter même lorsque je fais des modifications. Je ne suis pas comme les autres rédactrices du magazine, je n'ai aucune envie de faire croire que je viens de taper le texte moi-même !

Le papier sur les étudiants célèbres a été le tout premier article digne de ce nom qu'on m'ait confié depuis ma promotion. Et je pense que je m'en suis bien tirée.

L'histoire se scindait en plusieurs parties : des tas de photos sous tous les angles de dortoirs d'actrices, des croquis de vêtements branchés pour étudiants, des recettes pratiques élaborées par quelques-uns des plus grands chefs de New York, et des rudiments de yoga pour écarter les bizuts. Avec en prime une étude qui parlait d'un bon sentiment — mais peut-être un peu superficielle — sur le thème : « Que ressent-on lorsque l'on est le visage le plus connu des cours de Bio ? » J'ai réussi à faire, à partir de toutes ces rubriques, un tout cohérent. Du bon travail. Enfin, jusqu'à ce que Soledad ne commence à tout remanier et à fabriquer des mots comme *urbanien*.

Malgré un sentiment de frustration inévitable, je suis beaucoup plus heureuse d'être dans l'aire de stockage qui me sert de bureau que dans mon précédent coin-bureau. Je m'y sens plus libre, et il y règne une sorte de mélange de légèreté et de sérieux que je ne soupçonnais pas. *Fashion Victim* n'est qu'une bande dessinée. Un dessin animé de Batman avec des « bang », des « splash » et des « flop » en sous-titres. Mais c'est tellement plus agréable de créer les légendes que de les colorier.

Le thème du défilé de Pieter van Kessel est « Le renouveau de la ville ».

— Le renouveau urbain ? Ça ressemble plus au déclin de la ville, dit Marguerite en glissant son châle sur ses épaules.

Ce n'est pas qu'elle ait froid — on crève de chaud dans la pièce avec tous ces radiateurs, et tous ces gens — mais elle a peur de se salir.

Il faut dire que van Kessel organise son grand show sur un chantier, le site de construction de la future bibliothèque du Lower East Side. Le chef des travaux vient tout juste de donner le premier coup de marteau piqueur, mais je suis tout de même très surprise qu'il autorise van Kessel à planter sa tente et inviter la presse. C'est un truc qui peut vous conduire tout droit au désastre.

— Ce n'est pas si mal, dis-je au moment où nous trouvons enfin nos places.

Ça nous a pris un temps fou car nous sommes au premier rang. Je n'ai pas l'habitude d'être si près du podium, et j'ai dû jouer des pieds et des mains pour arriver à bon port. Marguerite m'a suivie en observant la foule.

Elle essuie avec son mouchoir la fine couche de poussière qui recouvre sa chaise et s'assied.

— Je dois dire que c'est assez impressionnant.

C'est en tout cas beaucoup mieux que prévu. Le bouche à oreille s'est répandu comme une traînée de poudre, faisant du show de van Kessel *l'événement* de la Semaine de la Mode. Marguerite reconnaît des acheteurs de chez Barney's et Neiman Marcus, et les salue au passage. Je suis très excitée, pour plusieurs raisons : parce que van Kessel mérite qu'on s'y intéresse, parce que j'ai eu raison de suivre mon instinct, et parce que je vais trouver ici de quoi alimenter un deuxième article.

Marguerite n'est pas une inconnue dans le monde de la mode, et elle est entourée d'une cohorte d'admirateurs qui veulent être vus au premier rang, ne serait-ce qu'une minute ou deux. Tandis qu'elle disserte sur le style classique « Vieux Continent » de van Kessel (elle a lu mes notes !), je suis assise bien sagement, les mains croisées sur les genoux. Moi, je ne connais personne ici... Ce n'est que mon second défilé de mode, et je ne sais pas trop comment me comporter. M'occuper de mes affaires me paraît être la solution la plus sûre, même si ce type d'attitude manque un peu de panache !

— La revoilà, celle-ci! Quel chameau! murmure une femme près de moi.

De toute évidence, je dérange... Interloquée, je me tourne vers elle, bien

décidée à me défendre. C'est pourtant une vieille dame très avenante, aux cheveux blancs coupés court et ondulés. Elle porte un ensemble pantalon de soie très élégant et arbore de magnifiques diamants. Sa tête me rappelle vaguement quelque chose... Peut-être est-ce une des ombres que je croise chaque jour dans le métro...

— Je vous demande pardon ? dis-je d'une voix haut perchée.

La femme semble surprise par ma réaction. Ou bien elle ne s'adressait pas à moi, ou elle souffre sans le savoir du syndrome de Gilles de Tourette.

— Je suis désolée, chère madame. Je parlais toute seule. Ne faites pas attention.

Je me radoucis aussitôt.

— Excusez-moi.

— Ne soyez pas sottre, ma chère. Vous vous êtes comportée comme il se doit en pareille circonstance. Je devrais le savoir, j'ai déjà assisté à tellement de défilés...

— Tout va bien, dis-je en lui lançant un sourire un peu pincé.

Puis je tourne les yeux vers le podium. Ma voisine est une vieille habituée des défilés de mode, et je ne veux pas m'immiscer dans son univers.

Elle, en revanche, n'a pas l'intention de s'en tenir là...

— Je ne vous ai encore jamais rencontrée, est-ce votre premier défilé ?

— Presque. J'ai déjà assisté au premier défilé de van Kessel en juin.

Impressionnée, elle hausse les sourcils — soigneusement dessinés au crayon. Seuls les gens influents de la mode et moi avons assisté à cet événement.

— J'aurais bien aimé y être, mais je n'avais pas entendu parler de van Kessel avant de lire l'article du *Times*. Je me félicite de réussir à me tenir au courant de l'actualité, mais ça demande beaucoup plus de travail qu'autrefois.

— Vous savez, si j'ai pu y aller, c'est parce que la mère d'un de mes amis a travaillé avec l'assistant de van Kessel, et elle avait une entrée pour moi. C'était une magnifique collection. J'étais absolument ravie de pouvoir me précipiter à son atelier pour passer une demi-journée avec lui et son équipe.

Voilà que je me sens obligée de rendre des comptes ! Je ne voudrais surtout pas qu'elle me prenne pour un génie de la mode. Je n'ai rien d'un génie. J'ai parfois de la chance, c'est tout.

— Vous, vous êtes très futée ! me lance-t-elle.

Je rougis, moins du compliment que du ton sur lequel elle l'a dit. Il est toujours agréable de voir quelqu'un approuver vos choix, valider votre instinct !

— Merci. J'ai pensé qu'il serait intéressant de suivre la carrière d'un nouveau talent plein de promesses. J'ai l'intention de faire une série d'articles pour accompagner la course vers le sommet de van Kessel.

Elle hoche la tête, apparemment séduite — là encore — par mon idée.

— Et quand paraîtront ces articles ?

— Probablement jamais.

Elle est perplexe.

— Je travaille pour *Fashion Victim*.

Cette explication lui suffit.

— Ah, je comprends...

— Eh oui, j'ai bien essayé de défendre mon projet, mais il ne correspond pas au style du magazine.

Elle me tapote la main pour m'exprimer sa sympathie.

— Quel dommage !

Je hausse les épaules. Il y a tellement de choses que j'ai honte d'avoir faites — ou pas faites — depuis que je suis en poste. Inutile de m'attarder là-dessus...

— Ce n'est pas grave. Comme vous le disiez tout à l'heure, c'est le manque d'expérience... J'aurais dû m'en douter.

La vieille dame me tend la main.

— Au fait, je ne me suis pas présentée... Où sont donc passées mes bonnes manières ? Je m'appelle Ellis Masters.

Ellis Masters est une figure de légende dans le monde de la mode. Une femme qui peut faire et défaire une carrière sans se soucier des retombées. On parle toujours d'elle avec déférence, celle qu'on réserve habituellement aux gens en fin de parcours.

Enthousiaste et courtoise... ce qui ne l'empêche pas de marmonner entre ses dents au premier rang des défilés de mode.

— C'est un honneur de vous rencontrer. Mon nom est Vig Morgan.

Je résiste à l'envie de faire une courbette. Ce serait déplacé... C'est une souveraine de la mode, pas la reine d'Angleterre !

— Ravie de vous connaître, Vig.

Elle regarde le public et jette un œil sur sa montre sertie de diamants.

— Il faudrait qu'ils se décident à commencer! J'ai encore trois autres défilés d'ici à ce soir.

— Je suis certaine que vous êtes trop occupée, mais si vous avez un moment de libre jeudi soir, *Fashion Victim* organise une réception en l'honneur de Gavin Marshall. Je serais ravie que vous y assistiez. C'est un artiste britannique qui...

— Je connais Gavin. J'ai été très surprise que *Fashion Victim* s'implique autant pour cet homme. L'art polémique n'est vraiment pas la tasse de thé de votre magazine, vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Brusquement, je suis saisie d'une envie quasi irrésistible de tout avouer. Mais je parviens à résister.

— Nous espérons que ce sera d'un bon niveau, et que les gens s'y intéresseront.

— Oui, je vois. Eh bien, j'en prends note.

Mais je sais très bien qu'elle dit cela par politesse. Ellis Masters est trop bien élevée pour refuser directement une invitation.

Les admirateurs de Marguerite se dispersent et ma rédactrice en chef remarque pour la première fois mon illustre voisine. Elle saute de sa chaise pour étreindre la grande dame de la mode.

— Ellis chérie ! Je suis ravie de vous revoir.

Ellis ne partage pas ce sentiment. A en croire la grimace d'impatience qui se lit sur son visage tandis qu'elle subit les effusions de Marguerite, c'est évident ! Elle se libère d'ailleurs aussi vite que possible et se contente de dire du bout des lèvres et d'une voix qui a perdu toute sa chaleur :

— Marge...

Marguerite ne remarque pas la différence et se met à papoter en évoquant le bon vieux temps, Paris et les amis dont elles n'ont plus de nouvelles. L'espace d'une seconde, Ellis Masters semble piégée, mais avant que j'aie pu intervenir en ayant recours au bon vieux truc qui marche toujours (« regardez, ce n'est pas Damien Hirst qui vous fait signe de la main au sixième rang ? »), elle réussit à se défilier en douceur et entame la conversation avec le type assis à sa gauche. C'est un acteur très connu et, bien qu'il ignore totalement à qui il est en train de parler, il se doute bien que ce n'est pas n'importe qui.

Marguerite retourne s'asseoir et lance :

— Elle est tellement adorable, et cela fait des siècles que je ne l'avais pas

revue. Je suis navrée de ne pas vous avoir présentée, Vig, mais que voulez-vous, c'est une vieille dame qui a du caractère, et il est difficile d'aller contre sa volonté...

— Comment l'avez-vous connue? je lui demande, frappée par l'accueil glacial qu'elle vient de recevoir.

— Je travaillais au sein du magazine *Parvenu*, c'était à mes tout débuts, ça me paraît si loin... Mon Dieu, c'est vrai, je n'étais encore que rédactrice adjointe ! Je ne gagnais presque rien, et je me souviens que j'étais obligée de porter des ensembles de prêt-à-porter en gardant l'étiquette... pour pouvoir les rendre après.

Au moment où Marguerite s'apprête à me faire partager d'autres souvenirs, elle est arrêtée dans son élan par les premiers accords de musique. Elle tente de crier pour se faire entendre, mais en vain. La batterie joue trop fort. Le bruit assourdissant couvre complètement sa voix. Je reprends ma place pour attendre le début du show, mais mon esprit est ailleurs.

Je repense à Ellis Masters, à Marge... Et surtout à ces mots marmonnés par la vieille dame entre ses dents...

59.

Qui parle de liaison ?

Les parents d'Alex sont en ville pour la soirée.

Alex m'a appelée pour s'excuser de ne pouvoir dîner avec moi après le défilé de van Kessel.

— C'est juste une courte étape avant de partir pour Londres. Leur avion part très tôt demain matin, il faut qu'ils aient regagné leur chambre d'hôtel à 22 heures au plus tard. Je pourrais faire un saut à ton appartement juste après.

J'étais déçue qu'il n'ait pas jugé bon de me joindre à eux, bien sûr, mais j'ai accepté son offre.

Qu'il ne tienne pas à ce que je rencontre ses parents, je peux le comprendre... Nous n'en sommes pas au stade de la présentation aux beaux-parents ! Nous nous voyons régulièrement, nous sommes bien ensemble, mais il y a beaucoup de non-dits. Je ne lui pose pas de question sur la blonde à la voix rauque qui habite sur son palier, et lui ne me demande pas si je sors avec quelqu'un d'autre.

Bien entendu, la réponse est non. J'ai été tellement conquise par cet ours...

adorable qu'il m'arrive de ne plus penser qu'à lui. Mais j'ai fréquenté suffisamment d'hommes pour savoir quand garder ses distances. Et je suis installée depuis assez longtemps dans le célibat pour savoir me préserver.

Il se pointe à 22 h 17 devant ma porte avec des glaces Häagen-Dazs à la vanille et du chocolat fondu. Tout en préparant des *sundaes*, il me pose des questions sur le défilé, sur Pieter van Kessel et mes idées d'articles... Je lui en parle pendant une demi-heure, les yeux brillant d'excitation... Il ne m'interrompt pas, se contentant de hocher la tête pour manifester son approbation, le type de soutien qu'on attend toujours de la part d'un petit ami.

Après avoir lavé les bols et les cuillers, il m'annonce qu'il doit rentrer chez lui pour promener Quick, et qu'il ne peut pas rester.

Mais il reste...

Et quand je m'extrahs du lit sur le coup de 3 heures du matin, je suis obligée d'enjamber son corps parce qu'une petite commode me barre le chemin.

Quand je reviens, je ne peux m'empêcher de le regarder longuement. La faible lueur rougeâtre du cadran du réveil me permet de découvrir un grain de beauté sur son dos, juste sous l'omoplate. Je l'effleure de la main. Mes doigts s'attardent sur sa peau tiède et, avant que j'aie pu esquisser le moindre mouvement de retrait, il m'attire vers lui. Et presse mon corps contre le sien. Je suis maintenue d'une main ferme dans une prison de peau tiède...

Je reste là, les yeux ouverts, pendant un long moment, mon bras soudé au sien. Il y a une vérité à laquelle je ne peux échapper, et dont j'ai parfaitement conscience : en dépit des apparences, nous ne sommes pas un vrai couple.

60.

Le renouveau urbain

Après le succès fracassant de son show dans un parking du Lower East Side, Pieter van Kessel s'est retiré du monde.

Il a conversé poliment avec tous ceux qui étaient venus le féliciter en coulisses pour sa brillante collection, puis il a disparu dans la nuit. Et depuis, personne ne la plus jamais revu, à part son assistant, Hans. Aucune déclaration non plus.

J'ai Leila Chisholm en ligne. Elle dit travailler pour le *Times* et me confie :

— Ce serait un coup rude pour nous. Nous avons essayé pendant des heures de tirer les vers du nez des gens de son équipe, mais notre impression, c'est que rien ne va plus. Ils n'ont même pas de Service Publicité.

Je pense à ces sous-sols délabrés que j'ai visités en plein été il y a des mois de cela. Et franchement, qu'ils n'aient pas de service de pub, ça ne me surprend pas.

J'ai encore beaucoup de mal à réaliser que le *New York Times* veut m'acheter un article. Je demande à la femme :

— Qui vous a parlé de cet interview ?

— C'est Ellis Masters. Elle a confié à mon éditeur que vous vous proposiez de rédiger une série d'articles sur l'ascension d'un jeune artiste bourré de talent.

Essayons de prendre les choses calmement et sereinement... et d'oublier les palpitations désordonnées de mon cœur qui fait un bruit d'enfer dans ma poitrine !

— C'est une idée qui m'a traversé l'esprit, en effet.

— Et cette idée nous plaît beaucoup.

— Je vous demande pardon ?

J'ai très bien entendu ce qu'elle vient de dire, mais j'ai tellement envie qu'elle le répète! Ce qu'elle fait d'ailleurs bien volontiers.

— Cette idée nous plaît beaucoup, et nous souhaiterions que vous fassiez ce travail pour nous.

— Je suis d'accord.

J'ai beau avoir signé des documents octroyant à Ivy Publishing la paternité de toutes les idées que je peux avoir aussi longtemps que je travaille chez eux, ce n'est pas un problème. Jane ne va pas s'intéresser tout à coup à Pieter van Kessel ! Ce type fait peut-être sensation dans les milieux de la mode, mais *Fashion Victim* n'a rien d'un magazine de mode...

La femme du *Times* joue cartes sur table.

— Parfait. Nous aimerions faire paraître cet interview dans le numéro de vendredi. Nous prévoyons, disons, trois mille mots. Quand pouvez-vous nous remettre le texte ?

Je fais quelques calculs rapides. J'ai une douzaine de pages de notes à relire et à mettre en forme, et deux heures d'enregistrement à transcrire.

— Demain, ça vous irait ?

— Demain matin ?

Je pensais plutôt à l'après-midi, mais j'accepte sans l'ombre d'une hésitation. La pile de travail qui m'attend sur mon bureau n'a aucun intérêt. C'est nul, comparé à ce qu'on me propose. Je n'ai aucune intention d'y toucher avant que mon papier sur Pieter van Kessel soit parfait, à la virgule près !

— Pour 11 heures au maximum.

Leila Chisholm est conciliante.

— C'est un peu plus tard que je ne le pensais, mais ça ira. Donnez-moi votre numéro de télécopie, et je vous fais envoyer le contrat immédiatement.

Je ne connais pas le numéro par cœur. C'est vrai qu'on ne m'a pas envoyé beaucoup de fax depuis que je travaille dans cette boîte ! Je passe de longues minutes à fouiller dans mes tiroirs pour mettre la main sur ce fichu numéro. Je ne vous dis pas le stress...

Après avoir raccroché, je reste là, devant mon bureau, à me demander par quoi je vais commencer. Appeler mes parents ou faire le pied de grue à côté du télécopieur? Tout à coup une sensation bizarre m'envahit, le sentiment confus qu'il ne m'arrive jamais rien de bien... Je sais, je deviens parano, mais je cours vers le télécopieur. Mieux vaut attendre là-bas... Je veux que personne d'autre que moi ne touche ce document. Il arrive enfin au bout d'un quart d'heure : l'encre est très pâle, mais il me paraît si beau... je n'en crois toujours pas mes yeux !

Avant d'appeler mes parents ou de danser une gigue effrénée, je passe la tête dans le bureau de Marguerite et je lui demande d'un air détaché si *Fashion Victim*, d'après elle, pourrait être intéressée par mon idée d'article sur van Kessel.

Elle secoue la tête tristement.

— En l'état actuel des choses, je ne crois pas. Peut-être que si j'étais directrice de la rédaction...

Elle laisse la phrase en suspens, mais je n'ai pas tellement envie de m'étendre plus longuement sur le sujet. Elle vient de prononcer exactement les mots que j'attendais.

Impossible de contenir ma joie plus longtemps. Je lui décoche mon plus beau sourire.

— Merci! dis-je d'un ton posé très étudié.

En fait, j'ai un mal fou à respirer!

Je retourne dans mon bureau, je ferme la porte et j'esquisse trois pas de danse... Je suis si heureuse ! Trois mille mots dans le *New York Times*. J'ai encore

du mal à y croire, j'ai l'impression de rêver. Ce qui m'arrive, c'est la raison d'être de tout journaliste débutant !

Je respire plusieurs fois à fond pour me calmer, puis je décide qu'il est temps de me mettre au travail. Mais avant de m'emparer de mon Dictaphone et de mes microcassettes, j'écris toutes affaires cessantes une lettre de remerciement très gentille destinée à Ellis Masters et je la glisse dans la boîte aux lettres. J'ai conscience que ce geste n'est pas à la hauteur du bonheur que j'éprouve, et que je ne la remercierai jamais assez !

61.

Jane Carolyn-Ann Whiting McNeill

Cinquante-deux heures avant la réception, Jane ajoute à son patronyme déjà pompeux son nom de jeune fille et c'est Stickly qui distribue la note d'info. Jane pense qu'il n'y a pas de temps à perdre pour utiliser les canaux d'information habituels... Ça pourrait prendre jusqu'à quatre heures pour suivre la filière, et Jane n'a pas envie de perdre des minutes cruciales pour que tout le monde mémorise bien le nom de Whiting.

Ça n'a d'ailleurs pas été une simple affaire, ce changement de nom ! Jane a dû convoquer dans son bureau quelques malheureuses filles qui parlaient encore de « Jane McNeill ». Une fille du service pub a même été virée à cause d'une erreur d'inattention dans l'*Observer*.

La note d'information est imprimée sur un papier à en-tête très raffiné, format Ministre. Stickly en laisse tomber un exemplaire sur mon bureau avec le masque de l'indifférence sur le visage. Il s'efforce d'être courageux, stoïque devant l'adversité. Mais on sent bien qu'il est totalement désespéré. Ce n'est pas à un Stickly de s'abaisser à ces basses besognes. Un Stickly livre des manants à des monarques, pas l'inverse!

— Mme McNeill vous verra à 13 h 30, dit-il de cette voix impériale qui pourrait facilement couvrir un amphithéâtre entier.

Je n'ai aucune intention de quitter mon bureau sur-le-champ. Je ne bougerai pas d'un millimètre avant de savoir ce que Leila Chisholm pense de mon article. Je m'attends au pire. Je suis certaine qu'elle va détester... Je l'entends déjà me hurler dans les oreilles que c'est le plus mauvais papier qu'elle ait lu de toute sa carrière. Et moi, j'encaisserai sans broncher, sans une plainte. Puis je

raccrocherai et j'éclaterai en sanglots.

L'article est sur mon bureau, mais je n'ai pas la force de le relire. Je l'ai déjà passé en revue un nombre incalculable de fois sans pouvoir dire s'il est bon ou pas. Je suis épuisée par le manque de sommeil, et je doute de mon propre jugement. Le coup de génie qui vous prend sur le coup de 3 heures du matin, je m'en méfie comme de la peste !

Je réussis à détacher mes yeux du téléphone. Si on a les yeux rivés dessus, il ne sonne jamais, c'est bien connu...

Je m'aperçois que Stickly est encore là...

— Dites à Jane que je ne peux pas la voir à 13 h 30.

— C'est très important.

Je hausse les sourcils. Il y a tellement de choses importantes à faire... Mais l'assistante d'Anita Smithers est aux petits soins, pour ne pas dire au garde-à-vous et se charge de tout ça très bien. Et puis, je me demande bien ce que Jane peut avoir à faire d'important.

— A ce point ?

Il hoche la tête.

— Mme McNeill veut savoir si elle doit se tenir debout devant la banderole bleue de *Fashion Victim*, ou devant la rouge.

De toute façon, Jane ne demande pas l'avis des gens. Elle fait des sondages, pose des colles et donne des conférences.

— Vous, qu'avez-vous répondu ?

— La bleue. Madame portera une robe rouge, elle ne doit pas prendre le risque que les couleurs jurent entre elles.

La voix de Stickly est toujours aussi imposante, et son comportement aussi digne. Le sujet n'en vaut pourtant pas la peine !

Je le complimente pour la subtilité de son raisonnement, et je l'invite à dire à Jane que moi aussi, je préfère le fond bleu. Stickly a très envie d'en débattre avec moi — mon indiscipline constitue pour lui une offense — mais le devoir l'appelle. Il doit distribuer les notes d'info plus vite que ne le ferait le service courrier maison !

Il quitte la pièce et je retourne à mon activité première : guetter le téléphone ! Lorsque Leila Chisholm se décide enfin à appeler trois heures plus tard, je suis assoupie sur mon bureau. J'ai attrapé un torticolis et j'ai sur la joue des marques

de trombone. La sonnerie me fait l'effet d'un broc d'eau froide jeté en plein visage. Mais quand je décroche, je suis encore un peu dans les vapes. Mes pensées sont confuses, et il me faut une bonne minute pour comprendre qu'elle n'a pas détesté mon papier.

— Bien entendu, il faut faire quelques aménagements, dit-elle en me citant toute une liste de modifs.

J'ai l'esprit trop engourdi pour tout enregistrer. Je ne suis pas habituée au rythme d'enfer des quotidiens...

— Si vous n'avez pas tout noté, n'ayez pas peur. Je vous envoie immédiatement mes notes par fax. C'est le même numéro ?

Après avoir récupéré le fax, je me précipite vers la cuisine pour avaler une nouvelle tasse de café. Les notes de Leila sont denses et requièrent une vivacité d'esprit que je n'ai pas actuellement sans stimulants artificiels. En parcourant ses commentaires, je me rends compte que le mot « aménagements » est un doux euphémisme, mais je ne suis pas inquiète. Je suis excitée comme une puce et je ne pense plus qu'à une chose : me lancer dans la deuxième version de l'article.

Les modifs mises à part, l'avenir est radieux. La rédactrice en chef du *New York Times* m'a dit qu'elle était certaine que je sentirais mieux le style du journal la prochaine fois !

62.

Soirée alcoolisée

Maya adore les salons et les bars d'hôtel. Elle aime leur côté glamour, leur charme désuet et cette sensation d'être très loin de chez elle. Ici, les gens vivent en vase clos. Ailleurs, c'est la fuite en avant.

— Je n'ai jamais aimé Roger, dit-elle après que le serveur lui a apporté son *capirinha*.

Elle n'en a encore jamais bu, mais elle avait envie de changer... Les cosmopolitans, c'est bon pour pleurer Roger — qu'elle n'a jamais aimé ! — et elle rêve d'un alcool à base de sucre de canne.

Je bois une gorgée de *mojito* — une nouvelle boisson pour de nouveaux lendemains pleins de promesses — en attendant la suite de ses commentaires sur Roger. Moi aussi, j'ai des révélations à lui faire partager mais, apparemment, je dois attendre sagement mon tour. Quand des copines se font leurs confidences, c'est toujours les histoires de cœur qui passent en premier.

— D'ailleurs, je n'ai jamais pensé le contraire... Mais cette bague m'a fait l'effet de la Kryptonite à Superman : elle m'a fait perdre mes moyens. Quand je l'ai trouvée dans ce tiroir, je me suis sentie dans tous mes états, et j'ai pris ça pour de l'amour. Avec le recul, ce n'était que la nostalgie de quelque chose qui n'a jamais existé... Comme ces repas de famille où tout le monde est content de se retrouver, dans les séries télé...

Maya est un peu embarrassée. Il est difficile d'admettre qu'on est aussi influençable que les amis de banlieue qui veulent rester en banlieue.

— L'odeur de barbecue des voisins...

— Que veux-tu dire ?

Elle a les yeux rivés sur l'entrée du bar, comme si elle attendait quelqu'un. Nous sommes au *W Hotel* d'Union Square. Nous sommes entourées de comptoirs étincelants et de grands canapés en velours, avec de superbes créatures en jupes ultra-moulantes. Mais attention, ne nous laissons pas avoir par le *W* de l'enseigne. C'est le bon vieux *Westin* d'antan.

— Tu sais, la fumée qui s'échappe du barbecue des autres quand je suis assise sur ma passerelle à incendie. C'est exactement la même chose.

Elle hoche la tête.

— Oui, ou comme certaines chansons.

— Tout le monde vit ce genre d'expérience, dis-je, comme si nos trois exemples témoignaient de ce qu'est la vie.

Elle se tourne vers moi et un large sourire illumine son visage.

— Ce qui veut dire que cette... relation avec Gavin n'est pas totalement vouée à l'échec. Comment rebondir si on n'a rien pour rebondir ?

Elle me sort ça juste au moment où j'avalais une gorgée de rhum avec du jus de citron vert. En apprenant la nouvelle, j'attrape une quinte de toux! Je ne savais pas qu'elle et Gavin...

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Gavin et moi nous sommes revus.

Elle détourne le regard, plutôt surprise de ma réaction.

— Et pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Que voulais-tu que je te dise ? « Salut, Vig. Gavin et moi passons nos soirées à discuter, nous nous entendons super bien, et je crois que je suis en train de tomber amoureuse. » C'est gênant. Je ne peux même pas parler de nos grandes discussions sans me sentir toute petite.

Je passe sur son ego surdimensionné pour zoomer sur l'info la plus importante.

— Et vous vous aimez ?

Elle hausse les épaules, en jouant les indifférentes. Elle n'avait pas l'intention d'aller aussi loin dans les confidences, et elle essaie de faire machine arrière.

Je tente de minimiser l'importance de son aveu.

— Enfin, je veux dire, il te plaît bien ?

Son regard est de nouveau braqué sur l'entrée du bar. Je commence à comprendre pourquoi. Elle s'attend à ce que Gavin fasse son apparition d'une minute à l'autre. Il est arrivé à New York tard hier soir et, ce matin, il est allé à la première heure à la galerie pour superviser les derniers détails de l'organisation.

Je connais suffisamment Maya pour m'attendre à tout.

Je décide de contre-attaquer.

— J'ai vendu un article au *Times*.

Sa tête fait un quart de tour arrière et elle m'attrape la main avec une telle force que mon verre se renverse.

— Tu as fait quoi ?

— J'ai vendu au *New York Times* l'interview que j'avais faite de Pieter van Kessel. Et pas seulement ça. Ils ont aimé mon idée de série d'articles, et ils veulent le tout.

Maya en reste sans voix pendant une bonne poignée de secondes... J'en profite pour sécher mon bras avec une petite serviette de cocktail.

Puis elle donne un grand coup de poing sur le comptoir pour attirer l'attention du barman.

— Mon cher monsieur, veuillez nous apporter une bouteille de votre

meilleur Champagne !

— Ce n'est pas la peine, je...

— Quoi? Célébrer une occasion comme celle-ci sans Champagne, ça ne se fait pas. Avec quoi veux-tu porter un toast?

Je suis sur le point de répondre « avec des *mojitos* et des *capirinhas* ! » mais le barman est déjà en train de déboucher une bouteille de Moët.

Maya me tend une flûte en ajoutant :

— De toute façon, moi aussi j'ai quelque chose à fêter...

— Sans blague ? C est quoi ?

— Non, toi d abord.

Elle lève son verre.

— A ma très chère copine, la journaliste Hedwig Morgan.

Ça me fait tout drôle. Pas désagréable comme sensation! Je vide le contenu de ma flûte d'un seul trait.

— Très bien. Et maintenant, à toi.

— J'ai commencé un nouveau livre...

— C'est une excellente nouvelle ! Et ça parle de quoi ?

— C'est l'histoire de quelqu'un qui essaie d'empoisonner une anorexique. Mais attention, ce n'est pas un thriller. Personne ne meurt...

Je remplis les verres pour une seconde tournée. A moi de porter un toast. J'ai déjà mon verre en l'air, mais elle ne me suit pas.

— Je bois à la littérature !

— Je ne crois pas que...

— Tu ne t'en tireras pas comme ça... J'ai bien passé l'épreuve du toast, alors à ton tour!

Maya sait très bien qu'elle n'aura pas gain de cause face à une Vig légèrement pompette.

— Très bien. A la littérature !

Elle ne semble pas très convaincue, mais au moins elle l'a dit... Je n'insiste donc pas.

— J'ai confié les tout premiers chapitres à un agent de New York, une femme qui connaît très bien l'agent de Gavin à Londres. Elle les a lus seulement

pour rendre service à Gavin, mais elle pense que cet échantillon est prometteur et souhaite lire tout le bouquin dès que je l'aurai terminé.

Comme je m'en tiens scrupuleusement à la résolution du 15 août, je n'ai pas prononcé le mot agent depuis presque trois mois. Je suis heureuse — et soulagée — de constater que d'autres n'ont pas eu les mêmes scrupules.

— Mais c'est génial !

— Oh, tu sais, ça ne signifie pas grand-chose. Elle a peut-être dit ça par simple politesse, et il y a toujours un risque qu'elle n'aime pas le reste du livre. Je suis encore loin de nager dans l'euphorie.

Je n'ai pas l'intention de laisser son pessimisme naturel pourrir notre petite fête. Je le balaie d'un geste.

— Je bois à un début de livre prometteur!

Ce toast est un mélange un peu mélancolique d'espoir — un éventuel succès — et de crainte de voir le rêve se briser. C'est ce que ressent Maya qui lève son verre avec enthousiasme.

Le temps que Gavin arrive, nous sommes devenues invincibles. Invincibles, un peu gaies... et convaincues que rien n'est impossible. A l'image de Godzilla...

Tous ces minuscules obstacles qui nous barraient le chemin nous paraissent à présent bien dérisoires.

Maya enlace Gavin et lui donne un baiser passionné auquel il répond par un sourire timide. Son regard accroche le mien par-dessus l'épaule de Maya, et il me fait un petit signe.

Sachant que leurs seuls rendez-vous se sont résumés à de grandes discussions animées au téléphone, je m'arrange pour les laisser seuls quelques minutes. Un petit tour aux toilettes me permet d'admirer l'aménagement des lieux. J'ai un léger coup de blues en pensant à Alex. J'aimerais qu'il soit là ce soir. Lorsque je l'ai appelé pour lui annoncer la bonne nouvelle, j'avais l'intention de l'inviter à sortir prendre un pot. Mais quelque chose m'a arrêtée. Pour fêter les moments importants d'une vie, il faut avoir une relation durable et forte avec quelqu'un.

Lorsque je rejoins Maya, elle est en train de signer le reçu de sa carte bleue. Une fois nos dettes réglées, nous nous entassons dans un taxi pour aller dîner dans le restaurant favori de Maya. Nous faisons une orgie de crêpes aux champignons, de *crostini* aux olives et de crème brûlée. Je ne sais plus qui commande une bouteille de vin, mais j'en bois un verre avec délectation malgré l'épuisement qui me gagne. Gavin, qui a raté nos précédentes tournées, porte une

série de toasts tour à tour drôles et gentils. Maya en a les larmes aux yeux. Il faut dire aussi qu'elle a pas mal bu.

La soirée se termine par la bagarre traditionnelle pour savoir qui va payer l'addition. Je finis par gagner, car c'est moi qui ai les réflexes les moins émoussés par l'alcool. Dehors, il fait frisquet. Avant de sauter dans un taxi pour me ramener chez moi, j'insiste pour les accompagner à pied jusqu'à l'appartement de Maya.

L'Avenir m'attend au coin de la rue.

63.

Sombres présages

Pour Christine, les toilettes sont l'ultime lieu de stockage inexploré. Elle a couvert les carreaux blancs des murs de sa douche de paniers en plastique blancs maintenus par des ventouses. C'est là qu'elle conserve son désinfectant et son antidétartrant, sans oublier son détachant, bien entendu.

— Ils sont tous tombés, me dit-elle en entrant dans mon bureau et en fermant la porte. Je les avais depuis deux ans, et aucun n'avait bougé. Et voilà qu'ils se mettent à tomber tous les six, même le petit dans le coin, celui où je range mon éponge.

Je lui débarrasse ma chaise visiteur, mais elle aime mieux rester debout. Elle préfère arpenter la pièce en évitant les piles de magazines qui jonchent le plancher plutôt que de s'asseoir.

— Et ce matin, quand j'ai ouvert ma porte, j'ai constaté que mon paillason avait disparu.

Elle me fixe de ses grands yeux bleus en guettant ma réaction.

— Disparu?

— Disparu.

— Tu veux dire qu'on t'a piqué ton paillason ?

Je suis un peu troublée... Personne ne fauche les paillasons. C'est une violation du contrat social.

— Attends, ce n'est pas tout. Ecoute un peu! Quand je me suis réveillée ce matin, il y avait un écureuil dans mon lit qui me fixait de ses petits yeux rouges tout ronds.

Elle en frissonne encore...

Je ne sais pas quoi dire. Tous ces petits tracas me semblent bien futiles et ne prêtent pas à conséquence. Pourtant, la voix de Christine est curieusement montée d'un ton... On dirait qu'elle me dresse une liste de catastrophes.

Pour meubler un peu, je lui bredouille quelques conseils (« pense à fermer tes fenêtres avant de te coucher »)...

— Tu ne vois donc pas que ce sont des signes ? L'écureuil dans un lit, c'est un signe.

Je lis le découragement dans sa voix. Il n'est que 10 h 23, et j'ai déjà réussi à la décevoir!

— Mais de quels signes parles-tu ?

— C'est comme la vache rousse en Israël. C'est le signe que quelque chose de terrible va se produire. Qu'est-ce qu'il te faut pour être convaincue ? Une invasion de sauterelles ?

Je sens bien qu'elle méprise la mécréante que je suis.

Ceci dit, la réponse à sa question est « oui ». Oui, j'ai besoin d'une invasion de sauterelles pour être convaincue !

Je m'efforce de traiter le sujet avec tout le sérieux que Christine attend de moi, mais j'ai bien du mal à ne pas sourire...

— On ne peut pas habiller Jésus, je dirais même *le déguiser* avec une robe de soie dos nu de chez Givenchy, et ne pas s'attendre à une vengeance divine. Il faut être humble devant le Seigneur.

Je connais très peu la Bible. Les notions d'humilité devant le Seigneur, tout ça m'est parfaitement étranger. En revanche, je sais reconnaître la panique, surtout lorsqu'elle arpente mon bureau de long en large !

Je lui dis d'un ton apaisant.

— Rien de grave n'arrivera, tu verras.

Sur ce, la porte s'ouvre et Sarah fait son entrée, un sourire béat sur le visage. Un instant déconcertée par la présence de Christine, elle se reprend très vite.

— Ça y est, ils sont là !

— Qui ?

— Ils font le pied de grue devant l'immeuble!

Elle a du mal à contenir son excitation. Il faut dire que c'est la première

preuve que notre plan fonctionne.

— Nous sommes entièrement cernés par des associations de Chrétiens en colère brandissant des pancartes avec des citations de la Bible. La police essaie de désamorcer le mouvement parce que les manifestants n'ont pas déposé de préavis. Tu te rends compte, la police !

Je n'arrive pas à y croire. C'est encore mieux que ce que je pensais...

Christine lance un regard meurtrier à Sarah. Elle ne voit pas ce qui peut la mettre en joie dans ce récit.

— Tu devrais faire annuler la réception avant l'arrivée des sauterelles...

Sarah prend un air ahuri.

— Quelles sauterelles ?

J'interviens.

— Christine, tu devrais aller en parler à Jane. C'est elle qui a organisé cette réception.

Mais elle ne l'entend pas de cette oreille. Elle a une peur bleue de Jane.

— Je préférerais que ce soit toi.

— Moi ?

L'idée me paraît tellement saugrenue que j'ai du mal à ne pas pouffer de rire.

— Oui, Jane t'écoute, toi.

Toujours cette idée bizarre que Jane aurait du respect pour moi.

— Non, je n'ai pas l'intention de demander à Jane d'annuler la réception. Il n'y a aucune raison.

— Mais cette histoire d'écureuil, et tout le reste... Ce sont des signes qui ne trompent pas !

Elle fait une pause, comme si elle cherchait une autre solution.

— Et puis il y a Allison !

Je me raidis en entendant prononcer le nom de la seule personne qui pourrait faire capoter notre plan.

— Allison ?

Christine jette un coup d'œil circulaire, puis se penche vers nous et nous confie tout bas :

— Je crois quelle parle dans une langue étrangère. ..

Sarah commence à glousser. Je l'imiterais bien, mais je réussis à me contenir car Christine est sérieuse à 100%!

— Qu'est-ce que tu entends par là?

— Elle est très excitée, fébrile, et elle marmonne sans arrêt des mots incompréhensibles. J'ai essayé de comprendre, mais ce n'est pas de l'anglais.

J'ai beau être certaine qu'Allison ne parle pas de langues barbares, je sens bien qu'il est inutile d'essayer de convaincre Christine. Il y a une autre façon de la calmer.

— Tu sais quoi ? Si Allison est toujours aussi excitée à 16 heures, je verrai ce que je peux faire. D'accord ?

16 heures, ce sera bien trop tard pour annuler la réception, mais Christine ne s'en aperçoit pas. Elle soupire, soulagée.

— Merci beaucoup, Vig.

Je hausse les épaules, comme s'il n'y avait aucune raison de me remercier. Ce qui n'est pas faux...

Même si je voulais parler à Jane aujourd'hui, je ne pourrais pas la joindre. Elle est entre les mains des plus grands spécialistes de la beauté et, à mon avis, elle n'émergera pas avant d'avoir été bichonnée de la tête aux pieds.

Christine s'en va. Sarah et moi nous précipitons vers la fenêtre pour regarder les officiers de police parlementer avec la foule des manifestants. Au même moment, Delia nous rejoint.

— Pas mal, hein ? dit-elle en tendant le cou derrière nous.

Sarah est aux anges.

— Il faut que j'aie vu ça de plus près. Vous venez ?

Devant notre refus, elle s'éclipse pour descendre au rez-de-chaussée.

— Eh bien, on dirait que le plan se déroule comme prévu.

Elle hoche la tête et s'assied.

— Oui, à un petit détail près.

J'ai beau être athée, mon cœur fait un raté pendant un dixième de seconde. J'ai le sentiment qu'elle va m'annoncer qu'une horde de sauterelles remonte la Ve Avenue.

— Lequel?

— Je t'ai parlé de l'Australie, tu te souviens ?

— Comment ça ?

— Tu sais bien, là où Marguerite a atterri après s'être fait expulser par Jane ?

— Bien sûr. Et alors ?

— Eh bien, figure-toi que c'était un acte de représailles, me lance Delia en me tendant un petit carnet jaune.

Je m'en empare et je tente de déchiffrer l'écriture de Delia. Impossible ! C'est une suite de pattes de mouches et de grandes boucles. Je n'y comprends rien.

— C'est quoi, ce truc ?

— Mes notes de sténo. Je viens d'avoir un entretien avec l'ancienne assistante de l'éditeur en chef du *Parvenu*, Lucy Binders. Une femme très aimable. Elle travaille dans les assurances, maintenant.

Je meurs d'envie de savoir comment elle a fait pour retrouver l'assistante d'Ellis Masters douze ans après, mais je me retiens ! Les talents d'enquêtrice de Delia, ce n'est pas le problème.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Que Marguerite n'est qu'une manipulatrice et une intrigante. Après avoir décroché sa promotion — qu'elle a obtenue, je te signale, en couchant avec le directeur de la publication —, elle a fait mener une vie d'enfer à toutes les petites jeunes de la boîte, Jane en particulier. Elle lui donnait tout le sale boulot, changeait les délais en cours de route pour qu'elle remette tous ses articles en retard. Elle récrivait systématiquement ses textes pour que Jane ait l'air d'une idiote sans talent. Cinq mois plus tard, Jane a été virée.

Delia tourne la page et poursuit :

— J'ai pris contact avec quelques rédacteurs chez *Vogue* en Australie, mais personne n'ose parler. J'ai tout de même appris que l'ascension de Marguerite a été fulgurante. En seize mois, elle est passée de rédactrice senior à rédactrice en chef. Tu vas me dire qu'il y a bien *une* personne qui pourrait nous donner son avis, mais ils restent tous muets comme des carpes. Un point positif, malgré tout : elle n'a pas l'air de faire une fixation sur l'âge !

Et Delia de passer en revue tout le personnel du journal en mentionnant l'âge et la formation de chaque employé...

Ma première réaction, instinctivement, c'est de piquer une crise de panique style Christine, de tout annuler et de partir en courant. Mais je ne contrôle plus rien ! Les associations religieuses manifestent sous nos fenêtres, et rien de ce que je pourrais leur dire ne les fera partir...

— Bon, je crois que le mieux est de continuer tes recherches. On trouvera peut-être quelque chose de nouveau sur Marguerite qui nous sera utile plus tard si elle nous pose des problèmes.

Je suis très troublée par ma nouvelle façon d'agir : efficace, concentrée sur mon objectif... Le complot contre Jane, c'était censé être une action ponctuelle, pas un nouveau style de vie !

Delia sourit.

— C'est exactement ce que je m'apprêtais à faire, chef!

Elle découvre avec plaisir que je suis devenue sans pitié. Pour elle, ça signifie que je fais un pas de plus vers la « clandestinité », que je ne vais pas tarder à faire des dossiers sur mes collègues.

A-t-elle raison ? Je n'en sais rien. Mais je souhaite de toutes mes forces qu'elle se trompe.

64.

Juda

Lorsque j'arrive à la galerie, Gavin est en train de démonter son expo *La Perfection Magnifiée*. Il emballe ses statues de Jésus comme si c'étaient de vulgaires sacs de billes à remporter chez lui dans ses poches.

— Que se passe-t-il ?

Il est là dans un coin, en train de retirer à une statue en tailleur Chanel son collant extra fin.

Tout le reste se passe plutôt bien : les traiteurs s'occupent du bar, l'ingénieur du son vérifie soigneusement tous les micros, les manifestants installent leur podium et hurlent sur toutes les *fashion Victim* qui passent à leur portée. Seul Gavin fait de la résistance.

Je sais que Gavin m'a entendue arriver — j'ai vu ses épaules se contracter — mais il ne répond pas. Il ne daigne même pas lever les yeux. Il se contente de rouler le collant en boule et de le jeter dans une boîte en carton. Puis il entreprend de déboutonner la veste.

Le silence et le déshabillage de la statue sont de mauvais augure, mais je ne perds pas mon sang-froid. Je m'avance sans paniquer vers Gavin pour en savoir plus.

— Hé, tu m'entends ? Ça ne va pas ?

Gavin se retourne pour me faire face. Ses yeux sont luisants de colère. On est loin du Gavin décontracté, affable et un tantinet aviné qui portait des toasts, mangeait des crêpes trop grasses, et m'embrassait sur le front à 3 heures du matin ! J'ai devant moi un Gavin au visage de marbre. Effrayant.

Je pose ma main sur son bras pour le réconforter, mais il essaie de la repousser. Je tiens bon, terrifiée soudain à l'idée qu'il soit arrivé quelque chose d'affreux.

— Explique-moi ce qui se passe!

Il prend une profonde inspiration et me décoche, sur le ton le plus méprisant que j'aie jamais entendu de toute ma vie :

— « Nouvelle tenue pour la Nativité de Jésus. »

— Mon Dieu!

Je laisse tomber ma main et je fais un pas en arrière. Je savais depuis plus de trois mois que ce moment était inévitable... Mais dans l'euphorie du moment — le *New York Times*, van Kessel et les bulles de Champagne — ça m'était sorti de l'esprit. Hier soir, j'aurais dû lui parler du numéro de décembre de *Fashion Victim* ! J'aurais dû tout lui avouer pendant qu'il était un peu gai et qu'il riait de nos plaisanteries déjantées...

Gavin amorce un sourire qui tient plus de la grimace. Sa lèvre supérieure se retrousse comme le ferait un chien enragé.

— Et elle dit « Mon Dieu! » Un comble...

Sa colère est parfaitement justifiée. Je ne sais pas quoi dire. Nous restons face à face un bon moment — lui avec une tête de trois pieds de long, et moi un peu perdue... Les ingénieurs du son continuent leurs essais de dernière minute (« Un, deux, trois, tu m'entends, coco ? »).

— Ecoute, je voulais te le dire. Crois-moi, je comptais le faire, mais je ne savais pas comment m'y prendre.

Le mépris que je lis dans ses yeux est presque palpable. .. Il montre une autre de ses statues.

— « Le Christ : Sauveur ou lanceur de mode ? »

J'accuse le coup. Les gros titres de couverture du numéro de décembre ont toujours été de mauvais goût, parfois même gênants, mais jamais ils ne m'ont paru aussi terribles. Et c'est encore plus dur de l'entendre de la bouche même de l'artiste.

— Si tu savais comme je regrette tout ça. Je ne sais même plus *comment* on a pu en arriver là..., dis-je en regardant le magazine par lequel le scandale arrive.

Il est là, par terre, à moitié ouvert. On aperçoit une fille en Bikini avec des empreintes de pied sur le ventre...

— Tu sais, on commence par une double page très sérieuse sur ton œuvre, et on se retrouve en pleine séance de brainstorming pour chercher des idées d'article sur Jésus.

Je m'efforce de rester calme, mais je suis à deux doigts de tomber à genoux et de demander pardon. Ce n'est pas seulement parce que je veux me débarrasser de Jane. Apparemment, elle n'est pas la seule garce dans la place... Non, c'est que *Fashion Victim* a invité à cette réception tout le gotha du monde des arts de New York et de la presse nationale. Impossible de renoncer sans faire d'énormes dégâts ! Des têtes risquent de tomber... A commencer par la mienne.

Le paillason volé de Christine ne me paraît plus aussi innocent que ça !

Gavin est sur le point de citer un autre « bon mot » du numéro de décembre lorsque Maya apparaît. Elle porte une longue robe noire et un diadème scintillant dans les cheveux.

Elle embrasse Gavin sur les lèvres pour lui souhaiter la bienvenue avant de jeter un coup d'œil sur les douzaines de statues de Jésus, plus rayonnantes les unes que les autres. Elle a le souffle coupé par la beauté de l'ensemble. Elle ne s'attendait pas à ce choc, pas plus que moi d'ailleurs. *La Perfection Magnifiée*, ce n'est pas de la camelote. C'est beaucoup plus qu'une série de mannequins en plâtre aux tenues tapageuses, tout juste bons à attirer l'attention des gens pendant un quart d'heure. Ce sont des sculptures magnifiques, jusque dans le moindre détail. Maya est particulièrement attirée par la statue « Jésus en Givenchy ».

— Je ne voudrais pas avoir l'air d'en rajouter, mais est-ce que cette robe ne grossit pas un peu Jésus ? demande-t-elle d'un air radieux.

Gavin ne daigne pas répondre. Maya le déçoit profondément, et il la regarde avec des yeux de chien battu, les lèvres tremblantes.

Maya n'a pas droit à un Gavin au visage de marbre. Elle a devant lui un Gavin triste à en mourir et au bord des larmes, qui continue de citer le journal.

— « Les attraites du pagne : la résurrection d'une mode... »

Maya n'a pas lu le numéro de décembre de *Fashion Victim*, et elle le regarde sans comprendre. Elle ne sait pas du tout de quoi il retourne, mais elle a l'intuition que quelque chose ne va pas. Les traiteurs, les ingénieurs du son et les

protestataires ont beau lui faire croire le contraire, Maya sent les choses. Il y a de la tension dans l'air, l'atmosphère est lourde... Elle se tourne vers moi en quête d'une explication.

— Il est en colère à cause des articles sur Jésus que le magazine a publiés à l'occasion de l'expo.

Maya a un mouvement de recul.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu n'étais pas au courant ? lance Gavin en arrachant la veste de la statue.

C'est un vêtement très élaboré aux coutures délicates, mais il l'arrache d'un geste brutal, comme s'il s'agissait d'un vieux sarrau de peintre.

— Au courant de quoi ? répète Maya.

Il est évident qu'elle ne sait absolument pas de quoi il s'agit. Les articles sur Jésus, ça ne l'a pas frappée... Elle n'a pas marqué la page, et n'a pas noté le numéro dans ses fichiers. Pour elle, ce n'est qu'un Post-it enfoui sous des tonnes de journaux.

Gavin a du mal à le comprendre. Il roule la veste en boule et la jette dans sa boîte en carton.

— Tu savais parfaitement qu'ils allaient m'humilier et tu ne m'en as pas parlé. Même hier soir, quand nous étions...

Il s'interrompt, comme si les souvenirs de la nuit dernière étaient trop douloureux pour lui.

— Et tu restes encore là, devant moi, sans dire un mot!

Son attention étant accaparée par Maya, j'en profite pour me glisser derrière lui. Je sors la veste de la boîte et je la défroisse avec précaution. Même si l'expo s'arrête là, je ne peux pas laisser cette veste roulée en boule comme un vieux chiffon. Infliger à Chanel un pareil traitement! Je travaille depuis trop longtemps chez *Fashion Victim* pour ne pas réagir.

Puis je décide de voler au secours de Maya qui n'a pas mérité pareil traitement.

— Maya n'y est pour rien, Gavin. Arrête de t'en prendre à elle. C'est moi la fautive.

Il ironise.

— Mais je ne suis pas en colère contre toi ! Arrête de me chercher!

Au contraire, c'est ce que je veux. Maintenant qu'il se décide à me parler en

faisant de vraies phrases, sans se cacher derrière des titres de magazine, c'est exactement ce que je recherche... Il faut bien que sa rage se déverse sur quelqu'un, et je suis la cible idéale. Oui, *moi* !

— Ecoute, tu ne peux pas savoir à quel point je suis désolée de ce qui arrive, désolée de n'avoir pas su arrêter la machine, mais ce n'est ni le moment ni le lieu pour en parler. Dès que la soirée sera finie, je ferai tout ce que tu voudras. Je te le jure, tout ce que tu voudras. Mais cette réception doit avoir lieu.

Je regarde discrètement ma montre. Il est déjà 19 h 12. Dans quarante-huit minutes, de ravissantes créatures — qui font leurs premiers pas dans la haute société — vont franchir cette porte avec tout le gratin intello de Manhattan. Et le Jésus en Chanel n'est qu'à moitié habillé !

— S'il te plaît, je t'en supplie, ne fais pas ça!

La panique commence à se sentir dans ma voix. Dans quelques secondes, je suis bonne pour la crise d'hystérie.

Gavin rejette mes supplications d'un haussement d'épaule indifférent. Il ramasse le magazine, en fait un rouleau qu'il agite sous mon nez. Je vois une veine bleue toute gonflée sur son front.

— Tu as fait de moi la risée de la ville avec ce... ce...

Sous le coup de la colère, il cherche ses mots.

— ... ces débilites qui axent tout sur le sexe. Tu as ridiculisé tout ce que j'ai fait. Tu as fait de mon œuvre la chute comique d'un gag soigneusement prémédité...

Il jette le magazine contre le mur. Il rebondit et retombe par terre.

— As-tu seulement une idée de la somme de travail qu'il m'a fallu pour être respecté ? Sais-tu à quel point c'est difficile pour un mec issu de l'aristocratie et qui possède un château des Tudor d'être pris au sérieux en tant qu'artiste ? Bon sang, quand je pense que j'ai même une piscine victorienne dans mon jardin ! Les critiques adorent « se payer » les pauvres petits garçons riches qui se mêlent de faire de l'art, en amateurs. Eh bien non, justement, je ne suis pas un amateur ! Je ne suis pas le prince Charles et ses aquarelles... C'est important pour moi, c'est toute ma vie. C'est tout sauf du cirque et vous me dégoûtez, toi et ton magazine de merde !

Je vois battre la veine bleue du front de Gavin, et il respire par saccades. Il est fou de rage, c'est évident, mais je me pose des questions sur ses intentions. Annuler la réception, quelle magnifique initiative. De la très grande classe ! Un

geste qui me punit, et qui montre aux journalistes de *Fashion Victim* qu'ils ne peuvent pas traiter son oeuvre de « ressort comique » tout en apaisant son ego. Mais tout ça le mènera où, franchement ?

Pourtant, je ne peux pas courir ce risque...

Je ne peux pas me permettre de pousser à bout un artiste ivre de rage qui tient mon avenir dans une boîte en carton.

Je décide de changer de ton. Ce n'est pas avec des raisonnements logiques et des menaces que je vais gagner la bataille.

— C'est vrai, tu peux le faire. Tu peux claquer la porte au nez d'invités impatients d'admirer tes sculptures et poursuivre allègrement ta route comme avant. Ta carrière ne sera pas brisée, peut-être même sera-t-elle relancée grâce à toute cette pub... Le monde des affaires s'accommode très bien des enfants terribles. S'il y en a une qui va trinquer dans cette histoire, c'est moi !

Gavin se passe la main sur le visage et reste silencieux. Maya l'observe, les poings serrés sur les hanches. Elle voudrait nous aider, mais elle est impuissante contre ce qui se passe. *Fashion Victim* n'est pas son combat.

— Laisse tomber, Vig ! dit Gavin.

Il a l'air épuisé. Je pousse mon avantage. Je sais reconnaître la pitié quand elle se tient devant moi avec des yeux las.

— Je sais que c'est injuste, et que tu n'es pas venu ici pour me rendre service. Mais, je t'en supplie, réfléchis un peu. *Fashion Victim* ne peut pas te nuire. Ce n'est qu'un magazine sans prétention, que les gens aiment feuilleter parce qu'il est rempli de belles photos. C'est tout. Quelque chose qui occupe les mains quand on attend pour une coupe de cheveux chez le coiffeur, ou l'arrivée d'un train à la gare centrale. Nous ne sommes pas éternels. Dans deux cents ans, nous aurons disparu, alors que tes statues orneront peut-être l'entrée du Vatican. Mais toi, tu *as la possibilité* de nous faire beaucoup de mal, de nous casser. Je t'en supplie, ne le fais pas.

Gavin abandonne. S'il n'avait pas trinqué à mon succès hier soir, s'il ne m'avait pas embrassée sur le front quelques heures avant, peut-être aurait-il su résister à ma pathétique plaidoirie...

— Bon, d'accord.

Maya pousse un cri de joie et se jette dans ses bras.

— C'est arrangé, merci, mon Dieu. Et maintenant, j'aimerais bien qu'on me fasse des compliments sur mon diadème. Je l'ai mis pour travailler — dans le

cadre de mon article — mais personne n'a fait aucun commentaire. J'en arrive à me demander s'il n'est pas invisible !

Gavin éclate de rire et s'empresse de lui assurer que son diadème est parfait, qu'elle est parfaite. Puis il s'arrange pour lui extorquer la promesse qu'elle le préviendra la prochaine fois que sa meilleure amie essaiera de le ridiculiser. Je me sens un peu offensée par ce mot — je n'ai jamais eu l'intention de lui nuire, c'était dirigé contre Jane — mais j'apprécie quand même la démarche... Je réussis à me tenir tranquille.

Nous avons évité de peu le désastre, mais je tiens à m'assurer que *Fashion Victim* n'a pas, sans le faire exprès, offensé quelque autre partenaire de poids. Je procède donc à une inspection rapide de la galerie. Je passe même la tête dehors pour voir si tout se passe bien du côté des manifestants. Leur podium tient le coup, et les protestataires psalmodient leurs slogans. Dieu les bénisse !

Je fais un tour au bar pour boire un verre. Je sais que je ne devrais pas boire d'alcool avant le coup d'envoi officiel de la réception, mais c'est plus fort que moi. Après ce qui vient de se passer, j'ai besoin d'un réconfort plus puissant qu'un simple soda ! J'opte pour un gin-vermouth accompagné d'une olive farcie.

Après avoir remercié le barman, je me dis que Gavin a peut-être besoin d'aide pour habiller le Jésus en Chanel.

— Non, merci, ça ira. Tout se passe bien, me confie-t-il en nouant une écharpe sur la tête de Jésus.

Il l'attache sous le menton et glisse sur les yeux de la statue une énorme paire de lunettes de soleil panoramiques. Jésus-Christ ressemble tout à coup à Jane McNeill à une garden-party!

Je n'ai plus rien à faire. Je me dirige vers la scène dressée pour accueillir les quatre types de l'orchestre, et je m'assieds sur le côté.

La pièce a un air de fête, avec ses tables couvertes de nappes blanches et ses chandeliers votifs à la flamme vacillante. Il y a dans l'atmosphère une attente et une excitation presque palpables, annonciatrices d'un grand événement. L'odeur des petits-fours chauds — des mini-quiches et des petits gâteaux au crabe — qui nous parvient des cuisines confirme cette sensation.

Je pousse un long soupir, et je reprends une gorgée de Martini en attendant la prochaine catastrophe...

Une bête de scène

Krystal Karpfinger, l'épouse du propriétaire de la galerie, me tient la jambe depuis vingt minutes, à propos de la galerie marchande à ciel ouvert qu'elle rêve d'ouvrir dans le New Jersey.

— Dans un de ces coins qui sent le New Jersey de banlieue... Nous allons créer la réplique exacte de Soho... Nous placerons les feux rouges exactement aux mêmes endroits, nous installerons les mêmes échafaudages. Les clients ne verront pas la différence ! En revanche, ils feront des économies sur les taxes des produits de plus de 110 \$ — et franchement, vous avez déjà vu des articles qui valent moins de 110 \$ à Soho ?

Voilà un début de conversation qui me fait craindre le pire... car ça ressemble davantage à un interminable monologue.

Et ça ne me fait pas rire. Je me contente de sourire poliment et de jeter un coup d'œil autour de moi en espérant que quelqu'un ait la bonne idée de venir me sauver la mise. Maya est à deux pas de moi, elle discute avec une adepte du hip tout de noir vêtue. Mais pour l'instant, elle est bien trop accaparée par son interlocutrice pour se préoccuper de savoir si je suis vivante ou morte d'ennui. Elle ignore les regards que je lui lance comme si j'étais pour elle une parfaite inconnue.

Quant à Gavin, qui est lui aussi tout près de moi, il n'est pas d'humeur à me lancer une échelle de secours ! Il joue les hôtes affables, trop heureux de me voir marcher sur des charbons ardents.

Subir les assauts oratoires de Krystal Karpfinger, c'est presque pire que si la réception avait dû être annulée.

La voilà qui se lance dans un nouveau débat : comment repérer un banlieusard à dix mètres... J'agrippe le bras d'une serveuse qui passe dans le coin. Surprise, la femme essaie de se débarrasser de moi comme d'une mouche importune, mais je tiens bon.

— Excusez-moi, est-il vrai que l'orchestre refuse de jouer tant qu'on n'a pas retiré tous les *M&Ms* verts du plateau de bonbons ?

Avant que le serveuse ait eu le temps de nier la véracité de mon propos, voire de me traiter de folle, je me tourne vers Krystal.

— Excusez-moi, je dois vous abandonner. Une urgence avec l'orchestre. Vous savez combien les artistes peuvent être ombrageux. Il leur arrive de se

comporter en êtres humains responsables mais, l'instant d'après, on dirait des nouveau-nés auxquels il faut tout apprendre ! Je suis sûre que vous me suivez...

A voir sa tête, je ne crois pas ! Le temps qu'elle comprenne ce qui se passe, je suis déjà à l'autre bout de la pièce. Je me prends un peu d'eau de Seltz et un petit-four salé au homard, et je reste sagement dans un coin, près de Jésus en Badgely Mishka bleu. Je regarde le ballet incessant des invités lorsque quelqu'un me tape sur l'épaule. C'est Jane. La pièce a beau être bourrée de monde, elle n'a pas mis longtemps à me trouver, comme si j'avais une puce informatique détectable à distance dans ma molaire droite du haut...

— Vig, vous êtes censée vous occuper de la presse, dit-elle d'un ton courroucé.

Sa voix couvre le bourdonnement des conversations. Une femme s'éclipse derrière Jane qui du coup renverse son vin blanc sur ma robe de soie. Vous croyez peut-être que Jane va me présenter ses excuses ? Pensez-vous ! Elle est bien trop en colère après moi pour s'inquiéter de ma note de teinturier. Je ne dois pas rester sans rien faire pendant que Paris brûle ! En fait, la seule chose qui brûle ici, c'est sa rage : les photographes sont en train de prendre des photos de Gavin devant la banderole des Karpfinger. C'est intolérable !

Jane repart en guerre, jouant des épaules pour se frayer un chemin dans la foule. Je me dirige lentement vers les journalistes. Pour traverser la pièce, il faut vraiment se glisser entre les sommités de la mode et les critiques d'art. Le plus gros de la foule — des gens qu'on n'attendait pas et qui scintillent comme des arbres de Noël — est ici pour défendre la liberté de s'exprimer. Ils sont là pour défendre le Premier Amendement et se font prendre en photo en train de repousser la foule en colère qui se presse autour de l'immeuble. La galerie ressemble à une mission assiégée. Nous ne sommes pourtant pas en Chine à l'aube du vingtième siècle, et les protestataires n'ont rien à voir avec les Boxers... Dehors, les manifestants scandent des mots d'ordre et hurlent des insultes. Nous nous efforçons de les ignorer tels des pique-niqueurs à l'approche de l'orage.

Gavin est debout au milieu de la banderole (de la galerie!). Si bien que, quel que soit l'angle de prise des photos, on voit toujours les premières lettres K-A-R ou les dernières I-N-G-E-R... Notre banderole à nous est pourtant plus imposante pour les médias ! Elle occupe tout un mur, d'un coin à l'autre de la pièce, et les mots *Fashion Victim* apparaissent en lettres énormes. Seulement voilà, c'est le mur d'à côté, celui qui est laissé pour compte... Gavin est censé se tenir entre les deux murs, mais il n'a pas envie d'être aux ordres et de se plier à nos quatre volontés. Lorsqu'il me voit, le coin de ses lèvres esquisse même un sourire. Il a

l'air content de lui, ce salaud !

Jane est de nouveau sur mes talons, et ne me lâche plus (au sens propre du terme!).

— Allez-y! A vous de jouer. Il faut me rattraper ça!

Facile à dire... C'est plus délicat que de changer une ampoule électrique ou reprendre un ourlet pas très droit.

Je regarde autour de moi en espérant apercevoir Kate, Sarah ou même Allison. Après tout, c'était leur plan ! C'est à elles de résoudre ce problème, non ? Seulement voilà, comme c'est moi qui ai hérité du bébé, il va falloir que je trouve une solution. Et il n'y en a pas trente-six : je vais être obligée de me donner en spectacle.

Je prends une large inspiration et je vais me placer derrière Gavin. Puis je fais semblant de perdre l'équilibre et je me raccroche à la banderole pour ne pas tomber... Vu? Résultat, nous nous retrouvons toutes les deux par terre, mais la banderole a plus d'enthousiasme et de grâce dans sa chute!

Anita Smithers arrive en courant pour rectifier la position de Gavin. Elle n'a aucune envie que son client se fasse voler la vedette par une rédactrice qui ne tient pas sur ses jambes.

Une fois justice faite, Jane se précipite aux côtés de Gavin pour attirer l'attention sur elle. Elle fait feu de tout bois pour jouer les vedettes, mais le résultat est calamiteux. Si elle n'a pas son pareil pour charmer les journalistes et les cadres en usant de son sourire enjôleur, son ignorance en matière d'art est affligeante. La voilà qui parle de Rodin comme du plus grand peintre de notre époque ! Gavin ne sait plus où se mettre.

Jane est assoiffée de projecteurs. Son attirance pour les feux de la rampe n'a quasiment pas de limites... Elle va rester là, sur cette scène improvisée, jusqu'à ce que les agents de service la fassent sortir *manu militari* de la pièce et que le maître des lieux ferme les portes à double tour. Je ne fais pas partie des agents de service, et je ne pense pas être capable de soulever Jane, mais je m'approche d'elle d'un air décidé. Gavin s'est suffisamment payé notre tête, maintenant, c'est à lui de gérer tout ça.

Pendant ce temps, Jane continue...

— ... et si je devais le comparer à un seul et unique artiste du vingtième siècle, le nom qui me vient à l'esprit est sans aucun doute Seurat. Ils ont tous deux la même pureté de ligne.

Ça y est, on retombe dans les clichés à la *Fashion Victim* ! *Sunday in the Park* n'a pourtant rien d'un sofa moderne, ni d'une robe signée Calvin Klein!

Bien qu'elle soit fâchée que je lui fasse de l'ombre, je me penche vers Jane pour lui dire à l'oreille que, dehors, les manifestants souhaitent qu'elle prenne la parole. Cette intervention n'a jamais fait partie de notre plan, mais l'idée plaît à Jane. Il faut dire qu'il y a cinq fois plus de gens à l'extérieur qu'ici... Elle imagine des cortèges de protestation comme on en faisait dans les années 60 — auxquels elle n'a bien entendu jamais participé. Elle sent la présence de Martin Luther King sur les marches du Lincoln Mémorial. Elle « fait un rêve »...

Je jette un regard de reproche à Gavin et je fends la foule sur les talons de Jane. Dehors, le mouvement de protestation est bruyant, mais l'ordre règne. Des centaines de gens sont rassemblés derrière les barrières bleues mises en place par la police. Un petit homme très soigné vêtu d'un costume marron discret mène la danse. Il est debout sur une estrade, un porte-voix à la main, et les réverbères de Mercer Street font briller son crâne d'œuf, dessinant autour de lui une sorte de halo étrange. Il hurle des slogans repris en chœur par toute l'assistance.

— La justice — pour Jésus ! Respectez — notre foi!

L'homme fait une pause pour reprendre son souffle, et Jane pense que son tour est venu. Elle escalade les cinq marches qui la séparent du podium, arrache le porte-voix à l'homme médusé, et harangue la foule.

— Je m'appelle Jane Carolyn-Ann Whiting McNeill !

Comme d'habitude, elle s'attend à ce que tout le monde connaisse son nom. Et lorsqu'ils se mettent à la chahuter, elle croit qu'elle a gagné la partie. Elle répète son nom dont l'écho ne lui déplaît pas.

— Je m'appelle Jane Carolyn-Ann Whiting McNeill, et je suis chrétienne !

La foule rugit pour manifester son approbation. Ils la prennent pour une des leurs, persuadés qu'elle est guidée par la ferveur, comme ces pasteurs de la foi qui plantent leur tente dans les grandes villes pour sermonner les foules. Elle leur ressert le discours qu'elle a fait un instant plus tôt pour présenter Gavin Marshall.

— Je veux vous parler de l'art. L'art *authentique*. Celui qui nous fait pleurer, qui nous fait rire, qui nous fait réfléchir. L'art qui nous prend à la gorge, qui nous fait croire que nous sommes meilleurs et plus grands.

Les applaudissements et les cris redoublent, et Jane savoure ce moment avant d'intimer par un geste le silence à la foule. Jane sait parler aux foules (95 % de sa réussite repose sur son habileté à se mettre en avant). Elle sait jouer avec un public.

— L'art authentique est d'essence divine. Il est pur. Il ne cherche pas à choquer ni à offenser le plus grand nombre en un minimum de temps. L'art authentique ne triche pas, il n'use pas de *trucs*. Les trucs sont bons pour les gens qui méconnaissent la valeur de l'art authentique. Je m'appelle Jane Carolyn-Ann Whiting McNeill, et je suis chrétienne !

Puis elle marque une pause, car elle sait d'expérience qu'une pause à cet instant fait toujours de l'effet.

Les vivats sont presque assourdissants, et Jane inspire un grand coup pour conclure en beauté (« Et ceci est de l'art chrétien, fervent et sincère, respectueux de Dieu, intuitif et instinctif. Il est là pour nous rappeler que nous devons nous garder des jugements trop hâtifs. *La Perfection Magnifiée*, c'est de l'art. De l'art authentique ! »).

Avant qu'elle ait pu terminer son discours, elle est cernée par les manifestants qui la soulèvent du podium et la prennent sur leurs épaules. Ils la promènent en triomphe comme une sainte relique en poussant des grands cris de joie.

Jane surfe sur la vague avec beaucoup de calme et de naturel. Le sourire serein, le mouvement de main gracieux. Elle a toujours pensé qu'un jour elle recevrait un accueil digne de Cléopâtre ou d'Elizabeth Taylor...

Moi je suis plantée là, à regarder la scène... Je me sens terrorisée, impuissante. La dernière vision que j'ai, c'est celle d'une Jane portée en triomphe par une marée humaine de chrétiens ralliés à sa cause et qui descend l'étroite vallée de Mercer Street pour rejoindre les lumières de Canal Street.

66.

Résurrection

Jane a fait un tabac. C'est la superstar des médias, l'incontournable. Son nom est sur toutes les lèvres. Son image est reprise partout, et lorsque vous allumez la télé le lendemain matin à 8 heures, ce sont des clones de Jane qui vous regardent depuis les décors de *GoodMorning America*, *The Today Show* et *CBS This Morning*.

Au cours des douze dernières heures, Jane est devenue le chantre de la libre expression, le fantassin sur la ligne de front de la liberté. Je zappe frénétiquement entre trois chaînes pour l'écouter raconter comment elle a su s'imposer aux manifestants en leur ouvrant l'esprit et en faisant appel à leur

conscience.

Pourquoi faire tout ce tapage, je l'ignore, mais le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle ne s'en prive pas ! On dirait Napoléon relatant les hauts faits de sa campagne d'Egypte depuis Alexandrie!

Je change de chaîne pour ne plus la voir, mais on n'échappe pas aussi facilement à Jane. Elle est omniprésente : sur NY1, CNN, MSNBC, Fox News Channel. Elle a beau changer de tenue à chacune de ses apparitions (soie noire pour NY1, veste croisée bleu marine pour la Fox), sa rhétorique est partout la même. Elle ne cesse de répéter qu'il faut désamorcer le grand débat sur l'art. Ses réponses sont parfaitement organisées et affichent très clairement son point de vue. Mais quand elle s'embarque dans une interprétation sémantique (« *Fashion Victim* et *La Perfection Magnifiée* explorent les symboles et la notion d'identité sexuelle dans l'art : qu'est-ce qu'une robe ? Que signifie porter une robe ? »), alors là, je commence à avoir des doutes.

Trop, c'est trop ! Quelque chose cloche, le scepticisme me gagne. Je m'approche pour mieux voir. Bien que je ne distingue aucune trace de ficelles, je *sais* qu'il y a quelqu'un derrière Jane, quelqu'un qui la manipule comme une marionnette...

Ce que j'ignore encore, c'est que les numéros de *Fashion Victim* se vendent comme des petits pains. Les présentoirs sont pris d'assaut. A partir de 8 h 30, impossible de trouver un seul exemplaire dans les sept kiosques à journaux Hudson de Penn Station ! A la gare centrale, même chose, bien que le kiosque du niveau inférieur, celui où l'on oublie toujours d'aller, ait encore trois exemplaires en présentoir, dissimulés par un numéro de *Glamour* mal rangé.

Les annonceurs appellent pour assurer le magazine de leur soutien. Même après l'intervention énergique de Jane ce matin, ils ont toujours quelques inquiétudes, mais leurs services clients n'ont reçu jusque-là aucun appel de chrétiens mécontents... En prenant — de manière indirecte — la défense de la Constitution, ils ne peuvent nuire à leur image de marque.

Le Président d'Yvy Publishing est enchanté de ce déchaînement médiatique ! Jamais aucun de ses magazines n'a exercé une telle influence sur la conscience nationale. Aussi se propose-t-il d'emmener dîner Jane ce soir pour la remercier (à condition qu'elle ne soit pas prise par l'enregistrement de *Crossfire* ou qu'elle n'ait pas à faire une apparition dans *Hardball* avec Chris Matthews...). Il l'a même invitée dans son chalet du Vermont pour un week-end de ski. Il compte également augmenter de façon significative sa prime de Noël, et a insisté pour qu'elle fasse appel au *designer* de son choix pour redécorer son bureau.

La position de Jane est donc plus solide que jamais. Jane a été élevée au statut de déesse des médias, et même si elle ne conserve ce statut que peu de temps, il en restera toujours quelque chose... Jane Carolyn-Ann Whiting McNeill est devenue un des piliers de *Fashion Victim*. Indéboulonnable! Elle y a reçu le triomphe de sa vie, et ce n'est pas demain qu'elle va quitter le journal... en tout cas pas avant que Kurtz ne déserte le Congo Belge.

67.

Dernier jour...

Lorsque j'arrive au bureau, Allison m'attend. Elle est debout près de ma porte, adossée au mur, et s'est plongée dans la lecture du *Times* pour tromper son attente. Dès que j'arrive à sa hauteur, elle lève la tête en réussissant presque à jouer les indifférentes. Je sors ma clé et j'ouvre la porte. Je ne dis pas un mot, mais elle me suit.

— Tu es virée en beauté, m'annonce-t-elle sans préambule en affichant un sourire radieux.

Je me débarrasse de mon sac à dos et je vérifie les messages sur mon répondeur.

— Tu es sourde? demande-t-elle en se penchant vers mon bureau.

— J'ai compris. Je suis virée en beauté.

J'ai dix nouveaux messages, et j'attrape un stylo pour les noter mais, avant que j'aie eu le temps d'appuyer sur la touche lecture, Allison pose la main sur le téléphone et coupe la communication.

La voilà en pétard contre moi. Elle espérait une réponse, mais mon manque de réaction la déstabilise.

— C est tout l'effet que ça te fait ?

— Tu n'as pas le pouvoir de me virer, que je sache, dis-je en consultant de nouveau mon répondeur.

Ce n'est pas tous les jours que j'ai dix messages, et je suis à peu près certaine qu'ils doivent tous avoir un rapport avec Jane.

— Moi non, mais les Ressources Humaines, si !

Elle jette le *Times* sur mon bureau. Il est ouvert à la page où figure mon article sur Pieter van Kessel. Je regarde Allison sans afficher la moindre émotion. Elle

s'entête.

— Tu as fait le reportage et rédigé ton papier pendant tes heures de travail. C'est donc *Fashion Victim* qui est le propriétaire du texte. C'est une violation manifeste de l'article 43, sous-paragraphe B de ton contrat, lance-t-elle d'un air triomphant. Tu préfères peut-être préparer tes affaires maintenant... Les Ressources Humaines prennent très au sérieux les violations de contrat, et j'ai rendez-vous avec Stacy Shoemaucher dans trois minutes. Tu dois quitter les lieux d'ici à midi.

Je coince mon téléphone entre l'oreille et l'épaule et je la regarde sans manifester le moindre intérêt.

— C'est tout?

— Tu ne veux pas savoir pourquoi je fais tout ça ? me demande-t-elle d'une voix presque plaintive.

Allison veut un triomphe complet avec feux d'artifice et tout le tralala...

Seulement voilà, je n'ai pas la moindre envie de lui donner ce plaisir. Je hausse les épaules. Aussitôt, elle m'arrache le téléphone des mains en hurlant.

— Tu m'as piqué ma promotion ! Marguerite m'a dit que je serais nommée rédactrice senior dès qu'elle prendrait son poste, mais je suppose que maintenant, c'est râpé, je me trompe ? Rien ne s'est fait selon le plan. Jane s'en sort avec les honneurs, ils ne la vireront jamais. Et tout ça, c'est ta faute, espèce de sale petite garce ! Marguerite a bien dit que c'était moi qui aurais le poste de rédactrice senior, pas toi. C'est d'ailleurs à *moi* qu'elle est venue parler de son plan. A moi ! C'est moi qui bosse le plus ici, je le mérite, ce poste. Pas toi. Pas toi, bordel !

Elle sort en courant de mon bureau en pestant contre Marguerite, les promotions et tout ce à quoi elle prétendait. Je suis en train d'assembler les derniers morceaux du puzzle pour connaître la vérité lorsqu'on frappe à ma porte. C'est Delia.

— Salut, dit-elle en entrant. Nous sommes toutes un peu sonnées de voir comment Jane a su si bien retomber sur ses pieds... Mais on ne va pas passer le reste de la journée dans un état de psychose traumatique...

Je lui souris.

— Non, tu n'y es pas, encore que je sois sidérée par ce revirement de situation pour le moins bizarre... Non, c'est Allison. Je crois que je viens de comprendre. Tu te souviens de son plan ?

Delia s'installe confortablement sur ma chaise visiteur et hoche la tête.

— Tu veux parler de ce plan génial qui s'est terminé par la consécration de Jane Carolyn-Ann Whiting McNeill. Oui, je m'en souviens vaguement.

— En fait, c'était le plan de Marguerite!

Elle incline la tête, un peu déboussolée.

— De Marguerite ?

— Exactement. C'est elle qui tirait les ficelles. S'il faut en croire les divagations d'Allison — et moi j'y crois —, Marguerite lui a promis un poste de rédactrice senior dès qu'elle prendrait ses fonctions de directrice de la rédaction en échange de son aide. Et ça éclaire pas mal de choses !

C'est vrai. Je me souviens combien j'avais été surprise par la solidité du plan. J'aurais dû me douter que quelque chose d'autre se tramait depuis le début. Le fait qu'Allison, une fille qui a le regard rivé en permanence sur son nombril, ait pu entendre parler d'un obscur artiste britannique tel que Gavin Marshall aurait dû immédiatement allumer une petite lumière rouge dans mon cerveau!

Delia cogite un moment, puis déclare avec une once de respect dans la voix :

— C'est un plan génial. Tu te rends compte, elle l'a apporté sur un plateau aux autres, pour faire croire ensuite que le complot a été fomenté en interne sans aucune implication de sa part... C'est diabolique! Il faudra que je m'en souviene.

J'imagine l'alliance des talents d'enquêtrice de Delia et du don pour la manipulation de Marguerite... Et ça me terrifie! Je suis sur le point de l'inciter à se ranger dans le camp des justes lorsque le téléphone sonne. Je regarde le numéro qui s'affiche. Ce poste ne me dit rien, mais je devine avant même de décrocher qu'il s'agit des Ressources Humaines. Allison a fait vite.

Je dis à Delia, qui accueille la nouvelle avec flegme :

— C'est pas le tout, mais il faut que j'aille me faire virer.

Au cours des dernières vingt-quatre heures, c'est fou ce que ma vie a changé. Elle a pris un tour irréel, voire surréaliste, et les choses qui devraient compter pour moi ne me font plus ni chaud ni froid. Je me fiche pas mal d'échanger mon poste de rédactrice senior chez *Fashion Victim* contre un seul article de trois mille mots pour le *New York Times*. Je trouve même que c'est une excellente affaire.

Mon entretien avec Stacy Shoemaucher est bref. Elle n'y va pas par quatre chemins et nous nous contentons d'aborder des points strictement professionnels

tels que les cotisations de sécurité sociale, la clause de confidentialité de mon contrat... et le temps qu'il me faudra pour ranger mes affaires. Puis elle me tend un grand carton et me demande de retirer trente minutes à mon estimatif!

Grâce au statut de superstar de Jane, la position de Stickyly s'est consolidée. Il est assis à l'entrée du bureau de Jane, raide comme un piquet et fier comme un coq ! On dirait qu'il est en train de monter la garde devant Buckingham Palace. Comme il est peu patient avec les « bleus », il a réformé Jackie et réquisitionné Mrs Beverly qui passe son temps à gérer sur le terrain les appels téléphoniques et à prendre les messages de Jane.

Je reviens des Ressources Humaines avec mon carton à la main.

— Bonjour ! Est-ce que je peux voir Jane ? Ça ne sera pas long.

Stickyly me toise avec superbe derrière son nez bourbonien d'aristocrate et ressasse quelques vieilles rancunes, comme cette réunion avec Jane organisée hier et à laquelle j'étais trop occupée pour participer.

— Madame n'accepte pas de visiteurs pour l'instant. Veuillez me laisser votre carte et j'organiserai une rencontre dès qu'elle sera disponible. Si nous disions en début de semaine prochaine ?

Les manières de Stickyly sont hautaines. Il n'a plus cet air battu que je lui ai connu et traite les gens avec mépris. Le voici de nouveau au service de la monarchie !

Je lui dis OK et je fais demi-tour pour partir, heurtant au passage le porte-crayons avec mon grand carton. Tandis que Stickyly fait la chasse aux stylos, j'entre dans le bureau de Jane. Elle est assise, un carnet sur les genoux, et contemple son image sur trois écrans de télévision en prenant quelques notes.

Lorsqu'elle s'aperçoit de ma présence, elle passe une des télés en mode « pause ». Je peux ainsi contempler à loisir l'un des clones de Jane.

— Regardez ça, Vig. Vous voyez comme je tiens ma tête ? Elle est inclinée à 60° pendant que je réfléchis à ma réponse... D'après Stickyly, je ne devrais pas dépasser les 45°. Il faut absolument que je fasse un travail là-dessus. Stickyly assure que le port de tête a une grande influence sur la façon dont les gens vous perçoivent.

— Je voulais juste vous informer de mon départ.

Sa main se crispe sur la télécommande.

— Et où allez-vous ? demande-t-elle d'un ton tranchant.

— Nulle part. Je viens d'être renvoyée.

Jane est soulagée. Elle n'aurait pas pu supporter que j'aie trouvé ailleurs des pâturages plus verts... Mais qu'on me jette dehors à coups de pieds, ça lui est totalement égal !

— Bon, très bien, dit-elle avant de tourner la tête et d'appuyer sur la touche Lecture.

Ce qui vient de se passer, c'est du Jane tout craché. Pourtant, elle a encore réussi à me surprendre. En venant ici, j'espérais un petit geste, un bon mouvement en échange de mes cinq années de loyaux services. Pas de grands élans, non, ni d'exhortations à rester, mais quelque chose de sincère et de spontané, un simple « merci » ou un « bonne chance » !

Mais Jane est fermée comme une huître. Une coquille vide — à l'intérieur, il n'y a que du vent — qui réussit parfois à incliner sa tête comme il faut...

En sortant du bureau, je vois arriver Marguerite au pas de charge. Elle repousse Sticky sur le côté d'un geste brusque, et me frôle en me croisant. La colère suinte par tous les pores de sa peau. Elle se dirige droit sur Jane et lui flanque une gifle monumentale. Statufiée l'espace d'un instant, Jane reprend vite du poil de la bête et passe à l'action. Elle bondit sur Marguerite en rugissant et la fait rouler par terre.

Lorsque je ferme la porte, les deux femmes sont en plein pugilat. Elles se tirent allègrement les cheveux en poussant des cris de bête écorchée vive. Sous le regard bienveillant et désespérément vide d'un millier d'« étoiles »...

Épilogue

Peut-on parler de liaison ? Je ne sais pas, mais j'invite tout de même Alex au bar de l'hôtel Paramount pour boire un pot avec Maya et Gavin. Et il accepte, comme si c'était mon petit ami... Pourtant, il a ses cours, un boulot à finir et un examen en vue sur l'urbanisme pour lequel il doit plancher sérieusement.

— D'accord, j'en ai une! dit Gavin en riant si fort qu'il manque tomber de son tabouret. « Les nouvelles semelles : le must de la chaussure pour porter votre croix. »

— Excellent ! dit Maya en levant son verre. Je bois aux nouvelles semelles !

Depuis le début de la matinée, nous buvons à des idées d'articles sur Jésus, ce qui nous attire des regards curieux de la part des autres consommateurs. Une seule personne a reconnu Gavin, une touriste britannique d'âge mûr et très digne qui est venue timidement lui demander un autographe. Bonne pâte, il a apposé sa signature sous le titre de couverture « *Nouvelle Tenue pour la Nativité de Jésus* ».

La colère de Gavin a été tempérée par la faillite de notre plan et le succès de son expo. La nuit dernière, toutes ses statues ont été vendues.

Maya pose son verre et va chercher le menu à l'autre bout du bar. Il est temps de penser à déjeuner.

— Et si nous prenions le plateau de fromages ? dis-je en m'adossant à ma chaise.

Bien que l'alcool soit en partie responsable de ma décontraction, il n'explique pas à lui seul cette sensation nouvelle de légèreté... Me retrouver sans travail a eu un effet inattendu sur mes muscles : pour la première fois depuis des siècles, je me sens détendue. Parce que mon avenir prend soudain un tour différent. Parce que, quoi que je fasse, je suis libérée de Jane ! Je peux trinquer à des idées d'articles sur Jésus, retourner chez moi voir mes parents et revenir à New York regonflée à bloc sans être hantée par cette femme.

Je vais partir une semaine à Bierlyville et, au retour, j'aurai un nouveau boulot. Beaucoup mieux que le précédent, un boulot sans paillettes et sans strass, où je n'entendrai plus parler des stars ni de ceux qui font de l'argent sur leur dos.

— Vig, il faut que tu reviennes, me dit Delia en apparaissant brusquement, et inexplicablement, près de moi.

— Qui t'a dit que j'étais ici ?

Je lui ai posé la question d'un air soupçonneux. Pas question que Delia ajoute d'autres détails à mon dossier. Nous ne sommes plus collègues.

— Alex. Il m'a laissé un message.

Je regarde Alex qui hausse les épaules.

— Simple réflexe professionnel.

— Mais je ne veux pas revenir, dis-je en finissant d'un trait mon gin tonic.

Maya et Gavin se réjouissent de mon attitude et me commandent aussitôt un autre verre. Delia insiste :

— Tu dois revenir! Holden s'est mis à quatre pattes pour te chercher partout.

— Quoi?

Je suis abasourdie, sous le choc.

Alex l'est autant que moi.

— Il était vraiment par terre ?

— Il a demandé à tout le monde où tu étais passée...

— C'est qui, ce Holden ? demande Gavin.

Il connaît la saga *Fashion Victim* de A à Z, mais n'a jamais entendu parler de Holden.

— C'est le génie reclus qui préside aux destinées de *Fashion Victim* et de quelques autres magazines haut de gamme. Décrocher un rendez-vous avec lui, c'est à peu près aussi facile qu'obtenir une audience privée du pape ! Et encore, le pape est plus accessible... Je me demande pourquoi il veut me voir.

— Justement, c'est bien ça qui me met dans cet état. Il faut absolument que tu reviennes, sinon on ne saura jamais...

Sa logique est implacable. Je descends de mon tabouret pour aller trouver ce Jack Holden. Et tant pis pour les trois gin tonics que j'ai dans le sang... Delia m'accompagne jusqu'à son bureau et attend que la secrétaire aux lèvres pincées l'informe de ma présence. Elle se demande ce que je fais dans l'antichambre du roi et ne peut cacher le choc qu'elle reçoit lorsque Holden demande à me voir sur-le-champ.

Le bureau de Jack Holden est clair, assez encombré mais il n'y a aucun de ces gadgets clinquants qu'ont la plupart des cadres sup. Le seul objet un peu marrant est une agrafeuse, mais comme elle a les entrailles éparpillées sur le bureau, j'en déduis qu'elle est H S.

— Ah! Miss Morgan... Vous savez que vous êtes une femme difficile à trouver. Il faudrait rester plus près de votre poste de travail.

Et il se lève pour me serrer la main !

— On m'a mise à la porte, dis-je en guise d'explication.

Mais Holden n'écoute pas. Il a déjà dépassé le stade des amabilités de rigueur.

— Nous lançons une nouvelle publication, annonce-t-il, un peu le côté « papier glacé » de *Fashion Victim*, mais avec une ligne éditoriale très différente, beaucoup moins axée sur les célébrités. Je veux que vous fassiez partie de l'équipe, et pourquoi pas, à sa tête!

J'en reste sans voix, sonnée par la nouvelle. Je le regarde comme s'il venait de

s'échapper d'un asile psychiatrique.

— J'ai lu l'article sur van Kessel que vous avez rédigé pour le *Times*. Du très bon travail. C'est exactement le genre de papier que je veux pour notre nouveau magazine.

— Merci. Je vous demande pardon, mais vous avez bien parlé de *diriger* le nouveau magazine ?

Je sens le fou rire me gagner et je fais des efforts désespérés pour l'endiguer. Pas de doute, les gin tonics font leur effet...

Mes doutes le laissent de marbre. C'est à peine s'il me regarde.

— En effet. Voici quelques-unes des notes que j'ai prises. Mme Carson vous donnera le reste du dossier.

Je prends les feuillets d'une main distraite.

— Pourquoi moi ?

— Le candidat auquel nous pensions a dû être reconduit hors de nos bureaux aujourd'hui pour clore un épisode malheureux. C'est donc à vous que revenait logiquement le poste. Votre article du *Times* correspond en tout point à ce que j'attends. Alors, qu'en dites-vous ?

Je jette un coup d'œil sur les notes pour avoir une idée de ce à quoi ressemblera le nouveau magazine. La liste d'idées d'articles que j'ai entre les mains me semble étrangement familière... Soudain, la vérité se fait jour dans mon cerveau embrumé par l'alcool : ce sont mes idées, celles que j'avais confiées à Marguerite pour *Fashion Victim*. Pas étonnant que mon portrait de van Kessel corresponde exactement à ce qu'il recherche.

Je digère rapidement l'information, mais je suis trop choquée et trop « gaie » pour ressentir de la colère. Mon esprit ne peut se focaliser que sur une chose à la fois, en l'occurrence la plus urgente : quelle réponse donner ?

Je ne sais plus où j'en suis. Je ne suis pas rédactrice en chef. Je ne suis qu'une rédactrice adjointe qu'on a déguisée en rédactrice senior pour plus de commodité. J'ignore comment on dirige un magazine. Je n'y connais rien dans les techniques de quadrichromie, ni sur l'art de diriger les gens ou de positionner un produit.

Mais je sens confusément que tout cela n'est que broutilles. Sur mon chemin, rien ne m'arrêtera. Car moi, j'ai l'âme d'un Godzilla...

